

Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006

<http://www.spiritisme.net>

spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messageur*, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messageur**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE,
y compris la France. » 5-»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

AVIS.

Le *Messageur* est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Ile, 21 ; et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE :

Avant la réincarnation. — Dieu et la Création. — M. Eglinton et M. Cumberland ; un défi de 25,000 francs. — M. Bellini et son défi. — Réflexions ; pensées diverses. — Association d'enterrements laïques. — Nouvelles. — Avis.

AVANT LA RÉINCARNATION.

Après avoir parlé des idées innées, il est naturel, ce semble, d'observer l'Esprit se préparant à sa réincarnation. Depuis son départ du monde corporel, il a fait ce qu'il pouvait faire comme Esprit, il a acquis les connaissances nécessaires à une nouvelle vie terrestre, et il ne lui reste plus qu'à parachever ses préparatifs de départ. Ses études ont surtout consisté dans l'observation attentive du passé, suivie d'un jugement aussi sain et aussi impartial que possible. Il a travaillé à se connaître et à connaître ses œuvres, et il y est parvenu plus ou moins. Non seulement il s'est étudié lui-même, mais il a étudié les autres, il les a observés dans leurs œuvres, il les a suivis dans les incidents divers de leurs existences passées et a pu constater le plus ou moins de réussite qui a été la conséquence de leurs efforts.

Ils ont dû se voir dans les autres, comme les autres se sont vus et se verront encore en eux. Les succès obtenus par les uns les encouragent ; les revers dont les autres ont été l'objet, les con-

solent de leurs propres revers, car c'est ainsi que se consolent souvent ceux qui ne peuvent réussir encore. Il y a là, bien certainement, un sentiment d'égoïsme, mais l'égoïsme est chose naturelle dans les échelons inférieurs de l'état moral de l'être. Il faut savoir se rendre compte de la situation ; à peine déjà se possède-t-il, à peine se rend-il compte de son *moi*, et ce *moi*, sa première conquête, est naturellement à ce moment la chose la plus précieuse qu'il puisse concevoir. Le mérite que ce *moi* peut acquérir ne peut être réellement établi que par comparaison ; ici les uns montrent aux autres le chemin à parcourir, comme partout du reste et comme en toutes choses. L'avantage est toujours aux chercheurs ; c'est pourquoi il a été dit : « Cherchez et vous trouverez. »

L'être doit chercher ce qui lui est nécessaire pour avancer, il doit chercher en lui d'abord afin de mettre en œuvre toutes ses ressources personnelles ; si toute comparaison entre lui et les autres lui est inutile pour le moment, si cette comparaison même faite avec passion ou dépourvue de la clarté nécessaire, peut par cela même devenir dangereuse, il est bon de la laisser de côté. Mais vient un moment où nécessairement elle doit devenir utile, et alors c'est sans passion, sans orgueil, sans honte et sans parti-pris qu'il faut se livrer à cet examen. Du reste, l'être a toujours auprès de lui des aides et des maîtres prêts à lui montrer le chemin à suivre et les erreurs à éviter. Ils ont le pouvoir et le devoir de lui rendre la vue plus claire et l'entendement plus sain. L'erraticité est la grande école, parce que là, tout est à découvert et que l'être peut lire dans sa propre conscience et dans la conscience d'autrui. Les erreurs qu'on a commises paraissent moins graves quand on voit que d'autres les ont commises de même, et il en est ainsi dans un autre

sens des choses dont on croyait le plus pouvoir se faire un mérite.

S'il est des gens aussi fautifs qu'on a pu l'être, il en est aussi qui ont autant et plus de mérite qu'on a pu s'en attribuer à soi-même dans un mouvement d'orgueil. Il arrive un moment où c'est en observant les autres qu'on s'observe réellement soi-même, mais encore une fois il faut faire appel à des lumières supérieures pour ne pas se tromper en comparant. Si l'on veut marcher droit, il faut autant que possible se tenir à une égale distance d'une humilité trop grande, et par cela même fautive, et d'une prétention exagérée. Une assurance trop grande et hors de propos, c'est de l'effronterie et de la fatuité lorsqu'on prétend s'appuyer uniquement sur soi-même ; lorsqu'on a franchement recours à une assistance supérieure, on risque moins de se tromper et de se trouver en proie à la déception, du reste, on n'a de secours que ce qu'on mérite et quand il en advient plus qu'on ne pensait, il est bon d'envisager cela comme une faveur ou plutôt comme une *avance* qu'il faudra rembourser plus tard. Chacun paie avec la monnaie qu'il a et le métal seul n'a pas le privilège de constituer une réelle richesse. Il a sa valeur représentative, rien de plus, et cette valeur peut varier et varie en réalité suivant la marche des événements, et les caprices des hommes. Ce n'est point sur cette valeur que s'appuient les actes des êtres vivant dans l'erraticité ; aussi a-t-on le plus grand tort de mêler ces choses matérielles, quelque brillantes qu'elles paraissent, aux vérités sérieuses de la vie incorporelle.

On a établi un antagonisme entre Dieu et l'argent, car l'argent est une puissance, dit-on ; mais il n'est pas une puissance par lui-même. Voilà qu'il commence à être considéré comme une marchandise ayant une valeur plus ou moins grande suivant sa plus grande abondance ou sa plus grande rareté. Les générations se sont agenouillées et s'agenouillent encore devant lui parce que quelques-uns seuls le possèdent ; cependant petit à petit ne dirait-on pas qu'il perd de son prestige, et ne peut-on pas supposer qu'il en perdra de plus en plus ? « Non, diront certains prêtres de Plutus, non, car on l'adore plus que jamais ! Non, car partout il a ses temples ! » Cela est vrai, mais il faudrait ajouter que ces temples sont peu solidement établis et qu'ils ne présentent pas une solidité convenable. Il est vrai aussi que ce dieu des avares pour ne pas dire plus, trouve des autels jusque dans les sanctuaires les plus renommés, mais cela ne durera pas, car il n'y a de vrai Dieu que celui qui peut se donner réellement à tous.

Les Esprits de l'erraticité qui se trouvent sur le point de s'incarner de nouveau sur la terre et qui ont encore toute la plénitude de leur conception intellectuelle, qui possèdent la vue des événements à venir, cette prévision que Dieu dispense à chacun d'eux selon leurs besoins personnels et selon les besoins de ceux qui formeront leur entourage, ces Esprits qui de nouveau seront bientôt des hommes, se préparent une tâche de rénovation. Qui donc aujourd'hui parmi les hommes qui pensent ne parle pas de régénération, de rénovation, de tout ce qui peut assurer un meilleur avenir à ces populations de la terre encore tant soumises à des insanités de toute espèce, encore en proie à tant de maladies qui pourtant doivent être guéries ? Beaucoup d'hommes ont constamment le mot de progrès à la bouche sans en avoir réellement la pensée en eux-mêmes, car il est des hypocrites de ce côté comme il en est de tant d'autres. Ce ne peut pas être le cas des Esprits qui ont fait, comme on dit, leur paquet pour venir sur la terre. Leurs pensées sont visibles aux yeux de tous ceux qui doivent y revenir avec eux, et tous les Esprits bien intentionnés qui vont prendre part à cette expédition nouvelle s'entendent sur les moyens à employer pour atteindre le but sérieux qu'ils se proposent.

Ainsi que des hommes qui partent pour une expédition lointaine et mieux qu'eux, ils savent à peu près quels sont ceux de leurs compagnons qui fourniront une belle et bonne carrière, quels sont ceux qui resteront en route, quels sont ceux qui trahiront. Ces prévisions ne peuvent pas être absolument vraies, car s'il en était ainsi, ce serait de la fatalité pour ainsi dire inéluctable, et le libre arbitre ne peut jamais abdiquer ses droits. C'est généralement en vertu d'un acte libre de leur volonté que les Esprits vraiment intelligents reprennent le chemin de la terre ; quant aux autres, ils ont besoin d'être guidés et ils sont guidés en conséquence, mais ils savent toujours par avance ce qui les attend, qu'elles sont les épreuves et les expiations par lesquelles ils doivent passer. Les faits des existences précédentes, parfaitement connus par eux, leur montrent l'avenir tel qu'il doit être, s'ils ont bien su observer et comprendre, et la liberté dans la nouvelle tentative leur est laissée dans une aussi vaste mesure que possible. Ils sont libres tout autant que l'exercice abusif de leur liberté ne portera pas obstacle au jeu nécessaire de l'ensemble des événements.

Les morts prêts à renaître au monde terrestre préparent l'avenir prochain de la terre et sont tout prêts à venir donner un démenti formel à leurs vieux préjugés et aux préjugés de ceux qui leur ont succédé. Dans les existences précédentes,

ils avaient semé de bon et de mauvais grain, et maintenant ils viennent pour faire la moisson, car chacun doit récolter ce qu'il a semé. Leur œuvre sera donc de séparer les gerbes d'ivraie des bonnes gerbes de froment, les idées mauvaises, des idées bonnes et vivifiantes et de faire à chacune d'elles le sort qu'elle mérite. Les hommes ont toujours droit à l'indulgence, quel que soit leur mauvais vouloir, mais il faut faire justice des idées malsaines. Comment faire pour parvenir à ce but ? On l'a dit souvent : il faut les modifier, les transformer à l'aide d'une action fluide bien connue de ceux qui vont revenir sur la terre et qui y reviennent tous les jours. Il est un grand nombre de pères et de mères qui seraient bien étonnés si le passé et surtout l'avenir des enfants qui leur naissent se révélait tout-à-coup à eux. Quelques-uns même en seraient fâchés dans leur aveuglement ; d'autres en concevraient trop d'orgueil ; mais vient un jour où tout est connu et où les sentiments prennent un niveau calme et raisonnable.

Heureux pères, heureuses mères qui ne comprendront leur bonheur qu'après être rentrés eux-mêmes dans l'erraticité pour y préparer des existences nouvelles, jusqu'au moment où l'heure aura sonné de s'élever vers des mondes plus avancés ! La reconnaissance de ceux à qui ils ont donné la vie corporelle les suit comme l'ombre suit le corps et les accompagne partout ; c'est une des faces de cet amour éternel qui unit pour ainsi dire en un seul tous les êtres qui ont l'intelligence et la bonté. Quand le spiritisme sera connu il sera béni de tous. Pourquoi ne l'est-il pas encore ? On en a donné les raisons diverses, et ceux qui ont qualité pour cela s'attachent chaque jour à les détruire, car ces raisons sont toutes mauvaises, elles sont l'ivraie de l'idée. Les hommes nouveaux sont là qui viennent suivant la voie tracée par d'autres qui les ont précédés ; ce sont eux qui « rendront témoignage » pour l'immortelle vérité spirite, ce sont eux qui « jugeront » le monde ancien et les préjugés tant de fois séculaires. Ils convertiront aux vrais principes leurs pères et leurs mères, ceux qui se prétendaient leurs guides et leurs maîtres. Par cela même, le règne des apparences sera terminé pour faire place au règne de la réalité, à la réalité elle-même. UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

DIEU ET LA CRÉATION.

LA FEMME ET L'AMOUR.

I.

« Les femmes portent l'avenir de la Société dans

leur sein. Jamais il n'y aura de progrès sociaux que ceux qui lui seront dus. »

ÉMILE DE GIRARDIN.

« Si l'on me demandait à quoi je pense qu'il faille attribuer la prospérité singulière et la force croissante du peuple américain, je répondrais que c'est à la supériorité de ses femmes. »

ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

« Parmi les progrès de l'esprit humain les plus importants pour le bonheur général, nous devons compter l'entière destruction des préjugés qui ont établi entre les deux sexes une inégalité de droits funeste à celui même qu'elle favorise. »

CONDORCET.

« La moralité de la femme est généralement supérieure à celle de l'homme. Si les poètes continuent à appeler les femmes le beau sexe, les hommes sérieux et justes doivent leur décerner une qualification non moins méritée, celle de *bon sexe*. »

BONNEVILLE DE MARSANGY.

« Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes. Si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur et vertu. La première éducation est celle qui importe le plus, et cette première éducation appartient incontestablement aux femmes ; si l'auteur de la nature eut voulu qu'elle appartint aux hommes, il leur eut donné du lait pour nourrir leurs enfants.

» Les lois, toujours occupées des Biens et jamais des Personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix et non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères. »

J.-J. ROUSSEAU.

« La Société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont misérables. »

VOLTAIRE.

« Rien n'avertit l'homme qu'il sera père. C'est la femme qui en reçoit la première nouvelle par une communication secrète, intime de la nature, et c'est elle qui l'annonce à l'homme devenu passif à son tour.

» Admirable évolution du germe créateur déposé par Dieu, transmis par l'homme, recueilli par la femme, restitué par elle au monde extérieur sous la forme planétaire jusqu'à ce que Dieu le reprenne dans ses harmonies éternelles après cette dernière métamorphose que nous appelons la Mort, germé nouveau pour un état nouveau ! Et pendant cette évolution, ce germe invisible à l'œil nu, a créé non seulement l'enfant mâle et femelle, mais la mère, le père, l'homme, la vie, la pensée, le mouvement, l'amour, le bien et le mal. Constatons et admirons. »

A. DUMAS.

« Autant le rôle d'amante a été grand pour la femme

et bienfaiteur pour l'homme, autant l'empire de la maîtresse a été souvent fatal à l'un et mêlé de honte pour l'autre. Qu'en conclure ? Qu'on doit jeter l'anathème sur l'un des deux amours.

» Condamner toute affection qui regarde le corps ? Non : les deux amours ont un rang et des droits inégaux, mais tous deux ont leurs droits et leur rang ; tous deux représentent par un côté le dessein de Dieu sur l'union de l'homme et de la femme ; tous deux sont donc légitimes. Il ne faut pas proscrire la Vénus terrestre, car nous sommes sur la terre ; mais il faut la purifier en l'alliant à la Vénus céleste, car nous aspirons au ciel. Qui peut sceller cette alliance ? Le mariage. Le mariage est le seul sanctuaire où il y ait place pour ces deux cultes : il purifie l'un et avive l'autre ; il confond l'amante et la maîtresse dans un seul personnage qui est l'épouse. »

LEGOUVÉ.

« O citoyens, honorons la femme : c'est la mère, c'est la sœur, c'est l'épouse. La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque ; et quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir. »

VICTOR HUGO.

« Le champ vaut plus que la semence ; la fille plus que le garçon ; la vierge excelle l'adolescent ; la femme, l'homme ; la mère égale dix mille pères. »

ZOROASTRE.

« 1. Il parut aussi un grand signe dans le ciel, *savoir* : une femme revêtue du soleil, et qui avait la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles.

» 2. Elle était enceinte, et elle criait, étant en travail et souffrant des douleurs de l'enfantement.

L'APCALYPSE (XII. 1, 2).

Et maintenant que nous nous sommes mis sous la protection des grands penseurs, nous pouvons marcher courageusement dans le travail difficile que nous osons entreprendre, et pour lequel nous réclamons toute la bienveillance de nos lecteurs.

L'amour c'est le but de la femme ici-bas. Son charmant organisme, sa nature douce, aimante et dévouée disent assez que l'isolement auquel la condamnent certains esprits faux et tortus, est une monstruosité contre laquelle Dieu lui-même se révolterait s'il n'avait pas laissé l'homme libre de trouver lui-même la vérité. La femme ne fait son salut qu'en faisant le bonheur de l'homme, et c'est elle qui fait la société tout entière par l'enfant qu'elle met au monde et qu'elle élève. Elle tient dans ses mains la guerre ou la paix du monde, car élever une fille, c'est élever la société elle-même, puisque la femme est l'harmonie de la famille et que

la famille est l'œuf d'où naît le monde. La femme est à elle seule toute une religion. Elle doit être considérée comme la personnification de la puissance génératrice et fécondante de la nature, et rien, en vérité, n'est plus vrai ni plus gracieusement poétique que cette mystérieuse Isis de la mythologie Egyptienne qui était en même temps sœur et femme de celui qu'elle aimait, de son Osiris ; le vivant Soleil de bonté qui meurt pour renaître à chaque instant dans les embrasements ardents de son amante. Elle était sa sœur et son amante, mais elle fut aussi sa mère dit la Mythologie. « Vérité naïve et profonde. Sous forme mythologique, c'est le triple mystère d'amour exprimé pour la première fois. Epouse, vraie sœur de l'homme dans le travail de la vie, plus que sœur et plus qu'épouse pour le consoler le soir et reposer sa tête, elle le berce, fatigué, l'endort comme un nourrisson, et, le reprenant dans son sein, l'enfante d'une vie nouvelle, oublieux de tout, rajenni pour l'éveil joyeux de l'aurore. C'est la force du mariage (mais non des voluptés éphémères). Plus il dure, et plus l'épouse est mère de l'époux, plus il est son fils. » (1) Oui, c'est bien ainsi qu'il faut considérer la femme : elle est le dieu de l'amour et de la bonté.

Mais il faut aussi regarder l'homme comme l'initiateur de la femme ; et c'est là pour lui un rôle noble et grand, qui rehausse l'amour et en fait, dans sa double essence, masculine et féminine, la plus belle œuvre du Créateur. La femme arrive ignorante et neuve dans les bras de celui que son cœur a choisi. Peut-il y avoir un rôle, plus délicieux et plus divin pour l'amant que celui d'initier celle qu'il aime à tous les trésors et tous les mystères de la science ? Car Dieu a ainsi créé ces deux êtres qu'il a faits l'un pour l'autre que, dans cette dualité qui ne doit plus faire qu'un, l'homme est l'intelligence et la raison, quand la femme est l'amour et la volonté. Rien n'est plus vrai que ce vieil adage : *Ce que femme veut, Dieu le veut*. Aussi de quelle importance n'est pas l'éducation de la femme ! Et pourquoi faut-il qu'une religion fautive et qui n'a pour but que de multiplier les moyens de dominer, se soit emparé d'elle et en fasse son esclave et sa chose derrière la grille des couvents et dans l'horrible obscurité du confessionnal ? La femme est la religion ; elle est le représentant de Dieu sur la Terre, et si, dans le couple humain, l'un des deux doit confesser l'autre, c'est la femme qui doit confesser l'homme. Pour que l'on soit arrivé à cette aberration intellectuelle et morale de voir ces tristes hommes noirs que l'on connaît forcer à s'agenouiller devant eux, ce grand cœur, cette poésie, cette victime qu'on appelle la femme, c'est que jusqu'à ce jour, sur notre pauvre Terre, la force a primé le droit.

(A suivre.)

René CAILLIÉ.

(1) MICHELET. *La Femme*.

M. Eglinton et M. Cumberland. — Un défi de 25,000 francs.

Il y a quelques jours M. Cumberland, prestidigitateur et « liseur de pensées », conjointement avec M. Labouchère, membre de la Chambre des communes et rédacteur en chef du journal *Truth*, de Londres, a offert publiquement à M. Eglinton, médium professionnel, de parier 1000 L. (25,000 francs), qu'il reproduirait, par des moyens simples et naturels, toutes les prétendues manifestations spirites qu'on attribue à sa médiumnité et que nos lecteurs connaissent suffisamment.

M. Eglinton n'a pas cru devoir accepter le défi dans les conditions qui lui étaient faites. Il a écrit à ce sujet à la *Pall Mall Gazette* une lettre très digne que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier.

Dans cette lettre, M. Eglinton proteste d'abord contre cette assertion qu'il disposerait d'un pouvoir surnaturel. Ce qu'il prétend, c'est que certains phénomènes rares arrivent fréquemment en sa présence, notamment de l'écriture exécutée dans des circonstances telles qu'il n'est pas possible de l'attribuer à l'intervention active d'une personne ou d'une force visiblement présente. M. Eglinton n'a aucun pouvoir sur le phénomène qui fait souvent défaut quand on le désire ; il ne prend aucune part dans sa production et ne peut expliquer le procédé par lequel il est exécuté. Les faits existent néanmoins, ils ont été prouvés à l'entière satisfaction de plusieurs centaines de patients investigateurs, parmi lesquels se trouvent des hommes de toutes les classes et de la plus haute intelligence, dont le jugement sain et éclairé serait aisément accepté en toute autre matière.

M. Eglinton rappelle ensuite qu'en Mai 1884, des expériences publiques ont eu lieu à Londres, en présence d'une nombreuse assistance, dans la Salle des Banquets à St James Hall. Un comité fut nommé par les assistants pour diriger les expériences. Furent désignés pour en faire partie : M. Wolseley, chirurgien en chef (Surgeon-General) ; M. Brinsley Nixon (de l'Athencœum Club) ; Florence Marryat ; Miss Major et le Docteur Geo. Wyld. M. Eglinton prit place avec eux sur l'estrade ; deux ardoises qui avaient été préalablement nettoyées et examinées par tout le comité furent déposées l'une sur l'autre sur la table placée devant lui, en pleine lumière, et munies intérieurement d'un fragment de crayon. Après un court intervalle, l'écriture fut entendue distinctement pendant le cours de l'exécution, et les ardoises ayant été examinées, la partie supérieure

de l'ardoise en dessous fut trouvée couverte d'écritures. Dans une seconde expérience quelques mots suggérés par les assistants furent écrits entre les ardoises fermées, dans les mêmes conditions. A la fin, tous les membres du Comité affirmèrent hautement que les expériences avaient eu lieu à leur entière satisfaction, et qu'ils étaient parfaitement convaincus qu'il était de toute impossibilité que l'écriture eût été produite par les moyens ordinaires.

M. Eglinton, ayant ainsi donné toutes les facilités raisonnables aux investigateurs sérieux et sans parti pris, estime qu'il pourrait laisser passer inaperçu le défi de M. Cumberland, d'autant plus qu'aucune communication ne lui en a été faite directement ; craignant toutefois que ces motifs ne puissent être mal interprétés, et n'ayant après tout, d'autre désir que la recherche de la vérité, il s'est déterminé à accepter le défi sauf à faire ses réserves sur divers points, réserves qui se présenteront d'elles-mêmes à l'esprit de tout homme sensé.

D'abord, il décline toute rencontre, en vue de cette investigation, soit avec Cumberland, soit avec les personnes dont il a mis les noms en avant, ces personnes étant systématiquement hostiles aux phénomènes spirites, car il faudrait presque un miracle pour qu'elles devinssent d'emblée des observateurs impartiaux et non-prévenus. En outre, MM. Cumberland et Labouchère l'ont insulté gratuitement dans le journal *Truth*, en employant à son égard des épithètes diffamatoires que rien ne justifie. M. Labouchère peut avoir écrit par conviction, mais il n'avait pas le droit de l'attaquer dans des termes si peu mesurés, alors surtout que ce journaliste n'a jamais pu apporter la moindre preuve contre lui. Quant à M. Cumberland, M. Eglinton croit que, comme prestidigitateur et *muscle-reader* de profession, son principal objectif est d'augmenter sa propre notoriété.

En second lieu, il ne peut consentir à ce que aucun des partis en cause, puisse être obligé, même volontairement, à payer une amende de 25,000 fr. Il faudrait être plus que humain, pour que la simple possibilité d'une telle pénalité n'influencât pas jusqu'à un certain point les décisions d'un jury.

Ce que M. Eglinton propose en somme le voici : La formation d'un comité de six personnes dont trois seraient nommées par lui et trois par n'importe qui, pourvu que ce soient des gentlemen n'ayant pris aucune attitude hostile dans la question avant que les expériences aient commencé. Ce comité pourra se procurer des ardoises et il ira trouver M. Eglinton à l'endroit choisi comme lieu

de réunion ; seulement, comme celui-ci n'est pas prestidigitateur et que le phénomène n'obéit pas à son commandement, qu'il n'emploie aucune ruse subtile ni aucun moyen artificieux ou autre, le comité se réunira à six différentes reprises et tentera six expériences successives avant de rendre son verdict. Si les expériences réussissent les membres du comité rapporteront les faits à M. Cumberland, et le mettront en demeure, selon sa promesse, « d'expliquer les manifestations par des moyens simples et naturels à la satisfaction du dit comité » ; ils lui demanderont aussi de produire les mêmes phénomènes, en observant les mêmes conditions, et tels qu'ils auront été produits et observés en sa présence.

* * *

On ne pourrait être, croyons-nous, plus raisonnable et de meilleure composition que ne l'est M. Eglinton.

Mais voici où l'affaire se corse.

La *Pall Mall Gazette* du 6 janvier fait suivre cette contre-proposition de la lettre ci-dessous qu'un gentleman, M. Damiani, a adressée pour son compte à M. Labouchère :

A Henri Labouchère, Esq., M. P.

Monsieur. — Je vois dans les colonnes de ce journal, en date du 31 décembre, que « vous n'avez aucune confiance dans le charlatanisme spirite, et que vous donneriez volontiers 1000 L. S. pour le plaisir d'être converti à la croyance que l'écriture directe sur ardoise qui se produit en présence de M. W. Eglinton n'est pas le résultat d'une tricherie ». Étant un de ceux qui ont attesté publiquement et la réalité du phénomène et la droiture de M. W. Eglinton dans cette affaire, je suis prêt à défendre la vérité sur ce point et à démontrer la rectitude de mon jugement.

En conséquence, je propose que vous et moi nous déposions chacun la somme de 1000 L. S. (25000 fr.) entre les mains d'un banquier suffisamment connu à Londres ; il sera constitué ensuite un jury de huit personnes, quatre de chaque côté (qui sera composé exclusivement de messieurs lettrés et instruits ayant une position indépendante) au milieu desquels M. Eglinton prendra place (j'ai obtenu son consentement à ce sujet) pour la production de la psychographie. Si la majorité du jury déclare que l'écriture entre les ardoises fermées a été obtenue par la prestidigitation, les 2000 L. S. vous seront remis ; si elle décide le contraire, les 2000 L. seront à moi.

Si vous acceptez ce défi, nous fixerons les autres conditions de la réunion pour ce qui regarde le jour, etc.

Agrérez, etc.

G. DAMIANI.

29, Colville-road, Notting Hill.
Londres, 7 janvier 1885.

P.S. — Lorsque, nous aurons, avec votre per-

mission, terminé la question de l'écriture directe sur ardoise, je serai de nouveau à votre disposition avec 1000 ou 2000 L. S. pour décider si le Spiritisme est du charlatanisme ou bien le plus grand évènement de ce siècle barbare. Il est pitoyable que des questions d'une pareille importance puissent seulement être décidées par des livres sterling, le seul argument de quelque valeur dans ces temps matérialistes.

G. D.

* * *

L'*Etoile belge*, du 14 janvier, a rapporté succinctement, avec cette urbanité qui la distingue lorsqu'il s'agit de spiritisme, les circonstances qui se rattachent à ce défi ; son articulet se termine par la nouvelle que voici :

« M. Labouchère a relevé le gant. Il propose » comme moyen terme que le jury soit constitué » d'un commun accord par M. Damiani et le docteur Ray Lankester, professeur d'anatomie comparée à l'Université de Londres. Espérons que » le nom seul d'un homme de science n'épouvantera pas les « esprits » au point de les empêcher » d'opérer devant ses délégués ».

Eh bien ! non, radieuse *Etoile*, la présence d'un homme de science, vraiment digne de ce nom, n'a jamais fait reculer les Esprits, demandez le aux Crookes, aux Wallace, aux Varley, aux Zöllner, aux Fichte, aux Ulrici, à cent autres dont la liste serait trop longue ; mais celui qui a reculé honteusement dans le cas présent c'est votre ami, le grand, l'incomparable professeur Lankester, celui sous l'autorité duquel vous vous êtes abrité jadis pour vilipender le docteur Slade, un honnête homme qui vous avait pourtant offert toutes les facilités possibles pour reconnaître vos torts à son égard.

Dans une lettre adressée à la *Pall Mall Gazette*, le professeur Ray Lankester se flatte d'avoir déjà démasqué six médiums y compris le docteur Slade qu'il aurait pris la main dans le sac. Après cela il peut se reposer sur ses lauriers. « Que d'autres, ajoute-t-il, en fassent autant ».

Elle est bonne, la farce, et l'*Etoile belge*, avec toute sa malice cauteleuse, n'aurait à coup sûr pas trouvé celle-là !

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette affaire qui ne paraît pas terminée, parce que Ray Lankester a trouvé bon de retirer son épingle du jeu.

M. BELLINI ET SON DÉFI.

Tous ces prestidigitateurs et « liseurs de pensées », qui se traitent mutuellement de charla-

tans, se sont donné le mot d'ordre, dirait-on, pour faire les matamores et défier nos médiums, sauf bien entendu, à esquiver le terrain lorsqu'on les serre de trop près. Sous le titre *Bellini et son défi*, nous lisons dans la *Liberté*, de Gand, du 18 janvier :

« Evidemment les paris sont à l'ordre du jour. Après ceux des courses épiques ou nautiques, des tirs, des billards, les faits dits spirites devaient forcément avoir leur tour. M. Ch. Bellini vient de lancer dans la *Gazette* un défi de cinq mille francs à tous les médiums, disant qu'il opérera aussi bien et mieux qu'eux et cela par des moyens mécaniques et naturels (1). Une chose essentielle qu'il oublie, c'est de dire qu'il se mettra dans les mêmes conditions et sous le même contrôle. Les tréteaux d'abord n'ont jamais servi à de pareilles manifestations. C'est comme si M. Bellini lançait un défi aux électriciens en leur imposant de faire de l'électricité statique dans une place humide.

» M. Bellini ferait un acte utile à l'humanité et à sa propre fortune si, après avoir lu attentivement les comptes-rendus des phénomènes dont ont été témoins grand nombre de savants illustres, de rédacteurs, etc., il venait opérer devant le public pour le faire assister, dans les mêmes conditions de contrôle, aux diverses manifestations spirites et à la divulgation de leurs trucs. Dans ce cas, nous pouvons lui assurer qu'au bout d'un an ou deux, il rassemblerait un beau petit capital qui le dédommagerait de son étude et qu'il n'aurait plus besoin de lancer dans le vide des défis de 5,000 fr. pour attirer des badauds dans ses salles, peut-être un peu vides.

» Nous pardonnons de bon cœur l'espièglerie de M. Bellini, car, en disant que son but est de démontrer que les « merveilles » produites par les médiums spirites sont obtenues par des moyens naturels, il fait preuve d'ignorance. Jamais, que nous sachions, un spirite n'a eu la prétention au surnaturel; au contraire, le spiritisme fait rentrer le surnaturel hypothétique dans le naturel pur et simple. Les phénomènes spirites se produisent ou peuvent se produire quand certaines conditions naturelles sont remplies, et nous croyons qu'il en est de même pour tous les phénomènes des sciences naturelles. C'est donc à une investigation sérieuse qu'incombe la tâche de déterminer ses conditions et non au premier saltimbanque venu à lui imposer les siennes. Du reste, M. Bellini,

(1) Il y a cependant deux paris faits par des médiums, et qui n'ont pas été acceptés : l'un de 2500 livres sterling, en Angleterre, et l'autre de 10,000 dollars, par lequel le Dr Slade défiait le célèbre Buchner de prouver que les faits spirites ne sont pas exacts.

Dans un prochain numéro, nous parlerons de ces défis.

pas plus que les Cazeneuve, les Devere, les Velle et autres, ne démontrera les trucs du magnétisme ou du spiritisme, pour le simple motif que les phénomènes constatés par les savants sont des faits réels et non des trucs... »

Réflexions. — Pensées diverses.

PREMIÈRE PARTIE (SUITE).

166. — J'estime que l'honnête homme blessé par l'insolent, a toujours le droit de le remettre justement à sa place. Souvent même c'est un devoir et un service qu'il rend à la société.

167. — On trouve parfois des gens si infatués de leur mérite, vrai ou prétendu, qu'ils s'imaginent sérieusement qu'on n'a que le droit de les écouter en silence et de se courber, devant eux, avec respect.

168. — Plusieurs considèrent que les approcher est un si grand honneur que vous leur devez encore bien de la reconnaissance de ce qu'ils daignent accepter vos services.

169. — Il existe, vraiment, des gens bien réjouissants. Pendant qu'à l'égard de tout ce qui vient d'autrui, on les voit se draper dans le plus suprême dédain, aucune attention ne leur paraît assez respectueuse pour ce qui sort de leur importante et précieuse personnalité.

170. — Il n'y a point d'homme plus méprisable que celui qui cherche à s'élever aux dépens de ses collègues par le mensonge et la flatterie. Et pourtant ce sont, presque toujours, ceux là qui réussissent le mieux.

171. — Que l'orgueilleux se complaisant à l'adulation, soit la dupe de son flatteur, c'est juste et c'est son affaire; mais qu'il fasse payer ses mécomptes à l'honnête homme, voilà qui est véritablement révoltant.

172. — Nous nous étonnons parfois que nos considérations et nos arguments n'aient aucune prise sur certains caractères qui nous sont, d'ailleurs, sympathiques; et nous sommes près de nous en fâcher. Ce serait un tort grave, cela vient souvent de la trempe naturelle de ces esprits, involontairement toute différente de la nôtre.

173. — De même que certaines organisations sont complètement insensibles à l'harmonie des couleurs, des sens, des odeurs, objets pourtant matériels, que certains, même, ne voient entre les effets les plus contraires de ces causes matérielles aucune différence; ainsi certaines âmes sont complètement insensibles à l'harmonie des idées et des raisonnements et ne voient entre ce qui nous paraît beau et ce qui nous semble laid aucune disparité. A moins que ce ne soit le laid

qui leur semble le beau, et le beau qui leur paraît laid.

174. — Quand les différences d'appréciation ne portent que sur des objets secondaires, n'atteignant pas la morale et le devoir, gardons-nous bien de toute discussion qui pourrait entraîner après elle la discorde et le ressentiment. Les chances de profit ne vaudraient pas les risques de perte.

(A suivre.)

B. BUSSEBAU.

Association d'enterrements laïques.

Cette œuvre humanitaire, philanthropique, s'est consolidée par le zèle de MM. De Bassompierre, son président, et Crignier, son secrétaire.

Le but est la garantie à ses membres du respect de leurs croyances et de l'exécution de leurs dernières volontés ; un appui fraternel, toujours gratuit, aux approches de la mort, et nonobstant que l'Association puise sa raison d'être dans la reconnaissance de la doctrine spirite, elle la professe, sans imposer sa croyance, dans les cérémonies funéraires, dans lesquelles sa participation ou son assistance fraternelle est réclamée, même pour les non-affiliés.

Ses ressources se composent d'une cotisation annuelle de 2 francs et de dons volontaires.

Elle se charge de fournir le drap mortuaire, les lettres de faire part et fait accompagner le corps par un délégué chargé de parler au nom de ses coréligionnaires.

Elle nomme, dans les différents centres spirites, des commissaires permanents chargés de la représenter et, lorsqu'un membre est décédé en province, son plus proche parent, et, à défaut, un ami associé ou un spirite connu, télégraphie au plus tôt au siège de l'Association, à M. Beyens, 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles, avec indication du jour, heure et lieu de l'enterrement, et ces renseignements permettent à la commission directrice d'adresser, en temps utile, les lettres de faire part à la famille et aux amis du défunt, et de déléguer un commissaire permanent pour la cérémonie funéraire.

Le respect de la liberté autorise les membres à se retirer de l'Association ou d'en refuser les services.

Tous renseignements plus explicatifs et les statuts peuvent être obtenus au siège susdit de la Société.

Ces données succinctes suffisent pour faire comprendre en combien de circonstances cette Association peut être éminemment utile.

(Moniteur spirite et magnétique.)

NOUVELLES.

Stuart Cumberland est en ce moment à Bruxelles où il donne des séances publiques au Grand Hôtel. Prix des places : 20 francs et 10 francs. Tous les journaux de la capitale lui taillent des réclames gratuites. Tant mieux, car il ne peut que préparer la voie aux investigations spirites.

* * *

Le Spiritisme en Portugal. — M. Manuel Nicolau de Costa, de Lisbonne, nous informe que le 17 novembre dernier on a inauguré dans cette ville une importante Société spirite et magnétique intitulée : *Centre spirite portugais* et que sous peu ses travaux commenceront régulièrement. Notre estimable frère en croyance a l'obligeance de nous envoyer en même temps un exemplaire de son livre *Verdade E Luz* dont nous rendrons compte prochainement.

* * *

Joyusetés. — Celui qui douterait encore que l'*Écho du Parlement* est un journal grave et sérieux, n'a qu'à lire dans son numéro du 22 janvier, l'amusante historiette qui suit. Elle est empruntée à la *Ligue*, la ligue des gobeurs probablement, dont les rédacteurs de ce journal font partie :

Edouard Siebecker nous racontait un jour l'anecdote suivante :

Il était allé dans une réunion de spirites.

Ce soir-là, les disciples de Mesmer écrivaient sous la dictée des grands esprits disparus.

Chacun lisait à son tour ce qu'un grand esprit quelconque : Montaigne, Bossuet, Montesquieu, Diderot, Voltaire, lui avait dicté. Rien de stupide comme ce que dictaient ces illustres morts.]

Siebecker en fut stupéfié, mais il n'en laissa rien paraître.

Il écrivait, lui aussi, quand le barnum de l'endroit lui demanda :

— Et vous, monsieur, avez-vous évoqué l'esprit d'un mort ?

— Oui, monsieur...

— Et de qui ?

— J'ai également évoqué l'ombre de Voltaire.

— Et que vous a-t-elle dit ?

— Elle m'a dicté ceci : « Quel dommage d'avoir eu tant d'esprit pendant ma vie et d'être devenu si bête après ma mort ! »

Un cri de fureur s'éleva de l'assemblée, et Siebecker eût été écharpé, s'il n'avait pas eu le soin de se placer près de la porte, ce qui lui permit de disparaître.

A V I S

La prochaine assemblée trimestrielle des délégués de la *Fédération spirite belge* aura lieu le 1^{er} mars, à 10 heures du matin, au local de l'*Union spirite liégeoise*, boulevard d'Avroy, 24, à Liège.

CONSOLATIONS ET ENSEIGNEMENTS. Choix de Dictées spirites, par le Docteur Wahu, Officier de la Légion d'honneur, Médecin Principal des Hôpitaux militaires de France et d'Algérie, retraité. — Un vol. gr. in 32. Un franc. Aux bureaux du *Messageur*, journal spirite de Liège, Belgique.

Ainsi que l'indique son double titre, ce petit livre contribuera à nous rendre moins amères, nos souffrances physiques et morales, en nous faisant connaître la cause et le but de ces souffrances.

Liège. — Imp. du *Messageur*, rue de l'Étuve, 12.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messenger*, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messenger**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3 »
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE.

y compris la France. » 5 »

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

AVIS.

Le journal est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Ile, 21 ; chez Bay frères, libraires-bouquinistes aux Halles centrales, et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE :

Dieu et la Création. — Les combats de taureaux en Espagne. — Quelques séances avec M^{me} Bablin. — John Fowler. — Un cas d'obsession. — Le legs Jadot. — M. Eglinton et M. Cumberland ; un défi de 25,000 francs (suite). — La faculté de M. Cumberland. — Réponse à M. Cumberland. — Nouvelles. — Avis.

DIEU ET LA CRÉATION.**II.**

Le Mariage. — Le mariage est le but de la vie de l'homme, et il est bien certainement l'acte le plus important de son existence ; aussi est-ce l'un des premiers devoirs des parents, de préparer leurs enfants à cette idée qu'ils doivent sérieusement penser à l'accomplissement d'un acte d'où dépend non-seulement leur propre bonheur, mais aussi, dans certaines limites, celui de la société. En effet, tels les parents, tels les enfants ; et une famille noblement et dignement instituée, est un centre lumineux d'où rayonnent l'amour, le dévouement, le désir du bien, et le bon exemple qui entraîne et fait des miracles. Le père et la mère qui remplissent religieusement leurs devoirs, sont les dieux de la famille ; ils sont comme une providence qui veille sur un peuple tout entier.

Rien n'ennoblit autant le mariage que l'institution des fiançailles qui devraient toujours le précéder. Mais il faut alors que les fiançailles deviennent un contrat moral, un engagement d'honneur. Au Moyen-Age,

chez les nations germaniques, on pouvait se fiancer, ou par la parole, ou par écrit, ou par message ; le contrat était arrêté par ces paroles : « Je te reçois et je me donne à toi en fiançailles. » Un anneau mis au doigt de la jeune fille consacrait matériellement l'union. Et la rigueur de l'engagement était telle qu'une infirmité grave, un déshonneur public, ou bien la prostitution de la fiancée, pouvaient seuls le briser. Il y a dans cette religion de la promesse, une extrême grandeur qui nous émeut malgré nous. Rien de plus propre à maintenir dans les âmes, le respect de soi-même et la probité de la parole.

Aujourd'hui, les fiançailles n'existent plus ; les hommes n'ont plus souci de leur honneur et ne se préoccupent plus de la dignité de leurs femmes. Un mariage n'est plus qu'une affaire d'argent où l'amour ne joue plus aucun rôle. « Serments trahis, promesses violées et foulées aux pieds, l'impunité couvre tout ; une promesse de mariage, une promesse écrite, signée, n'est qu'un lambeau de papier dont on rit en le signant, ou un appât sur lequel on spéculé. Que dis-je ? Un homme peut s'introduire dans une famille, demander la main d'une jeune fille, l'obtenir, se montrer aux yeux de tous avec le titre et les privilèges de son fiancé, se faire accorder par elle, dans la liberté d'un commerce familial, ces purs témoignages d'affection qui sont comme un premier abandon de la personne ; puis, le jour venu, quand l'autel est déjà paré, lui faire, sans aucune raison que son caprice, l'outrage mortel de son refus, et la compromettre aux yeux du monde ; il le peut, sans qu'aucune peine flétrisse ou punisse cette cruauté, sans qu'il soit défendu à un tel homme de venir huit jours plus tard présenter une autre fiancée au même autel. » (1)

Les fiançailles sont un prélude de la vie conjugale et moralisent le mariage ; elles donnent aux deux fiancés le temps de se connaître et purifient d'avance la possession par l'amour. Libres et liés, ils s'étudient

l'un l'autre en goûtant les chastes douceurs d'une affection naissante, et qui s'affermiront chaque jour, et, la main dans la main, ils s'avancent ainsi vers un mariage qui leur apparaît alors, non plus comme une union matérielle, mais comme la consécration suprême de la fusion des âmes. Et c'est là, la plus belle saison de l'amour, car, semblable à l'année, ses journées les plus douces et les plus belles sont celles de son printemps, où tout n'est que promesses et que parfums.

Et quand vient le jour de la célébration des noces, ce sont deux cœurs qui s'aimeront toujours qu'on unit par une cérémonie touchante à laquelle doivent participer tous les amis. De tout temps, et chez tous les peuples, les lois et la religion ont solennisé ce moment par des cérémonies poétiques et graves. Mais ce n'étaient point alors cet appareil révoltant des cérémonies nuptiales de nos jours qui sont pour la jeune fille une sorte d'exposition, une véritable condamnation au pilori. Cette pompe à l'Église, l'éclat donné à tous les préparatifs de la journée, le bal du soir où la pauvre est continuellement en exhibition devant tous les regards qui la dévisagent et qui la suivent, n'est-ce pas là quelque chose de sauvage ? Quelle impression pénible ne doivent pas produire sur une jeune fille tremblante, délicate et nerveuse, les grossières indiscretions de ces yeux inconnus sans bienveillance et sans pitié !

La femme est née pour la souffrance. Chacun des pas de sa vie est pour elle une blessure. Elle a dû quitter ce nid qui était pour elle si suave et si doux. Adieu la douce table de la famille, et cette aimable couronne de frères et de sœurs qui l'adoraient, et la faiblesse du père dont le cœur était toujours doux et clément pour elle. Et cette mère si tendrement chérie, qui se contenait si bien et n'osait pas montrer ses pleurs, il a fallu lui dire adieu aussi, car Dieu a dit à la femme : « tu quitteras ton père et ta mère ». Et cependant comme on l'aimait dans cette maison où s'écoulaient paisiblement ses jeunes années ! Le chat, le chien, avaient l'air de comprendre tout et de savoir ce qui se passait. Le chien la suit de ses longs regards ; le chat a cessé de manger et reste, immobile et morne, couché, tristement sur son lit de jeune fille. « Ils ont l'air de lui dire : Tu pars, et nous restons. Tu pars pour l'inconnu... Tu quittes la maison de la douceur et de la grâce où tout te fut permis. Quoique tu fisses, c'était bien ; quoique tu disses, c'était beau. Ta mère, ton père et tous étaient suspendus à tes lèvres. Tes sœurs alléguaient ta parole comme raison suprême et tes frères étaient tes chevaliers, t'admiraient sans mot dire et n'aimaient dans les autres femmes que ce qui te ressemblait. » (Michelet.)

C'est que la femme croit pour le mariage. C'est son

devoir. C'est son rêve légitime. Mais chaque vie nouvelle qui commence pour elle est un arrachement dans sa chair et dans son cœur. Après l'amant, après l'époux, l'autre amant plus cruel, du fond de ses entrailles, reviendra déchirer son sein. Mais enfin, après cette torture et ces cris de l'accouchement, ne sera-t-elle pas quitte ? La maternité n'a fait que commencer ; c'est maintenant que vont venir les fatigues, les inquiétudes, les chagrins, les douleurs qui la suivent partout. Le jour du mariage, la femme est une victime qu'on conduit à l'autel.

Aussi que de soins et de tendresse ne doit pas avoir l'homme pour celle qui se donne à lui. Il ne fera jamais trop de sacrifices pour la chère créature qui quitte tout pour lui, qui souffre et se dévoue. Il faut l'aimer afin d'adoucir ses rudes épreuves. Il faut aimer cet être frêle et délicat qui ressent tout si profondément et qui, si souvent en se livrant à nos plaisirs égoïstes, nous donne le bonheur dans des pleurs. « Plus fragile au fond que l'enfant, la femme demande absolument qu'on l'aime *pour elle*, qu'on la ménage fort. Cet ange adoré, souriant, florissant de vie, souvient à la terre, il ne tient que du bout de l'aile ; l'autre déjà l'emporte ailleurs. »

Mais notre vie ici-bas n'est point absolument couverte de soie et d'or. Elle est pour tous une épreuve plus ou moins dure, plus ou moins facile à supporter. Le mariage est une épreuve, car il n'est composé que de devoirs ; dans tous les cas, il doit être toujours une école de perfectionnement mutuel.

Mais si l'amante, mais si l'épouse, mais si la mère ont droit à notre amour et notre vénération, quel mépris, par contre, ne doit-on point à la courtisane ! Celle-là on peut bien la comparer à ces belles vipères de l'Inde qu'on appelle les Lucrèces Borgia de la nature. On les admire souvent autant qu'on les redoute, car on sait qu'elles tuent comme elles charment. « Faite de grâce et de cruauté, leur beauté fatale est souillée de venin ; le poison se cache sous leurs douces couleurs, leurs lèvres aux teintes roses ne savent faire que des victimes, et il y a comme un crêpe sur leur robe d'or. »

(A suivre.)

René GAILLIE.

LES COMBATS DE TAUREAUX EN ESPAGNE.

Nous voyons avec bien du plaisir nos frères d'Espagne battre en brèche une coutume barbare qui depuis de longues années n'a pas peu contribué à familiariser le peuple espagnol avec certains actes de férocité. Il s'agit des combats de taureaux. Un journal spirite de Sarragosse : *Un periodico-mas*, a publié le 20 octobre dernier à ce

(1) *Histoire morale des femmes*, par Ernest Legouvé.

sujet un article plein de bon sens, dont nous extrayons les principaux passages.

« Une fois de plus la férocité des hommes s'est complue à verser le sang, et pour le voir répandre ils se sont fait accompagner de leurs femmes et de leurs filles, revêtues de leurs plus riches toilettes, et tous invoquaient les divinités du ciel, en l'honneur desquelles se célébrait l'horrible fête. »

« Horrible, disons-nous, parce que la fange n'en existe pas moins, bien qu'elle soit recouverte de pourpre et d'oripeaux ». « Pendant des siècles, le catholicisme a eu la direction morale de l'Espagne: il a poursuivi par le fer et par le feu ceux qui comprenaient la vie sociale autrement que basée sur l'unique enseignement réputé licite pour l'éducation de la masse de la nation. »

« Aujourd'hui, nous voyons l'Eglise romaine organiser des croisades contre les représentations théâtrales, contre l'habitude de ne pas fermer les boutiques les dimanches et les jours de fête; contre la propagande honnête des idées qui ne cadrent pas avec les étroites vues papistes; contre le libéralisme moderne. Mais jamais nous ne l'avons vue brandir ses armes du confessionnal et de la chaire, de l'école et des livres, contre ce genre de barbarie appelé tauromachie. Au contraire, l'Eglise favorise les combats de taureaux, en ayant à portée du cirque un de ses sacrements. » (1)

« Quant à l'autorité civile, elle n'a pas de honte de présider gravement, de même que les Césars Romains, au spectacle sanglant qui flatte les instincts les plus bas de la populace. Et même la presse appelée libérale, ô honte, adule la foule, en publiant avec un intérêt tout spécial, des descriptions animées et pittoresques du tableau de la barbarie espagnole. »

Après avoir blâmé aussi sévèrement qu'elle le mérite, cette presse qui se dit progressiste et cependant acclame des jeux sanglants qui sont une honte pour tout peuple civilisé ou qui se prétend tel, l'auteur de l'article continue en disant : « Le théâtre, avec toute l'ingéniosité dont il est susceptible, et cette patrie de Calderon, en a donné assez de preuves, est anathématisé par l'obscurantisme; mais par contre, les combats de taureaux se voient honorés de la présence de prêtres aux longues robes, assurés que leurs supérieurs ecclésiastiques ne les excommunieront pas pour avoir admiré un habile tueur de taureaux, comme ils ne manqueraient pas de le faire s'ils admiraient les œuvres de Victor Hugo. »

(1) Il y a dans les dépendances du cirque, dans toutes les villes, un cabinet où se tient un prêtre, muni de ce qu'il faut pour donner l'extrême-onction aux gladiateurs mortellement blessés.

On a érigé en principe la malheureuse idée : que le *spectacle national*, en fomentant ce qui est spécial à l'Espagne, est comme le lien du patriotisme; tandis qu'au contraire cela donne à penser que pour être un vrai patriote espagnol, il faut être ignorant et sanguinaire.

Le devoir de la presse libérale est de détruire cette insidieuse assertion émanée de l'absolutisme. Elle doit enseigner sur tous les tons possibles ce qu'est l'amour de la patrie; l'abnégation en tout ce qui a rapport à son service; la noble émulation pour tâcher de surpasser les inventions et les actes utiles à l'humanité accomplis par les autres nations... Il faut que les journalistes s'efforcent d'enseigner aux nouvelles générations dès leur plus jeune âge, l'amour de leurs semblables et la compassion pour les animaux... Dans un pays comme le nôtre, où la plus grande partie des habitants sont à moitié barbares, les trois quarts ne sachant pas même lire, ce serait faire œuvre vraiment patriotique que de travailler à supprimer l'horrible spectacle du sang répandu par amusement et divertissement, et avec le patronage infâme du gouvernement... La presse qui se rend solidaire de ces amusements, se prostitue, de même aussi que les pouvoirs nationaux se rabaisent et s'avilissent en présidant officiellement ces jeux sanglants. Les lois sont souvent le résultat des coutumes, mais les lois peuvent aussi modifier les coutumes. »

Tout cela est fort bien pensé et nous félicitons les journalistes espagnols qui cherchent à démonétiser les jeux barbares qui font remonter les mœurs espagnoles à plusieurs siècles en arrière; mais nous craignons fort que toute leur éloquence n'aboutisse à rien, tant que la monarchie Bourbonnienne règnera en Espagne. Ce qui nous porte à penser ainsi, c'est ce que racontait en 1868 dans sa *Chronique*, un journal espagnol, en ces termes : « Le prince des Asturies (aujourd'hui Alphonse » XII) a fait présent avant-hier au Cirque des » taureaux, au neveu du torero *Curro Cucharès*, » d'une magnifique garniture de boutons de gre- » nats montés sur or et enrichis de brillants et » d'émeraudes, après que ce jeune homme eut tué » d'un coup d'épée une génisse et qu'il eut offert » au prince le nœud de rubans qui ornait la bête. »

Il est peu probable que le roi abolisse les jeux barbares que l'héritier présomptif récompensait si magnifiquement.

QUELQUES SÉANCES AVEC M^{me} BABLIN.

Paris, 27 janvier 1885.

MESSIEURS. — J'ai lu dernièrement un article puisé dans

le *Phare*, de Liège. Sous le titre : *Un faux médium démasqué*, on fait allusion à une séance de matérialisation d'esprits donnée à Bruxelles par M^{me} Bablin, on insinue que cette dame ne possède pas cette médiumnité et que ceux qui acceptent les phénomènes qu'elle obtient sont des dupes.

Si je suis d'accord avec l'auteur de l'article sur le principe de la médiumnité désintéressée, d'un autre côté je n'ai aucun parti pris contre les médiums qui diffèrent avec moi d'opinion sur ce point et l'on me trouvera toujours prête à affirmer la réalité des phénomènes dont on m'aura donné des preuves incontestables, quel que soit le point de vue du médium qui les aura obtenus. Voici le raisonnement que je me suis fait à ce sujet sans toutefois avoir la prétention de l'imposer aux autres : Dieu apprécie plus justement que nous les circonstances, les intentions et le fond des consciences, il nous réserve à chacun selon nos œuvres ; il ne nous appartient donc pas d'incriminer aux autres les actes dont ils ne doivent compte qu'à Dieu seul. Comme rien n'arrive sans sa permission, lorsque nous avons reconnu de réels phénomènes c'est qu'il juge qu'ils ont leur raison d'être et nous ne devons pas les repousser ni les laisser dans l'ombre. Voilà, Messieurs, ce qui m'a engagée à vous rendre compte de quelques séances auxquelles j'ai assisté.

Je dois avouer que jusqu'au mois de juin dernier j'avais toujours douté de la faculté de M^{me} Bablin et que je n'avais jamais cherché à m'en assurer. Voici dans quelle circonstance je m'y déterminai : M^{me} Coiscault jeune, me dit un jour qu'elle était allée dans une réunion spirite où M^{me} Bablin était appelée quelquefois. Lorsqu'on désirait avoir des matérialisations d'esprits, cette dame et son mari étaient minutieusement fouillés à leur arrivée, M^{me} Bablin était liée sur un fauteuil ; M. Bablin faisait la chaîne avec les assistants. Plusieurs Esprits avaient été reconnus ; M^{me} Coiscault elle-même avait reconnu sa belle-sœur M^{me} Galvaing, médium à incarnations, qui a fait si longtemps partie de notre groupe, rue Gauthey, cet esprit était venu l'embrasser et lui apporter des fleurs quoiqu'il n'y en eût aucune dans le salon où se faisait la séance. « Cela commence à me paraître sérieux, lui répondis-je, mais pour être entièrement satisfaite je voudrais m'assurer de tous ces faits par moi-même. »

Il fut donc convenu que je l'accompagnerais à la première séance que donnerait M^{me} Bablin. Avant de vous en faire connaître le résultat, je dois vous dire que M. Lumet, mon beau-frère, est mort le 1^{er} décembre 1883 ; quelques mois après j'obtins une communication dans laquelle il me disait que je lui ferais bien plaisir si je faisais savoir à sa femme qu'il s'était communiqué. C'était assez difficile ; ma sœur, très attachée à la religion catholique, se faisait un cas de conscience de s'occuper du spiritisme et m'avait expressément défendu de lui en parler quelques jours avant de me rendre à la séance de M^{me} Bablin. J'appelai l'esprit de mon beau-frère et lui dis ceci : « Tu désires qu'Augustine sache que tu t'es communiqué, eh bien, il se présente peut-être un moyen, tâche d'obtenir la permission de te rendre visible dans la séance où je dois aller, j'espère trouver quelqu'un qui voudra bien se charger de le lui dire. Cela l'intéressera davantage, la fera réfléchir que le spiritisme n'est pas un mensonge. C'est là, je crois, le seul moyen de la déterminer à s'en occuper. »

Le jour fixé pour la séance arriva. Dans la prévision que mon beau-frère pourrait se rendre visible, je tins à être placée près de M^{me} Coiscault qui le connaissait parfaitement, afin que son témoignage uni au mien eût plus de poids pour convaincre ma sœur. M. et M^{me} Bablin furent

les premiers à provoquer de la part des assistants toutes les investigations usitées en pareil cas, nous fîmes la chaîne et l'on éteignit la lumière, bientôt des manifestations se produisirent de tous les côtés. Des Esprits vinrent nous serrer les mains, d'autres embrassaient leurs parents ou leurs amis, l'un d'eux vint poser quelque chose sur mes genoux, aussitôt un parfum de rose s'en exhala, puis l'esprit m'ouvrit les doigts, introduisit dans ma main deux roses encore tout humides de fraîcheur et me la referma, il m'attira la tête à lui et m'embrassa avec effusion comme l'aurait fait une personne amie qui ne nous aurait pas vu depuis longtemps. Je dis à M^{me} Coiscault : un esprit vient de m'embrasser et m'apporter des roses, j'ai bien dans l'idée que c'est M^{me} Galvaing. C'est probable, me répondit-elle, car elle vient de m'en apporter aussi, je ne l'ai pas vue, mais je lui ai dit mentalement : Si c'est toi, Victorine, retire de mon corsage le médaillon que tu connais ; le médaillon a été retiré aussitôt.

Depuis un moment, de petites lumières semblables à ces vers luisants qu'on voit les soirs d'été dans la campagne semblaient voltiger dans l'espace et se croisaient en tous sens, deux d'entre elles se fixèrent devant moi, l'une à ma droite, l'autre à gauche, puis deux mains me prirent sous le menton, m'attirèrent la tête en avant et l'on m'embrassa comme l'avait fait le précédent esprit. « Cette fois, dis-je, à M^{me} Coiscault, ce n'est pas un esprit de femme qui m'a embrassée, car j'ai senti sa barbe et ses moustaches sur ma figure, je voudrais bien voir cet esprit. » Et j'avais toujours les yeux fixes sur la lumière de gauche. A peine avais-je prononcé ces paroles, que deux mains me saisirent la tête et me la retournèrent vivement vers la lumière de droite. De cette petite lumière, il s'en détacha doucement plusieurs autres ; derrière, je vis se dessiner une forme humaine. La figure m'apparut d'abord comme dans un brouillard, mais à mesure que la lumière s'épanouissait, les traits devenaient plus distincts ; enfin, elle éclaira complètement un visage que je reconnus aussitôt. « C'est Lumet ! m'écriai-je. — « Je l'ai reconnu tout de suite, me dit M^{me} Coiscault, j'espère qu'il n'y a pas à s'y tromper, et que c'est bien M. Lumet. » En effet, c'était bien tous ses traits, l'expression de sa figure, la forme de sa tête ; il était tout près de nous, et nous regardait en souriant. Nous eûmes tout le temps de l'examiner ; le buste se dessinait sous un long manteau blanc qui dissimulait le reste du corps. « M. Lumet, je suis bien satisfaite de vous voir, lui dit M^{me} Coiscault, je vous reconnais parfaitement. » Il la prit par les deux épaules, ensuite lui serra la main, revint vers moi et m'embrassa encore une fois, puis disparut. Je me retournai aussitôt vers la lumière de gauche, la manifestation était pour mon voisin et touchait à sa fin. Cependant, je pus encore apercevoir une très belle figure de femme.

Dans la même séance, d'autres esprits se rendirent visibles et furent reconnus ; il serait trop long de vous détailler toutes les manifestations qui eurent lieu : apports de fleurs à tout le monde, rosée d'éther, sonnette accompagnant en mesure le chant des montagnards, boîte à musique transportée dans l'espace, etc.

Dans le courant de juillet, nous assistâmes encore à une séance, l'un de mes neveux nous accompagnait. Je passe sur le détail des manifestations habituelles, et j'arrive aux matérialisations visibles : Une forme se dessina devant nous ; l'esprit agitait les mains de bas en haut, rassemblant ainsi des lumières ; lorsqu'il en eut au bout des dix doigts, il les éleva en éventail près de sa figure, mon neveu s'écria aussitôt : « Tiens, c'est mon oncle ! » « Tu le reconnais bien, lui dis-je. — « Parfaitement, » me répondit-il. L'es-

prit posa l'une de ses mains sur les nôtres ayant toujours les lumières au bout des doigts, ce qui nous permit de bien distinguer sa main qui était entièrement semblable à celle d'un incarné, et dont je pus constater la tangibilité en la lui serrant. M^{me} Coiscault l'ayant reconnu près de nous, lui dit : « M. Lumet, j'espère que vous ne partirez pas sans me dire bonsoir. » L'esprit nous embrassa tous deux, glissa vers M^{me} Coiscault, lui serra la main et disparut. M^{me} Galvaing apparut aussitôt, avant de s'en aller, elle attira ma tête près de celle de sa belle-sœur, et nous embrassa toutes deux avec effusion.

Le 20 novembre, j'assistai à une séance avec les deux dames Coiscault. Deux jours avant j'avais, tout en travaillant, appelé l'esprit de mon beau-frère, et lui avais dit : « Si tu ne peux pas te rendre visible jeudi prochain, je te prie, si cela est possible, de vouloir bien écrire ton nom sur mon front afin que je sois certaine que tu es présent. » L'esprit se rendit encore visible, mais pour me convaincre sans doute qu'il avait entendu ma demande, il posa ses doigts sur mon front, y écrivit en toutes lettres son nom, m'embrassa et alla serrer la main des dames Coiscault qui le reconnurent parfaitement. M^{me} Coiscault jeune, qui l'avait remarqué lorsqu'il était près de moi, me dit après la séance, qu'elle s'était demandé ce qu'il pouvait bien m'écrire sur le front. M^{me} Galvaing apparut ensuite ; après avoir été visiter sa mère et sa belle-sœur, elle revint vers moi, m'embrassa en me serrant la main et disparut. D'autres esprits se rendirent visibles, mais ils m'étaient inconnus.

De ce que je viens de raconter, il ressort trois faits principaux qui ont affermi ma conviction sur la réalité de ces phénomènes : 1^o ressemblance exacte d'un Esprit inconnu du médium et reconnu par quatre personnes ; 2^o le fait de me retourner la tête vers la lumière qui devait éclairer l'esprit, puisque dans l'obscurité personne ne pouvait savoir de quel côté mes regards étaient fixés ; 3^o l'écriture demandée sur mon front et dont je n'avais parlé à personne.

Je n'hésite donc pas à dire, que j'ai reconnu la médium-nité puissante de M^{me} Bablin.

(A suivre)

MARIE ESNAULT.

JOHN FOWLER.

En novembre dernier est mort à Liverpool (Angleterre) M. John Fowler, un négociant des plus estimables et spirite convaincu.

Dans une lettre adressée au *Daily Post*, de Liverpool, du 30 janvier 1883, M. Fowler a fait connaître publiquement quelques-uns des phénomènes dont il avait été témoin et qui l'avaient amené à croire au spiritisme. « J'ai reçu, disait-il, des réponses à des questions mentales, écrites à l'intérieur de deux ardoises superposées ; les dites ardoises étant fortement tenues dans mes mains. J'ai ensuite effacé les réponses et continué mes questions, auxquelles il fut répondu de la même façon. C'étaient des communications d'une nature privée, et elles portaient la signature de mon frère qui était mort quelques années auparavant en Australie. J'ai tenu une bouteille remplie d'eau et par moi bouchée, pour y

trouver quelques instants après des fleurs de toute beauté. Il m'a été rappelé des conversations tenues par moi, alors que j'étais à des centaines de milles de l'endroit où elles avaient eu lieu. J'ai eu des tableaux peints dans l'obscurité en ma présence, avec des substances apportées par moi ; la peinture ainsi obtenue n'était pas entièrement sèche vingt-quatre heures après. J'ai vu des tables qui se levaient sans contact ; des médiums parlants influencés par des esprits amis qui m'ont entretenu pendant des heures de choses arrivées pendant leur vie terrestre et qui m'étaient connues, et aussi de choses que j'ignorais absolument dans le moment même, mais que j'ai pu vérifier après. »

M. John Fowler était un spirite militant et qui avait le courage de son opinion ; il prit une part active au congrès de l'Eglise anglicane qui se tint à Newcastle-on-Tyne au mois d'octobre 1881. On peut lire, dans le *Message* du 1^{er} décembre de la même année, le discours qu'il prononça à cette occasion. D'accord avec quelques membres du congrès, M. Fowler voulait que l'Eglise anglicane examinât sans parti pris les phénomènes spirites ; attestés de tant de côtés et par des personnes si dignes de foi. Vouloir les écarter plus longtemps, disait-il, sous prétexte que ces faits sont une duperie ou une illusion, c'est faire preuve ou de présomption ou d'ignorance. La majorité de l'assemblée ne partagea pas malheureusement cette manière de voir ; elle préféra prêter une oreille attentive aux discours anti-spirites d'un jeune prestidigitateur peu connu alors, un élève de Bishop, et qui venait de changer son nom de Charles Garner pour celui plus aristocratique de Stuart Cumberland. Les clergymen élevèrent un piédestal à ce jeune homme ; l'évêque de Liverpool, quelques jours après le congrès, voulut présider une de ses séances. C'est alors que M. John Fowler lança à tous les prestidigitateurs en général et à M. Stuart Cumberland en particulier un défi de 25,000 fr. s'ils voulaient produire, devant un comité choisi moitié par l'évêque et moitié par lui, les mêmes phénomènes que ceux produits par les spirites et cela dans les mêmes conditions. Ce défi, ne fut pas relevé.

Les offres de récompenses très fortes faites par des spirites bien connus à des prestidigitateurs de profession pour la reproduction des phénomènes spirites dans les mêmes conditions et tels qu'ils arrivent en présence de nos médiums, n'ont jamais été acceptées. Il n'y a jamais eu le moindre effort sérieux dans cette direction et cela se conçoit. Imaginez-vous MM. Maskelyne et Cooke ou M. Stuart Cumberland mis en demeure, comme

cela est arrivé avec M. Eglinton, d'écrire dans une ardoise fermée, des réponses aux trois questions posées par M. Gladstone en Italien, en Espagnol, en Grec, alors qu'ils ne connaissent absolument rien de ces langues ?

Imaginez-vous encore M. Stuart Cumberland en présence du rédacteur en chef de la *Chronique* — sommé de répéter l'expérience suivante arrivée en plein jour avec Slade à l'Hôtel Windsor, à Bruxelles :

« Nous étions seuls, dit Victor de la Hesbaye, » le docteur et moi, et un fragment de craie » placé entre deux ardoises superposées, que M. » Slade tenait par les bords — par le cadre si l'on » aime mieux — a écrit devant nous sur l'une des » ardoises trois phrases assez longues : une en » hollandais, une en anglais, l'autre en français.

» Les trois écritures étaient différentes; et le » docteur qui ne parle que l'anglais, n'a pas remué » les doigts.

» Explique qui pourra. »

UN CAS D'OBSESSION.

Un de nos frères spirites, M. Donnay, vient d'être informé de Lens, Pas-de-Calais, France, que des faits assez singuliers se passent partout où se trouve présent le jeune Bourson, enfant âgé de 9 ans 1/2. Etant allé rendre visite à sa grand-mère à Namur, celle-ci écrivit en hâte à son gendre de venir rechercher l'enfant; que depuis son arrivée à Namur, le plus grand désordre règne chez elle. Les effets sont lancés par terre, les meubles renversés et un grand nombre d'objets brisés. Le père obéit à l'appel et ramena son fils à Lens. Ici mêmes faits se passent; tout se brise, les effets sont lancés à la tête des spectateurs consternés, une poignée de sous qui se trouvait sur la table est lancée au dos de la mère, l'enfant est jeté à différentes reprises hors de son lit; une cage suspendue au mur, assez haut, est détachée et lancée par terre. Lorsque l'enfant veut faire ses devoirs sur l'ardoise, tout son corps est agité; il griffonne des choses illisibles, renverse table et chaises. Désespérés, les parents consultèrent M. Roque, spirite à Gravelle, celui-ci déclara que seul spirite, il était trop faible pour la force qui assiège l'enfant, et qu'il était urgent de le confier le plus tôt possible à une société spirite bien organisée. En conséquence, l'*Union spiritualiste* de Liège se charge de donner à l'enfant les soins que réclame son état et elle supportera les dégâts que pourra occasionner sa présence. Nous ferons connaître ultérieurement ce qui en résultera.

LE LEGS JADOT.

Dans notre n° du 15 février 1884, nous avons annoncé que feu M. Jadot, de Roulers, avait légué à des frères en croyance diverses sommes s'élevant ensemble à 8,500 francs destinées, selon son désir, à la propagande du Spiritisme.

Le Comité du *Messageur* a reçu pour sa part 3000 frs., le groupe *La Paix*, de Liège, 1000 frs. Ces deux legs ont été réunis et une partie des fonds: frs. 786,93, employée à l'achat de livres à distribuer et à diverses œuvres de propagande dont le détail est justifié. Nous nous tenons, avec les pièces à l'appui, à la disposition de nos frères, délégués de groupes notoirement connus, qui voudraient vérifier l'exactitude de nos dépenses.

M. Leruth, de Poulseur, donataire d'une somme de 1500 francs, nous écrit pour nous dire qu'un devoir de conscience le met aussi dans l'obligation de justifier l'emploi d'une partie de la somme qui lui a été léguée. D'accord avec les membres de son groupe, il a fait pour la propagande spirite des dépenses s'élevant à frs. 590,44.

M. Houart, de Seraing, a reçu 1000 francs. Le Comité de la Société Spiritualiste, dont il est le président, nous envoie le détail de diverses dépenses se montant à frs. 152,95, faites en vue de propager le spiritisme à Seraing et dans les communes environnantes. De même que pour le Comité du *Messageur* et pour le groupe de Poulseur, la somme restante n'est pas improductive: elle est bien placée et produit intérêts. Nous rendrons ultérieurement compte des nouvelles dépenses qui seront faites conformément aux indications de notre généreux et dévoué frère Jadot.

M. Eglinton et M. Cumberland. — Un défi de 25,000 francs. (Suite.)

Voici maintenant quelques indications sommaires avec dates à l'appui, tirées des lettres qui ont paru successivement dans la *Pall Mall Gazette*; elles permettront au public de se former une opinion exacte et de marquer les points des deux partenaires en présence :

Le 8 janvier donc, comme le disait l'*Étoile belge*, M. Labouchère (parti Cumberland) écrit à M. Damiani (parti Eglinton) qu'il accepte son défi, pour autant qu'on soit d'accord sur les conditions et sur la formation du jury. Il propose que le jury soit constitué d'un commun accord par M. Damiani et par le professeur Ray Lankester.

Le 9 janvier, M. Damiani répond qu'il accepte la proposition et qu'il se tient à la disposition de M. Ray Lankester.

Le 10 janvier, M. Labouchère objecte à M. Damiani qu'il ne veut pas d'un jury composé moitié de spirites, tous lunatiques selon lui. Les prestidigitateurs aujourd'hui sont très habiles, on n'a qu'à se rendre aux séances de MM. Maskelyne et Cooke pour voir des tours qu'on ne peut expliquer et qui ne sont pas accomplis par un pouvoir surnaturel. Il faudrait, selon lui, des prestidigitateurs pour juger si les résultats obtenus par M. Eglinton sont dûs à des jongleries ou à des esprits.

Le 12 janvier, M. Damiani répond que, pour sa part, il ne s'oppose pas à ce que la moitié du jury du côté de M. Labouchère soit composé de matérialistes, pourvu que ce soient des hommes d'honneur. La question à décider est avant tout une question de fait et non d'opinion. M. Damiani va plus loin dans ses concessions ; il veut bien que les fameux prestidigitateurs Maskelyne et Cooke, qui connaissent à fond et représentent sur leur théâtre les prétendus trucs spirites, fassent partie du jury.

Le 12 janvier également entre en scène M. Ray Lankester. Le savant professeur remercie de la confiance qu'on veut bien lui témoigner ; il reconnaît implicitement qu'il est bien l'homme de la situation, puisqu'il se flatte d'avoir déjà démasqué six médiums, y compris le docteur Slade qu'il aurait surpris la main dans le sac ou plutôt dans l'ardoise. (Une avalanche de lettres adressées à la *Pall Mall Gazette* est venu contredire cette assertion audacieuse). Ceux qui veulent s'en donner la peine pourront avoir, croit-il, la même amusante expérience avec Eglinton. Quant à lui, il ne veut pas se mêler de l'affaire ; il en a fait assez pour sa part. A d'autres, ajoute-t-il, pour finir.

Et maintenant, si ce défi, lancé avec tant de fracas, tombe à vau l'eau, à qui la faute ? De quel côté sont venus les reculades et les faux-fuyants ?

M. Damiani, voyant que M. Labouchère gardait de Conrard le silence prudent, lui a envoyé un nouveau défi par la voie de la *Pall Mall Gazette*.

Voici sa lettre :

A M. Labouchère, esq., M. P.

Cher Monsieur,

Vous ne m'avez pas fait l'honneur de répondre à ma lettre du 12, insérée dans la *Pall Mall Gazette* du lendemain. A présent ne vous donnez plus cette peine, car, tout bien considéré, je ne crois pas qu'il soit beau de ma part d'insister à ce que vous risquiez une grande somme d'argent pour être convaincu de la réalité de l'écriture directe sur ardoise, attendu que M. Eglinton offre d'exhiber ce phénomène devant un comité, et cela *gratis et amore*.

Comme vous persistez néanmoins à appliquer l'épithète de « lunatique » aux sujets de sa Majesté qui, comme moi, croient à la réalité des manifestations spirites, et qu'il n'est pas convenable que vous, un législateur dans ce grand empire, un journaliste, un leader, un instructeur du peuple, vous persistiez à rejeter l'évidence concernant des faits aussi étonnants destinés à régénérer l'humanité et que vous deveniez ainsi une pierre d'achoppement pour le véritable progrès humain, je crois qu'il m'incombe de vous défier de nouveau publiquement, pour la somme de 1000 L. S. (25,000 fr.) au profit d'une œuvre de charité,

que je prouverai que les formes matérialisées de ceux que nous appelons les morts reviennent parmi nous, temporairement couvertes de vêtements ; que ces formes donnent des poignées de mains et s'entretiennent familièrement avec une société réunie dans certaines conditions, et que, en outre, elles consentent à se laisser photographier.

Ce défi ne s'adresse pas seulement à vous, mais à l'un et à tous des sept millions d'*agnostiques* de ce pays, qui vous regardent comme un mentor et un oracle.

Je reste, cher Monsieur, votre dévoué serviteur.

G. DAMIANI.

Londres, 19 janvier 1885.

29, Colville-road, Notting-hill W.

Nota. — M. Cumberland étant arrivé à Liège, les points principaux du défi ci-dessus ont été portés à la connaissance du public par une affiche. Notre résumé étant nécessairement très imparfait et M. Cumberland ayant contesté l'exactitude de nos informations, nous avons avancé de deux jours le tirage du journal.

* * *

La faculté de M. Cumberland.

L'*Illustrated London News* du 28 juin dernier a rapporté, en accompagnant son compte-rendu de quelques dessins, la présentation de M. Stuart Cumberland faite par M. Labouchère à M. Gladstone et à quelques membres de la Chambre des communes.

On procéda d'abord à quelques expériences divinatoires. M. Cumberland lut avec succès les numéros de deux billets de banque ; il demanda aussi au premier ministre de penser un nombre de quelques chiffres.

M. Gladstone pensa à un nombre de trois chiffres que M. Cumberland, les yeux bandés et tenant M. Gladstone par la main gauche, devait lire si possible. M. Cumberland prit la main du premier ministre, et après une pause de quelques secondes, il cria le nombre 366, que le premier ministre reconnut exact au milieu d'applaudissements enthousiastes.

Les expériences ci-dessus eurent lieu dans le fumoir de la Chambre des communes. Nous les rappelons à deux intentions : D'abord, parce qu'elles expliquent jusqu'à un certain point l'animosité de MM. Labouchère et Cumberland contre M. Eglinton qui, quelques mois plus tard, fut appelé à produire devant le même premier ministre et la princesse de Galles des phénomènes *infiniment plus intéressants* ; ensuite parce qu'elles démontrent la faculté réelle que possède M. Cumberland et qui correspond si bien avec les faits dont nous venons d'être témoins à Liège.

La faculté divinatoire de M. Cumberland est-elle un don naturel comme celui de nos médiums et qui se développe par le travail ? C'est assez notre avis. M. Cumberland admet que la mise en action de sa faculté entraîne pour lui une grande fatigue, un rapide épuisement de la force nerveuse. Il a encore ceci de commun avec nos médiums, c'est que pour réussir, il lui faut des sujets dociles ; il décline le concours de ceux qui veulent le contrarier de parti pris. Il ne devrait donc pas s'étonner si M. Eglinton agit de même à son égard.

* * *

Nous trouvons dans la *Revue spirite* le fait suivant qui prouve bien que la faculté de lire la pensée est innée chez certaines personnes :

Un magnétiseur d'une grande puissance et d'un dévouement à toute épreuve : Henri Straffort Thompson, a communiqué à la Société d'études psychiques, de Londres, le fait suivant qui est curieux en ce qu'il n'est ni tout-à-fait spontané ni tout-à-fait magnétique. Le sujet était une petite fille qu'il avait guérie d'un mal d'yeux, suite d'une fièvre cérébrale. « Je remarquai, dit-il, qu'elle lisait naturellement la pensée. Je fis avec elle de nombreuses expériences, et à la fin, je n'avais plus besoin d'exprimer ce que j'avais à dire, car elle connaissait toujours ma pensée. Un jour, un certain D^r Simson, à qui je montrais quelques-unes de ces expériences, me demanda de vouloir qu'elle allât prendre, dans un grand vase rempli de fleurs, une branche de bruyère pour me l'apporter, ce qu'elle fit aussi rapidement que si je lui avais parlé. » Toutes ces expériences avaient eu lieu, l'enfant étant éveillée, et non durant le sommeil mesmérrique.

* * *

Réponse à M. Cumberland.

Liège, 11 février.

A Monsieur Stuart Cumberland,

Votre lettre datée de Bruxelles, Grand Hôtel, 9 février, que nous venons de lire dans la *Meuse*, est une réclame très-habile, mais ce n'est qu'une réclame !

La circulaire que nous avons publiée le 6 courant, est l'expression de la vérité, un résumé concis de faits qui se sont accomplis en Angleterre et dont des détails plus complets avaient été donnés et seront de nouveau publiés prochainement dans la *Message*.

Dans ce défi de 25,000 francs, vous êtes le provocateur ; M. Eglinton a donc le choix des armes. Si vous acceptez ses conditions ou si vous voulez risquer avec M. Labouchère 25,000 francs contre M. Damiani, retournez à Londres et déposez cette somme entre les mains d'un banquier, ainsi que ce dernier l'a proposé.

Vous avez quitté l'Angleterre lorsque vous êtes aperçu que le défi avec M. Labouchère était relevé. Nous avons donc considéré comme un devoir, en présence de vos dispositions si hostiles, de signaler votre reculade.

Vous osez maintenant nous lancer un défi de 25,000 francs, alors que vous savez qu'en Belgique il n'existe pas de médiums obtenant l'écriture directe et la matérialisation des esprits et que personne ici ne s'aviserait de faire du spiritisme de tréteaux.

A Paris, vous avez joué un rôle tout aussi peu... sérieux. En avril dernier, vous avez donné des séances de divination et d'anti-spiritisme. L'*Union spirite française* vous envoya une délégation de quatre de ses membres. Ces messieurs vous firent l'offre d'une séance particulière pour vous montrer ce qu'obtenait un médium sé-

rieux, vous demandant en échange de leur donner de votre côté une séance contradictoire où vous reproduiriez — par des moyens simples et naturels — les phénomènes médianimiques dont vous auriez été témoin. Vous avez accepté avec empressement, en apparence très satisfait. Il fut alors convenu que vous amèneriez avec vous cinq ou six personnes de votre choix. Vous aviez promis à ces messieurs, de fixer prochainement une date. Cependant les jours se sont écoulés et vous avez oublié totalement votre promesse.

A Vienne, vous vous êtes dérobé aussi au défi du secrétaire de la Société spirite de Vienne. A Liverpool, à celui de M. John Fowler. Ceci, monsieur, remonte au début de votre carrière, alors que vous veniez de changer votre nom de Charles Garner contre celui plus aristocratique de Stuart Cumberland.

Quelques mots pour finir. Vous avez la prétention de dévoiler toutes les *supercherries* du spiritisme et à votre insu, vous aidez à généraliser un ordre de faits intéressants constatés, du reste, par des hommes de science de divers pays, et dont personne ne peut récuser la compétence en matière d'investigations scientifiques.

Que vous nous attaquiez, peu importe ! les chercheurs matérialistes qui suivent vos expériences avec tant d'intérêt sont inconsciemment placés sur la route qui conduit à la recherche des phénomènes spirites et aux conséquences qui en découlent.

Ennemi apparent de notre belle cause, merci de votre bonne propagande !

Pour le Comité du *Message* :

L. ADAM.

NOUVELLES.

Stuart Cumberland vient de quitter l'Allemagne, l'escarcelle bien garnie (les berlinois ont donné dans le panneau Cumberland pour environ 80.000 marks, d'après le journal allemand *Licht mehr Licht*) et ayant fait plus de bien que de mal à notre cause, car de nombreuses personnes qui avaient entendu parler du spiritisme ont su comprendre que le craquement des muscles des pieds de M. Cumberland, s'il imite à peu près les coups frappés, ne rend compte d'aucun des autres phénomènes médianimiques ; ces personnes ont jugé bon d'étudier un peu.

(Le journal *Le Spiritisme* du 1^{er} janvier.)

AVIS

La prochaine assemblée trimestrielle des délégués de la *Fédération spirite belge* aura lieu le 1^{er} mars, à 10 heures du matin, au local de l'*Union spirite liégeoise*, boulevard d'Avroy, 24, à Liège.

Liège.— Imp. du *Message*, rue de l'Étuve, 12.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message*r, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3 »
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE,
y compris la France. » 5 »

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

AVIS.

Le journal est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Ile, 21 ; chez Bay frères, libraires-bouquinistes aux Halles centrales, et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE :

La réalité. — Dieu et la Création. — Ayons pitié des pauvres estropiés. — Quelques séances avec M^{me} Bablin. — Bibliographie. — Réflexions ; pensées diverses. — Nouvelles.

LA RÉALITÉ.

Chose difficile à saisir que la réalité, même pour les observateurs les plus consommés, même pour ceux qui font une étude constante des hommes et des choses ! D'abord, si on s'obstine à ne tenir aucun compte de l'élément spirituel, on laisse naturellement à observer la face principale des choses et de beaucoup la plus importante. Tout change et se transforme, l'élément spirituel comme le reste, mais lui seul présente un objet capable de durée, le reste n'offrant dans tout son ensemble que des formes transitoires. Tout vient du fluide et retourne au fluide et l'intelligence sous une forme ou sous une autre se trouve disséminée partout où besoin est pour que s'accomplissent dans leur entier les éternelles lois. L'intelligence se trouve bien souvent dans des états auxquels l'homme ne veut pas l'accorder, parce que chez l'homme l'orgueil joue surtout un rôle prépondérant. Tout effet intelligent est pourtant dû à une action intelligente et pour qu'une action intelligente se produise on est bien forcé

d'admettre la présence d'une intelligence active.

L'intelligence active est donc partout, partout exerçant le ministère qui lui est propre ; tout travaille dans la nature et si la tâche s'accomplit inconsciemment de la part de quelques-uns, il y a toujours auprès d'eux une intelligence consciente qui les dirige et qui leur verse pour ainsi dire goutte à goutte la connaissance des choses dont eux-mêmes dirigeront plus tard la marche. Il faut être homme et homme orgueilleux pour oser dire que toute intelligence se résume dans une seule nature d'êtres et qu'elle affecte une seule forme matérielle. Peut-on concevoir une forme pour Dieu par exemple ? Peut-on raisonnablement lui en assigner une ? C'est ce qu'on a tenté de faire pourtant malgré la défense relatée par Moïse. Mais comment l'a-t-on fait ? Toute représentation matérielle qu'on veut faire de Dieu pousse plus tard fatalement à l'athéisme une partie de ceux qu'on a voulu attirer à lui. Dieu existe parce qu'il est impossible qu'il n'existe pas, et il se révèle quand et comme il lui plaît ; il est aussi impossible de lui prêter une forme matérielle que de l'empêcher d'exister, malgré les prétentions opposées qui peuvent se produire en divers lieux.

La pensée suprême pénètre partout, domine partout et il en est qui la repoussent en apparence tout en lui obéissant en réalité. D'elle découle la loi véritable, d'elle dérivent les commandements inscrits dans la conscience de chacun ; à elle chacun obéit malgré toutes prétentions contraires, nonobstant toutes les protestations publiquement formulées avec tant de bruit et d'autorité prétendue. Contre Dieu, c'est-à-dire contre la réalité même des choses on n'est rien : on peut envisager la puissance suprême à des points de vue divers, on est absolument impuissant à rien changer en elle. On en comprend ce qu'on peut, voilà tout ;

et il n'y a de réellement athées que ceux qui ne comprennent rien dans cette question pourtant si intéressante à tous les points de vue, puisqu'elle se relie intimement à celle de la destinée humaine tout entière. Il est une réalité incontestable pour tous, c'est que tout ce qui existe vient de quelque part pour aller ailleurs, c'est que tout est transformation dans la nature hors la loi qui commande les transformations et en vertu de laquelle elles s'opèrent.

Cette immuable loi, apparaissant partout toujours la même, ne peut être le produit que d'une volonté unique toute-puissante dans sa cause et dans ses effets ; une volonté ayant la même source et la même puissance serait seule capable de neutraliser son action et cette volonté n'existe pas. Si elle existait, la volonté combattue par elle ne serait plus une volonté suprême et il en existerait une autre supérieure à elles deux : Dieu ne serait pas détruit, il serait déplacé. Que l'homme déplace Dieu dans ses propres idées, s'il est permis de se servir de cette expression, qu'il s'en fasse une idée toujours plus juste et plus élevée, rien de plus naturel et rien de meilleur. En cela, comme en toutes choses, le progrès est non-seulement permis, il est obligé. Ce n'est pas une raison pour mépriser les vieilles croyances ou leur jeter l'anathème, car en les observant, en les étudiant comme elles méritent de l'être, on y trouve le germe de la foi nouvelle et dans l'ignorance d'autrefois on trouve quelque chose des nouvelles connaissances acquises. Il ne faut point mépriser les étapes parcourues sans lesquelles on n'aurait jamais atteint le point où on est arrivé. A quoi bon les luttes qui soulèvent les antagonismes haineux et les colères ? Ne peut-on discuter courtoisement sur les choses sérieuses ? Est-il bien nécessaire de s'invectiver avec cette ardeur qui ressemble à de la furie ? La vérité n'a rien à perdre à être attaquée ainsi et ceux qui se servent contre elle de pareilles armes ne la vaincront point pour cela.

Il y a beaucoup de réalité dans certaines choses réputées songes, beaucoup de songes dans des choses que quelques-uns prétendent être des réalités. Ainsi en faisant la part des uns et des autres on ne peut pas manquer de s'élever chaque jour davantage dans la voie de la réalité, selon la mesure du possible. Nous n'avons pas la prétention de dire ce qui est la réalité, mais nous pouvons dire que chaque jour, avec un peu d'étude et à l'aide des révélations successives faites par les Esprits, l'homme peut arriver à s'en faire une idée assez exacte, à la condition de ne se laisser entraîner ni par un parti-pris déjà formé, ni par un mirage trompeur. C'est dans le passé qu'il

faut surtout chercher les véritables assises de l'avenir. L'homme encore bien matériel doit certainement progresser vers un état meilleur, vers un état plus spirituel, mais il faut que la matière corporelle soit préparée à cela par une action fluïdique constante, qui ne peut avoir lieu régulièrement que par la transformation en fluide de la matière elle-même. Ainsi qu'il a été dit, elle est sortie du fluide et elle reviendra au fluide en passant, si l'on veut, par la poussière, comme dit l'Eglise au jour des cendres. Il est étrange de voir comme elle s'attache à tout ce qui est matière et comme de plus en plus elle s'enfonce dans un matérialisme *Sui generis*. Les âmes ne viennent pour elle qu'en dernière ligne, et cependant les âmes c'est tout en ce qui touche la vie d'outre-tombe.

Mais qu'est une âme, que peut être une âme pour ceux qui repoussent avec un énergique entêtement toute relation entre les morts et les vivants ? Et cependant c'est bien chez les morts que les vivants peuvent aller chercher la réalité des choses ; c'est chez eux qu'on apprend ce qui doit être appris, ce qui doit soutenir les vivants dans leur marche. Dans le monde terrestre, monde rempli d'apparences de toutes sortes mais peu riche en réalités visibles, il faut naturellement compter avec ces apparences quelquefois bien trompeuses en attendant qu'on ait le pouvoir d'en dégager la réalité, ou plutôt de la forcer à se dégager elle-même de cette apparence, comme un visage qui laisse tomber le masque qui le couvre. Dans la société humaine la réalité se montre assez rarement pour qu'elle présente aux yeux des hommes réfléchis une certaine valeur et qu'elle ait droit au respect de tous. Où est la force ? Où est la faiblesse ? Où est la science ? Où est l'ignorance ? De quelle force parlez-vous ? Si c'est de la force apparente, de la force matérielle, de la force brutale en un mot, elle est avec les gros bataillons, avec les solides canons et autres engins de la civilisation armée, convenablement modifiés selon certains progrès scientifiques et bourrés à dire d'expert. Elle est dans la terreur que jettent partout les terribles et sauvages préparatifs, sauvages du moins quant aux meurtres par masses qui en sont la suite fatale.

Si vous parlez de la force morale, c'est tout autre chose ; elle n'a besoin pour s'exercer ni de gros bataillons au sens matériel du mot solidement et artistement armés, ni de gros canons, ni de toutes ces inventions meurtrières qui font la gloire des inventeurs, la gloire et la perte des conquérants révoltés contre l'humanité. Elle n'a besoin que d'une chose bien simple qui consiste à s'appuyer sur la volonté de Dieu, non pas en la

précédant selon tel ou tel caprice du moment, mais en la suivant pour se mettre réellement à son service. On disait : « Ceci tuera cela » ; ce n'est pas tuer qu'il faut dire, c'est transformer : la force morale transformera la force matérielle en mettant fin aux aspirations qui seules y ont recours. Rien de durable dans ce qu'établit la force matérielle si les victoires qu'elle décrète à coup de canon ne sont acceptées bénévolement ensuite par les vaincus, s'il ne se produit pas un consentement moral, une adhésion sincère aux faits accomplis.

En dehors de cette adhésion, toute victoire, quelle que soit son apparente réalité, devient un mensonge, une défaite en perspective, quelque chose comme une revanche un peu plus sanglante que la première lutte qui elle-même succéda à tant d'autres. Dans des circonstances semblables la paix est un mensonge et l'espérance qu'on en conçoit une illusion pure. Cela prouve que la force morale est la seule qui puisse édifier solidement quelque chose sur la terre ou ailleurs ; tout homme clairvoyant en a la certitude et cherche la réalité non dans le préjugé qui dure encore, mais dans une transformation qui ne peut pas manquer de se produire bientôt en ce sens. Oui bientôt, car les générations nouvelles sont là, prêtes à mettre à la place des apparences mensongères une réalité vivante, une de ces réalités comme on en voit dans les mondes supérieurs, qui passent d'une vie à une autre, d'un monde à un autre monde, et conservent toujours cette vitalité que nul être raisonnable ne peut leur contester.

Il faut que le règne du mensonge et de la convention prenne fin pour donner place autant que possible à une sérieuse réalité. Certes ce n'est pas l'affaire d'un jour avec des générations qui ont vieilli en butte à des préjugés de toute sorte ; mais avec une génération nouvelle le progrès déjà lentement mais sérieusement préparé, marchera à pas de géant. « C'est dans l'excès du mal que bien souvent on trouve le remède. » C'est donc dans cet excès de mensonges, de fictions et de préjugés que la réalité pourra enfin prendre naissance ou du moins continuer de se dégager des voiles qui la couvrent encore. Toutes ces choses sont des corps plus ou moins difformes, plus ou moins infirmes, plus ou moins impurs ; la réalité, elle, c'est l'âme esclave qui par degré se délivre de ses liens, s'affranchit de la contrainte qui lui fut imposée, qu'on lui impose encore. Pendant longtemps elle a attendu l'heure de sa délivrance qui a enfin sonné ; les temps sont arrivés et il n'est au pouvoir de personne d'en arrêter le cours.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

DIEU ET LA CRÉATION.

LA FEMME ET L'AMOUR.

III

Devoirs que les lois de l'Hérédité imposent aux parents. — Nul ne peut nier les bienfaits de la science. Pour ce qui est de nous qui, quelquefois, tombons si franchement sur les erreurs et le parti pris de nos savants, quand, aveuglés qu'ils sont par les services rendus, ils veulent se poser en papes infailibles, quant à nous, nous aimons à leur rendre hommage et à reconnaître le bien qu'ils nous font en ouvrant souvent nos yeux à la lumière de la vérité. Le prêtre tue l'intelligence ; le savant l'ouvre et la développe. Que le savant soit donc béni, mais qu'il veuille bien cesser de s'ériger en pape. Le monde nouveau ne veut plus ni de prêtres à la foi aveugle, ni de papes à la foi infailible. Aujourd'hui l'homme est son pape et son roi, et Dieu le mène.

Les savants ont patiemment étudié l'influence de l'hérédité sur le bonheur et le malheur de l'espèce humaine, et, en s'appuyant sur des pyramides de preuves, ils ont reconnu que nos parents nous lèguent les maladies du corps aussi bien que celles de l'âme. C'est à telle enseigne que l'un d'eux, philosophe d'un très grand mérite et grand savant, l'allemand Schopenhauer, s'écrie dans un langage rempli d'humour sardonique et de certitude scientifique : « Si on pouvait rendre tous les coquins incapables de reproduction, enfermer toutes les grues dans un couvent, procurer des harems entiers aux gens d'élite et fournir des hommes, mais de vrais hommes, à toutes les femmes intelligentes et bien douées, on obtiendrait bien vite une génération qui reproduirait une fois de plus le siècle de Périclès. »

Cela est très vrai, cela est aujourd'hui parfaitement prouvé par la science : *l'enfant qui naît présente avec ses parents la plus grande analogie et cela, non-seulement sous le rapport physique, mais aussi sous le rapport moral.* Un père a le sang corrompu ? il passe à ses enfants un sang corrompu et doit se regarder comme l'auteur responsable de toutes les maladies, de toutes les douleurs qui feront de la vie de son fils une vie d'amertume et de souffrances. Une mère est-elle égoïste, orgueilleuse et méchante ? ses enfants, et par le sang qu'elle a infusé dans ses veines, et par le mauvais exemple qu'elle met à chaque instant sous leurs yeux, seront comme elle égoïstes, orgueilleux et méchants. Votre père est-il despote, emporté, colère ? Vous, son fils, vous serez aussi, c'est bien probable, colère, emporté, despote.

Un fait bien connu, des médecins par exemple, c'est qu'au bout d'un petit nombre de générations, la faculté physique de sécréter le lait s'éteint, faute

d'exercice, chez les femmes dont les mères n'ont point allaité. Il en est de même pour les facultés hyperphysiques de l'homme, disent les savants indous, c'est-à-dire pour les facultés de l'âme qui lui permettent de lire dans le monde invisible et de comprendre les choses purement intellectuelles ; faute d'étude et d'enseignement, ces facultés se sont petit à petit atrophiées chez nos ascendants, et aujourd'hui les hommes ne savent et ne peuvent plus jouir de la vie intellectuelle qui représente l'état le plus heureux de ce monde.

Ce sont là des faits qui sont aujourd'hui parfaitement avérés, qui nous révèlent nos devoirs, et ceux que nous avons à remplir vis-à-vis de la société, et ceux qui s'imposent à nous en tant qu'époux et chefs de famille. Nous devons voir aussi qu'il nous faut prendre soin de notre corps aussi bien que de notre âme. Toutes les maladies que nous laissons prendre et pousser racine en nous, nous les versons dans la société, et il y a mille souffrances qui assaillent et tourmentent les êtres aimés qui nous entourent, et qui n'ont d'autres causes que notre légèreté, notre égoïsme ou notre ignorance. Les éviter serait facile : il suffirait d'être dévoué dans la véritable et complète acception du mot, et de penser au bonheur des autres au moins autant qu'au nôtre. Les temps sont venus où les hommes doivent se montrer plus raisonnables et plus sages. D'ailleurs, puisque nous transmettons ainsi nos défauts et nos maladies, n'est-il pas évident qu'en vertu de la loi de réincarnation qui règle si justement l'expiation de nos fautes, nous pouvons devenir un jour nos propres victimes et nos propres bourreaux. Mais il faut considérer la question d'un point de vue plus noble et plus élevé : c'est le progrès de la Planète tout entière qu'il faut prendre pour objectif et pour but ; c'est la régénération de la chair qui, là, se trouve en jeu.

Et pour ce qui est de nos défauts, de nos faiblesses et de nos défaillances morales, combien ces découvertes de la science au sujet des *lois d'hérédité*, ne nous montrent-elles pas que notre premier devoir est de nous en corriger nous-mêmes avant de chercher à les corriger chez nos enfants ! Nous devrions considérer le mariage comme l'acte le plus important, le plus digne et le plus religieux de la vie et nous y préparer longtemps à l'avance par l'étude et la méditation. Quand deux êtres s'unissent dans ce grand et noble acte d'amour, qui constitue la loi divine de vie et de création, c'est purs et sains de corps et d'âme qu'ils doivent se présenter l'un à l'autre. Ils devraient toujours penser à ceux qui vont naître de cette union sacrée et à leur avenir qui, dans une si large part, dépend d'eux. En effet, le corps de ces chers petits êtres va se former des germes matériels sortis de leur propre matière, et leur périsprit se constituera lui-même imprégné de leurs propres pensées, de leurs

qualités ou de leurs vices qui, eux aussi, ont leurs germes et leur influence. Les Spiritistes savent bien que le périsprit de chacun de nous n'est autre chose que son tempérament, la boîte de Pandore d'où sortent toutes les aptitudes pour le bien et pour le mal.

Mais, dira-t-on, la valeur intellectuelle et morale de l'Esprit qui s'incarne dans un corps d'enfant ne joue plus aucun rôle ; il n'est plus *lui*, et ce que vous dites là est du matérialisme de la plus belle eau.

Non, répondrons-nous, ce n'est point du matérialisme, bien que tout soit matière dans l'univers, le périsprit aussi bien que le corps, l'âme aussi bien que la pensée. C'est justement par les combats qu'il doit livrer à toutes les mauvaises tendances transmises au sien par le périsprit de ses parents que l'Esprit qui s'incarne apprend à vaincre, et à former sa volonté ; c'est la justement qu'il trouve soit l'expiation représentée par ces douleurs plus ou moins dures, soit l'épreuve et les combats qui doivent l'élever en lui donnant plus de force.

Nous devons donc nous donner pour but, en nous corrigeant de nos défauts, de nous élever vers la perfection pour y élever en même temps les autres ; ainsi nous travaillerons à l'amélioration de notre Planète et nous aiderons dans leurs épreuves les Esprits qui viennent s'incarner au milieu de nous. Et concluons en disant que le mariage est un ministère sacré auquel doit présider toujours le saint amour des âmes ; que les premiers devoirs en cette vie sont ceux de la paternité ; et qu'enfin, époux et parents, doivent avoir, rivées dans le fond de leur cœur, les deux plus grandes vertus qui soient au monde, le sacrifice et le dévouement.

La Maternité. -- Entrons dans un musée d'embryologie ; c'est bien là qu'on assiste à tous les mystères de la création. Quelle suite admirable dans le développement régulier de cet atome microscopique qui renferme en soi toutes les phases de ses destinées ! Quelle évidence d'un plan préconçu d'une idée parfaitement arrêtée ! L'idée, l'embryon, le fœtus, l'enfant, l'adulte, l'homme mûr, le vieillard, tout est condensé dans un atome, absolument comme le chêne est tout entier contenu dans sa graine. On se demande en vérité si la matière n'est pas intelligente ; si ce n'est pas elle qui, en vertu de lois chimiques, se transforme ainsi, cellule à cellule. Mais non ! Bientôt on s'aperçoit à quel point pareille hypothèse est inintelligente et fautive, car on devine bien vite un plan arrêté d'avance, un projet préconçu se déroulant sous le souffle d'une pensée intelligente et supérieure. C'est Dieu qui préside lui-même au miracle de cette création de l'être humain.

De ce musée, où se déroulent les merveilles de la science et du génie humain, nous sortirons avec cette conviction que, dans la création de l'être humain, la femme est l'instrument principal ; c'est à elle qu'ap-

partient *tout l'honneur* de mettre un homme au monde. Tout homme qui ne sortira pas de là, rempli pour la femme d'amour et de profond respect doit être regardé comme dénué complètement d'intelligence, ou comme un cœur dur, imbu d'ingratitude et de lâcheté.

Combien pareil sujet n'est-il pas digne de méditation !

Il dépend en grande partie de la mère de faire de son enfant ce qu'elle veut. En effet, nous sommes intimement persuadé *qu'on crée par la pensée*. Une femme qui, pendant le temps de la gestation, regarderait comme un devoir de ne laisser pénétrer dans son cerveau que de nobles pensées, de n'imprégner ses yeux que de belles images, en allant visiter les grands musées de peinture, en allant s'inspirer des belles formes de la Vénus de Milo ou de l'Apollon du Belvédère, cette femme, par sa volonté et son désir ardent, pourrait influencer sur les formes du petit être qu'elle développe au dedans d'elle et qu'elle nourrit non-seulement du plus pur de son sang, mais encore de toutes ses pensées, de ses impressions et de ses rêves. La femme est, en réalité, la créatrice divine qui fait l'homme ce qu'il est, non-seulement au point de vue physique, mais encore au point de vue moral et religieux. Les Grecs voyaient plus clair que nous. Comme eux, nous ne devrions avoir dans nos musées et nos places publiques que des sculptures aux lignes sévères, pudiques et nobles, et l'on en devrait bannir celles qui, comme on le voit trop souvent aujourd'hui, ne sont que les représentations de pensées lascives et montrent, en définitive, la dégradation de l'art, lequel ne mérite ce nom que lorsqu'il est la double expression de la Beauté physique jointe à la Beauté morale.

(A suivre.)

René CAILLIÉ.

AYONS PITIÉ DES PAUVRES ESTROPIÉS.

La doctrine spirite nous enseigne que la charité, c'est à dire l'affection des êtres humains les uns pour les autres est notre premier et notre plus essentiel devoir. La charité est donc, en réalité, le complément de la solidarité.

Mais cette charité qu'on nous recommande, pour qu'elle soit réellement ce qu'elle doit être, il faut qu'elle s'étende, non-seulement aux êtres humains actuellement incarnés sur la terre, mais encore aux humains désincarnés qui, par suite d'une existence matérielle terrestre pendant laquelle ils ont contrevenu aux lois de Dieu, sont aujourd'hui en proie à des souffrances morales, punition de leurs vices et de leurs dérèglements. Nous devons donc avoir souvent une pensée de commisération pour tant d'esprits souffrants.

Une autre catégorie d'esprits envers lesquels nous devons exercer aussi notre sentiment charitable, ce sont ceux qui actuellement incarnés sur la terre, sont non-seulement en proie à la pauvreté, mais en outre atteints d'infirmités plus ou moins cruelles et douloureuses. Ceux-là aussi, sont des esprits qui après avoir vécu matériellement dans plusieurs incarnations successives, pendant lesquelles ils ont possédé des richesses, ou pendant lesquelles ils ont exercé de hautes fonctions quelconques, ont abusé de la richesse ou du pouvoir, pour se livrer à leurs passions immorales et pour opprimer les êtres qui se trouvaient sous leur dépendance.

On objectera peut-être que si ces malheureux ne sont en cet état que parce qu'ils ont été envoyés sur la terre en punition d'une précédente incarnation mal remplie, il devient inutile de s'occuper d'eux et de chercher à amoindrir leurs souffrances, puisque dans ce cas, nous les empêchons de satisfaire à la justice divine.

D'abord, nous ne pouvons savoir si ces individus sont dans cette triste position à titre d'épreuve ou à titre d'expiation. Mais que nous importe, puisque dans les deux cas, ce nous est une occasion de faire l'application de notre sentiment charitable. Et qui nous dit que la chose n'a point été prévue par la justice divine, qui a compté sur notre dévouement et sur notre compassion, pour amoindrir les souffrances de ces condamnés, qu'elle voulait frapper, mais non désespérer.

Madame Amalia Domingo y Soler, bien connue par tous les spirites d'Espagne et même par ceux des anciennes colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, à cause de sa charité et de son dévouement pour tous ceux qui souffrent ou qui sont malheureux ; bien connue aussi par son admirable talent comme écrivain, et qui est la directrice du journal spirite : *La Luz del porvenir* (la lumière de l'avenir) de Barcelone, a publié il y a quelque temps dans ce journal un émouvant article intitulé : *Le pauvre muet*.

Dans cet article, Madame Domingo y Soler attire la compassion sur les êtres humains qui non-seulement ont la pauvreté en partage, mais qui, en outre, sont privés de la parole, un des plus précieux dons faits par Dieu à l'homme.

Cet article est malheureusement trop long pour que je le reproduise ici. Je n'en veux tirer que quelques réflexions de l'auteur ; réflexions qui ont motivé une dictée spirite, dont je donne également la traduction, car Madame Domingo y Soler est un médium distingué.

Voici les réflexions de l'auteur.

« Tout dans la création est grand et parfait, et c'est l'homme, ce complément de l'œuvre

» divine, que nous voyons aveugle, muet, perclus, » idiot, plein d'imperfections dans les sens qui » doivent dépendre d'une loi juste ; mais comme » l'imperfection n'est pas une loi, ces difformités » doivent nécessairement avoir leur histoire. Un » effet aussi déplorable doit dépendre d'une » cause encore plus déplorable.»

Et voici la dictée.

« Tu as raison, me dit un Esprit, tous ces mendiants que tu vois sur la terre, se traînant comme des reptiles, isolés, abandonnés de tout le monde, les uns aveugles, les autres muets, d'autres encore privés de mouvement, ou dont quelques membres sont couverts de plaies, tous ces malheureux sont les tyrans de la veille. »

« Ce sont les Césars des Empires. »

« Ce sont les généraux de ces grandes armées dont les chevaux, partout où ils passaient, stérilisaient le sol. »

« Ce sont les Pontifes illuminés par l'Esprit-Saint. »

« Ce sont tous les forts ; tous les puissants ; tous ceux qui abusèrent de leur pouvoir ; tous ceux qui humilièrent les petits et qui martyrisèrent ceux dont le cœur était pur. Aie pitié d'eux, car ils sont profondément malheureux ; arrête ton regard sur ces figures répugnantes, sur ces êtres malpropres et couverts de haillons, et lis sur eux, les chapitres de l'histoire du passé ; étudie sur ces infortunés, la fin des grandeurs humaines. Considère à quoi se trouvent réduites toutes les vanités de ce monde, et remarque bien, que sans vertu il n'y a point de puissance ; que sans la charité l'on ne peut entrer dans la gloire ; qu'il ne sert à rien de disposer de trésors et d'être obéi par des nations tout entières, et que si, lorsqu'arrivera le jour où l'on nous obligera d'établir la balance de nos comptes, la charité n'a pas rempli notre cœur, il se trouvera que bien qu'ayant revêtu une robe de pourpre, nous serons les mendiants de l'univers, les gueux des siècles ; et si je dis cela, c'est que je le sais par expérience. Tu m'inspires de la sympathie, parce que tu aimes les pauvres ; parce que tu arrêtes ton regard sur leurs faces attristées, et parce que tu accordes à leur abandon et à leur isolement, toute la compassion dont ont besoin ces âmes rebelles qui ne se décident à accomplir la sainte loi de Dieu, que contraintes par des souffrances aiguës. »

Et l'Esprit continue en racontant qu'il a été lui-même puni de la même manière, pour avoir abusé du pouvoir et de la richesse ; et que dans sa dernière incarnation, né pauvre et sourd-muet, il avait mené une longue vie en proie à toutes les misères.

D^r WAHU.

QUELQUES SÉANCES AVEC M^{me} BABLIN.

(Suite. Voir notre dernier numéro.)

Quant au fait d'objets trouvés sur le Médium au cours d'une séance à Bruxelles et commenté si diversement dans le journal le *Spiritisme* et dans le *Messageur*, n'ayant pas l'habitude de discuter les faits dont je n'ai pas été témoin, je me permettrai simplement quelques observations, et les remarques que j'ai faites moi-même dans les séances auxquelles j'ai assisté.

D'un côté, on admet la possibilité d'apports par des esprits malveillants, incarnés ou désincarnés, de l'autre, on trouve cette explication grotesque et l'on ne voit que de la fraude de la part du médium ; selon moi, le fait est possible, aussi bien d'une manière que de l'autre, puisque le spiritisme admet les apports, qu'il nous en a donné des preuves et qu'aucun médium ne peut se dire à l'abri des mauvais esprits ; nous ne sommes pas assez parfaits pour cela, mais il me semble qu'il y aurait un moyen d'éviter ces contradictions regrettables entre spirites et qui pourrait donner satisfaction à tous. Lorsqu'un médium se présente pour de semblables manifestations, s'il veut employer la fraude, il doit nécessairement avoir à sa disposition tous les objets indispensables pour simuler les phénomènes qui se produisent. Eh bien ! au lieu d'attendre le cours d'une séance pour s'en assurer, ce qui produirait toujours le même résultat de la part de ceux qui admettent les apports et ceux d'une opinion contraire, pourquoi ne pas faire de sérieuses investigations avant la séance ? Il n'est pas admissible qu'un médium ait la puissance de soustraire à nos yeux cette quantité de fleurs qui nous est distribuée dans chaque séance, ces vêtements dont les esprits sont couverts lorsqu'ils nous apparaissent, ces liquides parfumés qu'ils répandent sur nos fronts, etc. De cette manière, tout le monde pourrait être convaincu de la mauvaise foi du médium ou de sa sincérité.

On a objecté que, quand même M^{me} Bablin ôterait tous ses vêtements, sauf sa chemise, ce ne serait pas encore une garantie suffisante, qu'on a fait une expérience qui a démontré qu'en s'entourant la taille avec un linge, une femme peut trouver le moyen de placer à l'intérieur de cette espèce de ceinture tout un petit ménage sans qu'il soit possible de s'en apercevoir.

Voici ce qui s'est passé le 20 décembre dernier :

Nous étions une dizaine de dames dans la chambre de M^{me} Bablin ; on lui enleva tous ses vêtements, on en retourna les manches et les poches ; ses bas, ses pantalons et ses cheveux furent minutieusement visités, ensuite elle exigea que sa chemise fut enlevée afin de nous convaincre qu'elle n'avait rien de suspect autour de la taille. On lui remit ses vêtements et nous ne la quittâmes pas un seul instant, la porte du salon fut verrouillée et scellée avec des plombs, la boîte à musique fut ouverte et visitée, on nous pria d'allonger les jambes de manière à ce qu'aucun être humain ne pût s'approcher de nous sans s'y heurter. Eh bien ! les manifestations se produisirent comme à l'ordinaire ; de belles quarantaines furent distribuées, pour ma part on me mit dans la main une poignée de violettes de la plus grande fraîcheur ; deux esprits furent reconnus. Mon beau-frère, auquel j'avais demandé avant de me rendre à la séance, de me frapper trois coups sur l'épaule gauche, se présenta à moi et les trois coups me furent donnés.

A la séance du 17 janvier, nous étions neuf visiteurs, dont deux Messieurs, ce qui formait un cercle très restreint et qui n'empêcha pas les esprits de circuler vivement devant nous sans se heurter dans nos jambes.

Chacun de nous eut la visite d'un parent ou d'un ami ; quelques fleurs et des oranges furent distribuées.

Lorsqu'on fit de la lumière, nous vîmes sur la table le médium toujours endormi et attaché sur sa chaise.

Après la séance, ces Messieurs firent asseoir M^{me} Bablin et essayèrent de la remettre sur la table, mais ils ne purent y parvenir ; nous eûmes aussi de l'écriture directe, une pièce de vers signée Michelet.

Quant à croire que c'est M^{me} Bablin qui simule les apparitions, je n'ai jamais eu lieu de penser cela, d'ailleurs les ressemblances sont une garantie et lorsque dans la première séance dont je parle, deux matérialisations se sont produites à la fois, on ne peut supposer que le médium était en même temps sous les traits d'un vieillard à ma droite et sous ceux d'une belle femme à ma gauche.

Pour rendre hommage à la vérité, voilà, Messieurs, ce que je désirais vous faire connaître. Vous ferez de ma lettre ce que bon vous semblera, elle est entièrement à votre disposition.

Veuillez agréer, en même temps, les sentiments fraternels de votre dévouée sœur en croyance

MARIE ESNAULT,

27, rue Gauthey, Paris-Batignolles.

P.-S. — J'ai la satisfaction de vous annoncer que je suis parvenue au but que je désirais atteindre relativement à ma sœur. Voici comment : j'ai une autre sœur qui habite la province et qui est spirite, je lui avais envoyé les détails de la première séance, à laquelle j'ai assisté, elle vint nous voir au mois de juillet et se chargea d'en parler à M^{me} Lumet, espérant qu'elle ne lui imposerait pas silence comme à moi. Après beaucoup de réticences et de protestations, il est vrai, elle consentit à lire ma lettre et ne tarda pas à me questionner à ce sujet, elle lut avec un vif intérêt les livres fondamentaux de la doctrine et devint bientôt spirite complètement convaincue.

Voici les noms des personnes qui ont reconnu avec moi l'Esprit Lumet :

Mesdames Coiscault, rue Sauffroy, 28.

M. Gustave Kist, rue de Madame, 22.

Il a encore été reconnu par deux Messieurs qui n'avaient vu que sa photographie.

BIBLIOGRAPHIE.

Ainsi que nous l'annonçons dans le numéro du *Message* du 1^{er} février, nous avons reçu de M. Manuel Nicolau da Costa, de Lisbonne, un volume intitulé : *Verdade e Luz* (Vérité et Lumière).

Nous félicitons nos frères du Portugal, d'avoir compris toute la portée de la doctrine spirite, et d'avoir ainsi mérité de recevoir des bons Esprits, d'intéressantes et utiles communications.

Nous donnons ici un extrait d'une de ces communications, qui nous semble de nature à attirer particulièrement l'attention ; c'est une réponse aux gens qui prétendent que le spiritisme pousse au suicide.

... La mort, considérée comme un bien, pour un être malheureux sur la terre, est en réalité un soulagement pour la matière corporelle, il n'y a pas à en douter ; mais si beaucoup d'habitants de la terre pensaient à la vie future, ils ne désireraient pas tant la mort

Ceux qui, par le suicide, obtiennent le terme de leurs

maux, vont trouver dans l'espace, le remords du plus grand des crimes qu'un homme puisse commettre, parce qu'outre que ce soit un attentat contre sa propre existence, c'est encore un homicide volontaire, qu'il commet. C'est une offense envers son Créateur, que de se priver de la vie, ou pour mieux dire, de la matière, quand on n'a pas le courage de supporter l'adversité (expiation qu'on devait subir) et qu'ainsi l'on contrevient aux lois divines. Celui qui fait cela, porte atteinte aux droits de sa matière corporelle ; à la purification de son Esprit, et aux décrets de l'Être suprême. Il a secoué son fardeau comme le fait un animal qui sent un poids supérieur à ses forces, ou qui, quelquefois est paresseux de le porter ; et ainsi, l'Esprit secoue la matière et juge, pendant son incarnation, qu'il est débarrassé d'elle pour toujours ; mais, quand il rentre dans l'espace, car son immortalité le veut ainsi, il reconnaît son erreur et dans de telles circonstances, il voudrait revenir immédiatement se renfermer dans cette enveloppe qu'il avait jugé être la cause de toutes ses souffrances. Il avait cru que la mort s'étendait à tout son être, il connaît alors qu'il continue à souffrir et beaucoup ; il se repent, mais c'est déjà sans remède et il souffre tout autant que lorsqu'il était incarné.

Le suicide est la plus grande faute terrestre, aux yeux de Dieu ; pour cette faute il est inexorable, et c'est pour cela que la dernière douleur que la matière a ressentie, ce choc terrible qui a séparé l'Esprit du corps, va s'accroissant et agissant pendant un temps bien long, dans la vie spirituelle, comme une punition de l'attentat contre les lois de la nature et contre les propres lois de Dieu. Est-ce que le suicide n'est pas l'annihilation d'une vie matérielle, d'une mission non-achevée ? Certainement oui.

Luttez donc toujours contre la tentation de votre Esprit, qui loin de vous apporter du soulagement, va vous occasionner un tourment sans pitié ; car si sur la terre vous souffrez par suite d'un état maladif ou d'un revers, cette souffrance vous laisse cependant des moments de calme, tandis que la punition du suicide est persistante et bien atroce.

MATHEUS.

* * *

Nous avons reçu de M. Ubaldo Quinônes, de Sabadell, un petit livre intitulé : *Que hay*. Nous remercions l'auteur. Nous le remercions également de l'offre gracieuse qu'il nous fait, de nous envoyer plusieurs ouvrages auxquels il a attaché son nom. Nous disposons de trop peu de place dans le *Message*, pour faire, ainsi que nous le voudrions, l'analyse des nombreuses publications qu'on nous fait l'honneur de nous adresser. Nous devons par conséquent nous borner à rendre compte des écrits qui concernent directement la doctrine spirite.

Réflexions. — Pensées diverses.

PREMIÈRE PARTIE (SUITE).

175. — Quand on a vu plusieurs fois tromper sa confiance, il est tout naturel qu'on devienne défiant. Mais il est bien fâcheux que si souvent l'innocent paie à la place du coupable.

176. — On dit fréquemment que la défiance est mère de la sûreté. Ce peut-être vrai, souvent, mais ce ne l'est pas toujours. Car une défiance

manifeste, au contraire, ou le soupçon injuste sont plutôt de nature à inspirer l'idée du mal à qui ne l'avait pas.

177. — Que de différences parmi les hommes ! Tandis que les uns ne considèrent la faiblesse que comme un titre de plus à leur protection ; d'autres ne la regardent que comme une facilité de plus pour l'oppression.

178. — Peut-on imaginer rien de plus amusant que les exagérations de certains enthousiastes sincères, parfois, je le veux bien, mais presque toujours malheureux ? Quand ces hyperboles ne portent que sur les choses, passe encore, mais quand les coups d'encensoir viennent heurter des nez de personnes, cela peut devenir gênant.

179. — L'exagération appelle toujours la réaction. — Gardez-vous donc dans l'expression de votre admiration., même la plus profonde et la plus sincère, de toute parole qu'on puisse taxer d'extravagance.

180. — Pour l'ignorant, une chose est souvent d'autant plus admirée qu'il la comprend moins. Expliquez donc clairement ce qui, dans notre faiblesse, est explicable pour ne pas donner à penser que votre foi n'est bonne que pour l'ignorance.

181. — Attaquer par derrière et se cacher dans l'ombre est bien une des plus viles choses qui soient au monde ; mais c'est encore, aux yeux de l'honnête homme, le procédé le plus maladroit.

182. — Avez-vous quelquefois examiné combien est piteuse la mine du fanfaron mis en présence de celui que, tout à l'heure, sa parole réduisait en poussière ? Pour moi, ce spectacle m'a souvent divertit.

(A suivre.)

B. BUSSEAU.

NOUVELLES.

Donato. — Notre célèbre concitoyen, M. Donato, vient d'arriver à Liège où il se propose de donner plusieurs grandes séances qui ne pourront manquer d'attirer une foule énorme.

On sait, en effet, que M. Donato jouit d'une renommée universelle, qu'il est considéré comme le plus fort magnétiseur de notre temps et que c'est surtout à lui qu'est dû l'avènement définitif et le triomphe complet du magnétisme. De plus, M. Donato est un pur, ne cherchant pas à se faire de la réclame par des moyens détournés. Il n'est l'acolyte de personne, il pense ce qu'il dit, dit ce qu'il pense et n'a jamais varié dans ses opinions auxquelles un grand nombre de savants ont fini par se rallier.

* * *

Cumberland à Liège. — Notre numéro du 15 février a paru le 13 à 11 heures du matin et a été remis immédiatement à M. Cumberland, à l'hôtel

de Suède. Celui-ci avait invité le même jour les notabilités de la ville à se réunir à l'hôtel en question pour assister à la trouvaille d'une épingle qui fut cachée hors de l'hôtel par M. le gouverneur. Cette expérience a réussi et le soir, au grand théâtre, M. Cumberland s'est livré, devant une salle comble, à ses expériences ordinaires de divination et d'anti-spiritisme. Connaissant les préventions du public, le devin a pu défier à son aise tous les médiums de la terre ; il a invité à différentes reprises les spirites à venir assister à ses exercices et a raconté à sa façon l'histoire du défi de 25,000 francs. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. M. Cumberland savait d'avance que les spirites n'iraient pas se commettre avec lui sur les planches ; ils ne voulaient pas interrompre le spectacle par respect pour le public qui paie une entrée pour voir et non pour entendre discuter. M. Cumberland aurait pu réfuter publiquement les articles du *Messenger*, c'était son droit et son devoir ; il pouvait aussi nous confondre en répétant dans les mêmes conditions une des expériences que nous avons indiquées et en en donnant ensuite une explication simple et naturelle en dehors de la théorie spirite, il ne l'a pas essayé.

Dans le cours de la séance un des spectateurs s'étant levé un instant comme pour répondre à un des défis lancés à messieurs les spirites, M. Cumberland s'est empressé de lui fermer la bouche en disant qu'on pouvait venir le trouver. Le lendemain, un des membres de notre comité s'est rendu à son hôtel pour avoir une explication avec lui, mais le devin était parti le matin même pour La Haye.

* * *

M. Eglinton est en ce moment à Paris. Il doit se rendre à Vienne où il s'est engagé à donner quelques séances à des personnes haut placées.

* * *

Écriture directe. — Dans la galerie photographique de Moffit, se trouve une photographie d'une paire d'ardoises.

Un de nos concitoyens, bien connu ici, en visitant Boston, prit avec lui une paire de nouvelles ardoises, liées et cachetées ensemble et se rendit chez un médium réputé pour ce genre d'expériences. Les ardoises ne quittèrent pas les mains de leur propriétaire. Il lui fut dit de les tenir sur sa tête avec une main, tandis qu'il tenait avec l'autre une des mains du médium. L'ayant fait, il entendit l'écriture, qui dura environ dix secondes. Il ne délia les ardoises que lorsqu'il fut rentré chez lui, y trouva écrites deux communications de sa sœur et de son frère décédés, et les fit photographier. Voilà les faits dans leur consistance.

(I.-W.-P. dans le *Hartford Times*.)

* * *

Avis. — Nous prions les personnes qui ont des ardoises avec de l'écriture directement obtenue par les Esprits, de vouloir bien en faire part à la rédaction du journal.

Liège. — Imp. du *Messenger*, rue de l'Etuve, 12.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messenger*, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messenger**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE,
y compris la France. » 5-»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

AVIS.

Le journal est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Île, 21 ; chez Bay frères, libraires-bouquinistes aux Halles centrales, et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE :

Liberté et Catholicisme. — Dieu et la Création. — Le schisme de Rome. — Donato à Liège. — Réflexions ; pensées diverses. — Nouvelles.

Nous trouvons dans le journal spirite espagnol : *Un Periodico mas*, qui se publie à Sarragosse, l'article suivant concernant la Belgique, à propos de la lutte actuelle entre le romanisme et la liberté de conscience. Nous remercions affectueusement nos frères d'Espagne de cette démonstration sympathique.

LIBERTÉ & CATHOLICISME.

En voyant la Belgique traverser une crise aiguë qui détruit les beaux fruits de la paix et du progrès antérieur ; alors que dans ce pays résonne plus haut encore que le bruit fructueux de ses machines industrielles, l'horrible clameur de la discorde, il nous semble à propos, tout en laissant de côté les accidents locaux du problème qui s'agite, de jeter sur ce problème un coup d'œil serein qui en facilite l'explication quant à sa partie essentielle, laquelle est relative, non-seulement à la Belgique, mais à tous les peuples encore assujettis au romanisme.

Belgique et Rome ! C'est comme si nous disions : Liberté et catholicisme ! Cette nation, petite au point de vue géographique, mais une des plus grandes du monde par son progrès et son avan-

cement, n'a dû son élévation intellectuelle qu'à son libéralisme passé et présent. Le mot LIBERTÉ ressort de ses nombreuses ramifications de chemins de fer ; des manières franches et cordiales des Belges ; de la civilisation si développée de ses cités, qui ne sont ce qu'elles sont que par leur caractère laïque et libéral ; qui vivent, se remuent, s'agitent et qui prient par le travail au lieu de s'adonner à un inutile mysticisme, à la paresse et à la guerre que distillent partout les dogmes romains.

Mais arrivons à la question et examinons la à fond.

Liberté et catholicisme sont deux thèses opposées ; la première est le vol rapide de la pensée vers le bien universel ; le second, de même que le brahmanisme qu'il copie, est le caprice d'un homme qui domine tyranniquement, au sommet d'une institution, formée d'erreurs accumulées par l'ignorance des temps anciens ; ignorance qui a élevé à l'état de dogmes ou de vérités axiomatiques, toutes les absurdités imaginées par une humanité assujétie à la passion des choses basses.

Le catholicisme est contenu tout entier dans son *Credo* ou dans ses articles de foi, que ses adeptes doivent accepter les yeux fermés ; c'est dans cette attitude qu'ils doivent parcourir les diverses routes de la vie ; et cette formule étroite, repoussée par la raison, on a la prétention de la proclamer comme la base des sociétés ; comme le soutien éternel de la pensée humaine et comme une source inépuisable de conséquences bienfaisantes. Et l'on s'est efforcé d'extirper par le fer et par le feu, tous les hommes qui ont essayé d'élever des objections.

Ces produits de l'ignorance et ces folles théories provenant de l'enfance orientale et pleines de

conceptions chaotiques relatives à l'origine du monde, sont gravement conservés dans des livres présentés comme émanés de la sagesse divine ; et un homme érigé en *Vice-Dieu*, proclamé infail-
 lible, crie sans cesse aux quatre vents : « Ceci
 » seulement est la vérité et la vie ; ceci seule-
 » ment est essentiel, le reste n'est que vanité.
 » Hommes ! prosternez-vous devant moi et enee-
 » sez moi. »

Voilà ce que dit le catholicisme.

Si l'on admet comme base, des assertions non prouvées et dont la preuve est impossible, comment la liberté de penser est-elle possible ? Et sans la liberté humaine de penser, comment pourrait exister la liberté d'action ? Comment obtiendra-t-on l'harmonie des âmes dans la société ou dans la nation, si elles ne peuvent pas prendre la direction qui leur convient ? Et d'un autre côté, à la science de tous les hommes réunis ; à ce qui est rationnel et parfaitement logique ; à l'affirmation résultant de l'intelligence de tous, on préfère l'affirmation d'un seul homme ; la science d'un seul homme ; la parole du pontife. Mais, d'où vient donc cet homme ? Le limon qui a formé son corps est-il autre que celui qui a formé le nôtre ? Son âme est-elle d'une origine distincte de la nôtre ? Serait-ce, par hasard, que l'humanité, étonnée et émerveillée en présence de la grandeur du génie d'une créature humaine, l'aurait choisie pour son guide, pour arbitre de ce qui est rationnel et vrai ? Il n'est nullement question de cela. Quelques misérables intrigues ; quelques manœuvres de politique, et parfois aussi l'influence dominatrice d'exécrables despotes, suffisent à faire un pape quelconque, bien que l'élu soit un pervers ou un idiot, ainsi que l'histoire le prouve, ou bien, ce qui convient le mieux au rôle à jouer, un extravagant et un vaniteux, qui ne rougisse pas de se voir baiser les pieds ou encenser comme cela a lieu pour les idoles de l'Asie.

La liberté est l'air vital des âmes ; la vie n'est possible qu'avec la liberté. C'est à la liberté qu'est dû le progrès ; c'est à elle aussi qu'on doit l'invention de tout ce qui peut être utile à l'homme. De la libre activité sociale sont nées les conquêtes relatives aux forces physiques de la nature ; l'étude de ses lois, et la dignité actuelle de nos âmes. Du catholicisme, comme de toute forme basée sur la foi, est émané le marasme, le quiétisme mortel, et la haine contre tout mouvement humain pouvant conduire à modifier les idées que l'obscurantisme veut monopoliser.

Comme preuve de ceci, que l'on voie si Rome a inventé quelque chose qui soit capable d'ennoblir l'homme, ou si, au contraire, elle n'a vilipendé

et tourné en ridicule ceux qui exploraient les abîmes du ciel ou qui s'occupaient des sciences terrestres. Si Rome a inventé quelque chose, ç'a été des instruments de torture pour l'humanité. Voyez comment, suivant encore aujourd'hui la même route fatale, elle couvre de sa protection toutes les anciennes erreurs, et elle fait siennes toutes les injustices commises à d'autres époques par ses représentants. Voyez l'inquisiteur adoré sur un autel, tandis que Galilée gémit dans un sombre cachot. Voyez des idiots canoïsés par milliers, tandis que l'anathème frappe des milliers de savants, pleins d'abnégation et de douceur, qui ont consumé leurs forces et leur vie au profit de l'humanité.

Les persécutions, l'effusion du sang, les chaînes, l'iniquité sous tous ses détestables aspects, sont contenues dans n'importe quelle affirmation de croyance absolue, du catholicisme aux ambitieuses aspirations.

Entre la liberté et le catholicisme, il y a une opposition complète, inconciliable, ainsi qu'elle existe entre le savoir et l'ignorance ; entre le mouvement et l'immobilité, entre la lumière et les ténèbres. Être en même temps : libre et esclave, est impossible. Le catholique a l'âme dans l'esclavage, et tant qu'il est catholique il ne peut être libéral ou libre d'esprit. Et être libre d'esprit c'est être libre de pensée, puisque la pensée émane de l'esprit ; que ces pauvres intelligences qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre cette grande vérité, le sachent.

A chaque époque de l'histoire, on voit la liberté accueillir à bras ouverts la souveraineté de la raison humaine. Quant au catholicisme, il veut soumettre à une règle immuable, et en outre, absurde devant la raison, toute l'humanité ; et il n'admet d'autre souveraineté que celle d'un maître des hommes qu'il dit être surhumain, en s'appuyant sur un sophisme que la raison repousse, puisque ce sont les *faillibles* qui font l'*infaillible*, et que les cardinaux confèrent à un des leurs, des facultés qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes. Ce qui prouve que toute cette surhumanité du Pontife, est chimérique et purement imaginaire.

Ces petites sacerdotales ; ces extravagances ne seraient que méprisables, si elles ne pesaient pas, comme conséquence actuelle de leurs précédents historiques, sur le problème le plus sérieux de notre époque, sur le progrès et sur la paix des nations. Aussi, quand nous voyons au bord de l'abîme un peuple autant avancé en civilisation que le peuple Belge, honneur de notre siècle ; quand nous voyons que toute sa vie historique dépend en ce moment, de ce que le prétentieux et tyrannique catholicisme l'emporte ou non, sur

le franc et pacifique libéralisme, cause de sa grandeur, nous ne pouvons ne pas être ému et ne pas crier du fond du cœur : Raison humaine, éveille-toi ! Pensée endormie, lève-toi ! Voici l'heure de choisir : entre l'affirmation du progrès, qui est la liberté ; et la négation et l'infect ap-
platissement de l'idée, que t'offre le catholicisme.

Que quiconque se dit catholique, renonce à toute réelle aspiration vers la liberté ; il n'est qu'un pauvre esclave. Que celui qui veut être libéral, efface jusqu'au dernier reste du catholicisme ; jusqu'au dernier fragment de la chaîne qui entravait son esprit. Ou la raison, ou le dogme ; ou souveraineté nationale, ou souveraineté de la papauté ; ou gouvernement moderne, ou bien tyrannie du moyen-âge.

Peut-il y avoir quelque chose de plus absurde que l'humanité d'aujourd'hui, dirigée par la lourde ignorance ? C'est là cependant ce qui peut se dire du catholicisme appuyé sur ses vieilles extravagances orientales et voulant subjuguier la pensée émancipée et la science de notre époque.

Ah ! Belgique, Belgique ! Ce ne fut pas l'Espagne qui t'opprima en d'autres temps. Une même tyrannie opprimait tes enfants et les siens. Dans tes champs et dans les nôtres, le même tyran se prépare aujourd'hui encore à répandre le sang humain, espérant ainsi tuer les idées et éteindre la lumière du progrès. Le grand saurien du moyen-âge a la prétention de se ranimer et de dévorer les victimes qui lui ont échappé quand il était plus fort. Qu'il ne nous prenne pas au dépourvu ; communiquons à tous l'ardeur de nos convictions ; relevons le moral de nos frères afin qu'ils ne se laissent pas retomber dans l'esclavage, et faisons leur comprendre que cette apparente virilité du monstre, n'est que l'agitation produite par les soubresauts de l'agonie.

NICOLAS.

DIEU ET LA CRÉATION.

LA FEMME ET L'AMOUR.

IV.

La femme est supérieure à l'homme. — Et nous n'avons point pour but ici de la flatter, mais seulement de dire à cœur ouvert tout ce que nous pensons. C'est à elle de se mettre en ce monde à la hauteur du rôle que Dieu lui a donné. Enfin il faut bien qu'elle sache que ces dons personnels qu'elle tient de son Créateur, c'est la chaleur de l'homme qui les développe. Sans l'homme la femme n'est rien. Sans la femme l'homme

est nul. Et chez la femme c'est par l'amour que tout fleurit en elle ; c'est par l'amour que s'épanouit son cœur charmant et si bon ; c'est par l'amour que naît en elle tous les trésors qu'elle possède de charité et de compassion ; c'est par l'amour que naît en elle l'intelligence et qu'elle est initiée à tous ces trésors qui donnaient en elle pour la divination de la pitié et pour le dévouement au soulagement de toutes les souffrances. Mariée, docile et modeste elle ne sent pas sa jeune grandeur ; mais elle grandit avec le dévouement et la souffrance, et c'est alors que, mère, elle comprend tous les devoirs que Dieu a fait reposer sur elle.

Un jour, quand l'homme aura grandi sous sa douce et chaude égide, quand l'homme, moins égoïste et moins léger, saura mieux réfléchir, il comprendra que si Dieu l'a créé fort, c'était pour la protéger ; que si Dieu lui fit un cœur, c'était pour l'amour ; que si Dieu lui donna l'intelligence, c'était pour la respecter. Et l'homme rougira d'avoir fait son esclave et sa victime de celle qui fut autrefois sa sœur ou sa mère, de celle qui fut sa bienfaitrice et son ange gardien.

La femme est supérieure à l'homme. Elle comprend par intuition la vérité, dit Michelet, et, sans avoir étudié, elle voit par-dessus nos têtes, perce l'avenir, vit dans l'invisible et, quoiqu'enfermée comme nous dans sa prison de chair, elle fait déjà partie du monde des Esprits. C'est une charmante Sibylle qui change la prose en poésie et égrène en charme, en bienfaits et en œuvres d'amour les monceaux d'or des entrepreneurs et des banquiers. Quand un homme s'élève c'est qu'il devient femme et les Rembrandt, les Corrège et les Murillo ; les Mozart, les Mendelsohn et les Beethoven ; les Dante, les Shakspeare, les Goëthe, les Lamartine et les Victor Hugo, sont poètes parce qu'ils sont devenus femmes.

Tout est relatif dans la chaîne des progrès humains, et la femme du peuple qui pleure et qui souffre auprès de son mari qui se grise et qui la bat joue son rôle de Christ aussi grandement et aussi glorieusement que la Bérénice qui fait entrer son amant poète dans le royaume des Cieux.

Mais il ne faut pas que la femme soit parfaite. Il faut qu'elle sache descendre jusqu'à celui dont elle a charge et qu'elle doit élever jusqu'à elle. Dans son intérêt, dans celui de la famille, il faut que l'homme soit fier, il faut qu'il soit fort, ou du moins qu'il se croie fort. Quand elle le voit triste et découragé, il faut qu'elle s'abaisse et devienne enfant pour lui plaire et se faire aimer, afin qu'elle lui fasse bien comprendre que c'est à lui seul qu'elle a donné tout son cœur. Et voilà l'amour, le véritable amour, qui tue toutes ces passions qui font le malheur des hommes et qu'on appelle : orgueil, ambition, coquetterie. Tout se perd et tout disparaît dans le véritable amour.

Il faut que tous ces mariages d'intérêt, de gloriole

et d'argent qui font de notre société un bazar où chacun vient acheter suivant le contenu de sa bourse, disparaissent de la société nouvelle; il faut que l'amour reprenne les droits et le rang qui lui sont dus. Brisons enfin ces affreux confessionaux qui enlèvent de la femme son glorieux rôle, et que la vraie religion dresse enfin ses autels au foyer domestique, au sein même de la famille. Il n'y a qu'une confession qui puisse porter de bons fruits, c'est la confession conjugale qui est l'essence même du mariage, et quand un jour nous serons sortis de cet état barbare et grossier dans lequel nous vivons, nous sentirons qu'on ne se marie absolument que pour cela, pour s'épancher et s'encourager tous les jours, pour se tout dire sans réserve et sans réticences, pour mettre en commun ses âmes et de deux n'en faire plus qu'une.

S'aimer, se confier, se respecter l'un l'autre, voilà l'amour et voilà le mariage.

L'amour ne peut se passer de Dieu. — Dieu c'est le grand Amour Impartial qui règne par ses grandes lois, toujours justes et toujours bienveillantes; c'est la Providence maternelle de la nature; c'est la puissance adorable qui veille à tout, que reconnaissent toutes les religions, et qu'elles dénaturent faute de pouvoir la comprendre. Notre globe dut-il se briser en éclats sous nos yeux que nous n'aurions point encore le droit de la méconnaître et de la renier cette puissance, — car il n'est point donné à l'infiniment petit de pouvoir comprendre l'infiniment grand — toujours juste dans sa bonté et toujours inexorable en sa justice. L'épouse aimée, aimable et bonne, n'est grande que si elle est religieuse; l'amour et la religion vont ensemble. Elle est la source d'où sortent toutes les émotions douces et sacrées et nos impressions saintes et religieuses qui venaient illuminer nos rêves du jeune âge, elle nous les rend avec leur cortège de calme et de jouissances pures.

« Tel de vos réveils, à douze ans, qui vous est resté en mémoire, la fraîcheur matinale de l'aube, je ne sais quelle cloche argentine de village qui sonnait alors, tout cela vous semble bien loin, évanoui sans retour. Mais le matin du Dimanche, ayant travaillé dans la nuit, et vous éveillant un peu tard, vous apercevez le sourire attendri de votre femme qui dès longtemps vous regarde, et qui de sa fraîche voix, de son bras arrondi sur vous, vous salue et vous bénit. Elle attendait, priaît pour vous. Et vous, vous vous écriez: O mon aube! ô mon angelus!.. quel doux sentiment du matin tu me rends! Vingt ans de ma vie sont effacés, je le sens... Oh! que par toi je suis jeune! oh! que je veux l'être pour toi! »

La femme, c'est l'amour; et l'amour, c'est la religion. La religion c'est l'espoir infini; c'est la certitude d'une existence qui ne doit jamais finir, mais se continuer par delà cette vie d'un jour, au delà de cette mort si méconnue qui vient ouvrir à l'âme des hori-

zons nouveaux. C'est elle qui, au moment cruel de la séparation de deux êtres qui s'aiment, met le calme et la résignation dans les cœurs. Tout vrai mariage d'amour est nécessairement religieux car ceux qui s'aiment dans le sein de Dieu savent bien que ce Dieu qui a créé l'être double réunira un jour ses deux parties dans une même unité immortelle et divine. Car le but de la vie dans les mondes c'est de fonder l'amour infini qui s'exprimera dans l'espace par l'active et sainte médiation de deux êtres immatériels indissolublement liés l'un à l'autre.

(A suivre.)

René CAILLIE.

LE SCHISME DE ROME.

Il n'est bruit en Italie que du schisme de Rome, et en réalité, il y a de quoi attirer l'attention, car il y a là une nouvelle preuve, du coup mortel porté au catholicisme par Pie IX avec son *Syllabus*, son nouveau dogme de l'Immaculée Conception, et sa prétention à l'infailibilité. Aujourd'hui, ce ne sont plus des Voltairiens, des libres penseurs, qui attaquent la Papauté, ce sont des Princes de l'Eglise et des prêtres, qui se séparent ouvertement du Vatican. Nous extrayons ce qui suit d'un journal spirite de Barcelone, *la Revista de Estudios psicologicos*, du mois de janvier:

« LE SCHISME DE ROME. Les fondateurs *excommuniés*, de l'Eglise dissidente de St-Paul, de Rome, ont adressé au peuple italien une encyclique en réponse à celle du Cardinal-Vicaire. Les chefs de la nouvelle Eglise, qui s'intitule: *Catholique Italienne* et qui est destinée à transformer le culte de cette nation, sont: monseigneur Jean-Baptiste Savarèse, monseigneur le comte Henri de Campello, le prêtre Philippe Cicchetti Suriani, et le frère André d'Altogene Capuo. Leur encyclique est une énergique et vive protestation contre la Curie romaine, dans laquelle les quatre adversaires font vibrer fort habilement la note patriotique.

« Ce n'est qu'au cas où la superstition du Vatican, devrait peser éternellement sur le cœur des Italiens, disent-ils, que l'Italie devrait, par la force inexorable de la logique: abjurer la science, maudire la liberté, renier les droits de la raison, renoncer aux évolutions de la vie publique, et se résigner à une condition dégradante, au milieu de la civilisation, maudite par les Papes infailibles et condamnée par le *Syllabus*.

» Les quatre ecclésiastiques ci-dessus nommés, déclarent ensuite, se séparer définitivement de la papauté; ils soutiennent que la papauté n'est pas une institution divine, parce que tous les évêques

sont égaux et ont la même autorité, qu'ils soient évêques de Rome, de Constantinople ou de Reggio. Puis ils continuent en disant : « De même qu'on a jugé impossible l'harmonie entre la civilisation et la papauté, depuis que celle-ci a cherché l'appui de la fatale Compagnie (de Jésus), de même aussi, il nous paraît possible, à nous, d'harmoniser la science et la liberté avec l'Église Universelle fondée par Christ. L'Église romaine, suivant l'apôtre Paul, n'est pas la racine, ainsi qu'il le croyait dans les premiers temps de sa conversion, mais une branche, et cette branche, qui n'est pas même naturelle, est soutenue par le tronc unique, le Rédempteur, qui peut la couper lorsqu'il juge qu'elle nuit à l'arbre. »

» Après une pareille déclaration, on doit penser que la foudre accablera les quatre protestants. Dans leur adresse au peuple Italien, ils maintiennent le droit de prier en langue italienne, parce qu'il n'est pas raisonnable de se servir de la langue latine, qui n'est pas populaire. Et ils concluent en disant : « Notre mot d'ordre est d'honorer le chef auguste de la nation, par devoir de religion et par devoir de citoyens ; et surtout pour l'amour de la patrie, laquelle, après Dieu, résume toute notre affection, et dans laquelle, par la volonté de la divine Providence, nous sommes nés hommes et citoyens avant même d'être enfants de l'Église. »

» Ce manifeste est une déclaration de guerre au Vatican. Préparons-nous à assister à la bataille. Monseigneur Savarèse annonce déjà la publication d'un opuscule sous le titre : *L'excommunication d'une idée* ; réponse au Cardinal-Vicaire de Rome. »

DONATO A LIÈGE.

Notre compatriote Donato (Alfred d'Hondt de son vrai nom) est né à Chênée. Il a été quelque temps à la Vieille-Montagne avec notre regretté ami : M. Adolphe Long Pretz, directeur du *Messenger*, et il avait conservé avec ce dernier de bonnes et affectueuses relations.

Notre journal a parlé pour la première fois de M. d'Hondt en juillet 1875. Il collaborait alors à la *Chronique* sous le pseudonyme de Brutus. Imbu des idées matérialistes, M. d'Hondt ne voulait pas admettre la possibilité de l'action psychique. Il prit différentes fois la parole au local de l'*Union spirite* de Bruxelles, où la tribune était libre, pour battre en brèche les théories spirites et magnétiques. C'était un sceptique de bonne foi. Il suivit les conseils du chanoine Mous et se livra

à quelques expériences de table tournante qui réussirent. Ses débuts en magnétisme furent encore plus heureux. Il essaya de magnétiser deux dames, et les endormit l'une et l'autre. Vivement frappé par cette découverte, il résolut de se consacrer entièrement à une science alors si décriée et de contribuer de tout son pouvoir à la rendre populaire. On sait si M. d'Hondt, devenu M. Donato, a tenu parole.

Donato à Liège est l'homme du jour et il donne une rude entorse à ce proverbe qui souvent dit la vérité : nul n'est prophète en son pays. Pour se faire une idée de son succès au théâtre de la Scala, succès qui augmente à chaque représentation, nous n'avons qu'à laisser parler nos confrères de la presse locale.

Voici quelques extraits de la *Gazette de Liège* du 27 février :

Foule compacte, hier soir, au Théâtre du Gymnase, pour revoir M. Donato, le magnétiseur liégeois, mais italianisé par son nom et par son type absolument méridional.

Il n'a point vieilli, ce qui prouve que ses exercices d'hypnotisme n'ont sur sa propre santé aucune influence fâcheuse. C'est toujours le même homme, trapu, à belle prestance, à voix de ténor sympathique, aux yeux un peu percés en vrille, ardents comme deux petites lumières.

Le spectacle qu'il a donné hier n'est point non plus fort changé. Cependant l'opérateur nous paraît arriver aux mêmes effets qu'autrefois en moins de temps. Il a choisi quelques bons sujets tout disposés à subir l'influence donatique.

Il lui suffisait de s'en approcher et de les regarder fixement, sans presque faire de passes, pour les contraindre à le suivre.

Il lui est arrivé plusieurs fois de se faire un cortège d'hypnotisés se pressant pour le suivre dans les attitudes les plus raides et les plus comiques, ce qui n'a point manqué d'obtenir l'effet irrésistible d'une hilarité générale.

Il a enlevé la mémoire à plusieurs au point de leur faire donner à eux-mêmes quand on les appelait un autre nom que le leur ; il a enlevé le goût à d'autres au point de leur faire déclarer excellente poire, une pomme de terre, ou délicieux champagne, un verre d'eau sans sucre.

Il a cataleptisé un grand garçon, assez souple, dont la raideur s'est faite si grande que deux hommes pouvaient s'asseoir sur lui sans faire plier son corps soutenu légèrement à la tête et aux pieds par deux chaises.

M. Donato a aussi donné l'illusion d'images fantastiques, de tableaux, et de la mer à quelques-uns de ses sujets qui ont bravement enlevé leur redingote et se sont jetés à la nage avec une grande désinvolture...

A un certain moment, M. Donato a magnétisé à distance plusieurs de ses sujets qu'il avait renvoyés dans la salle à leur place.

Puis il les a appelés et tous se sont précipités vers lui, les uns par le chemin ordinaire qui conduit à la scène, les autres en passant par-dessus

les fauteuils, presque par-dessus les spectateurs...

La plus jolie scène a été celle de deux magnétisés dont l'un s'est cru photographe et l'autre photographié.

La séance s'est terminée par des scènes dites d'extase qui ont été applaudies...

* * *

Voici maintenant comment s'exprime le directeur de la *Meuse*, M. Léon de Thier, qui, en cette circonstance, a tenu à prendre la plume en personne :

Bien des savants à Paris et dans toutes les grandes villes de l'Europe ont été assister, incrédules, aux expériences de magnétisme de Donato et en sont sortis convaincus. D'autres ont voulu attaquer le célèbre magnétiseur et le confondre qui n'ont pas eu à se féliciter de la lutte. Donato, qui n'est pas seulement l'apôtre du magnétisme, est aussi le savant défenseur de cette science qu'il possède admirablement. Il parle avec éloquence et écrit avec talent quand il s'agit de rompre une lance en faveur de ce magnétisme humain dont il a le secret et qu'il sait faire apprécier à tous, d'une façon pour ainsi dire palpable.

Ses détracteurs ont été obligés de se taire et de s'enfuir, ridiculisés, bafoués, vaincus, sur toutes les scènes où ils avaient cru pouvoir abattre Donato ou le faire passer pour un farceur très-habile, rien qu'un farceur. Aujourd'hui, on aurait difficile de trouver un savant qui n'admit pas les faits étranges produits par la puissance magnétique de Donato; les journaux scientifiques mêmes se gardent bien de contester son pouvoir et la sincérité de ses expériences.

Partout, Donato a triomphé de l'incrédulité publique. Il triomphe également à Liège, où ses séances ont un succès prodigieux et où foule de gens se soumettent, avec une bonne grâce parfaite et un dévouement rare à la science à ses étonnantes expériences.

Ce qu'il y a de remarquable dans le pouvoir magnétique de *Donato*, c'est sa sûreté et la rapidité de ses manifestations.

Être pendant quelques secondes sous l'œil fascinateur de Donato suffit pour en arriver à la magnétisation, à l'insensibilité, à la catalepsie instantanée. Et ce n'est pas sur un seul sujet trié avec soin dans un nombreux public, que le magnétiseur agit, c'est sur quinze sur vingt personnes de tout âge. Il les attire comme l'aimant attire le fer, il les force à tourner autour de lui, à le suivre, œil contre œil, avec une puissance irrésistible. Toutes sont en son pouvoir et il faut qu'elles obéissent, qu'elles se couchent, qu'elles dansent, qu'elles saluent, qu'elles pleurent, qu'elles rient, qu'elles nagent, qu'elles exécutent sans pouvoir résister, tout ce que le maître leur commande.

M. Donato n'a qu'à toucher un de leurs membres pour que le membre soit rendu insensible, soit immobilisé, contracturé, rendu inutile. Les sens mêmes sont trompés au point de confondre l'eau avec le Champagne, les pommes de terre avec les ananas.

Nous avons assisté aux diverses séances offertes

par *Donato* dans la salle de la Scala, toujours comble, et nous devons dire que nous avons été ahuris, fascinés par les expériences si intéressantes de ce savant dont la renommée est aujourd'hui européenne. Et dire qu'il suffit d'un souffle sur les yeux ou de l'application d'un doigt de Donato sur le front des sujets pour les ramener dans la vie réelle, tout surpris des choses qu'on leur fait exécuter et qu'ils ont peine à croire. Inutile d'ajouter que déjà Donato, le fascinateur, est populaire à Liège. Il n'a qu'à annoncer une séance pour que tout le monde, un monde de toutes les classes, s'y précipite.

(*La Meuse*, 6 mars 1885.)

* * *

M. Henri de Malotau publie, dans *la Scène* du 1^{er} mars, l'article suivant :

J'ai vu bien des adeptes et professeurs en cette science (que la science elle-même ne peut pas définir) et jamais je ne me suis senti aussi "empoigné" qu'avec les multiples expériences du donatisme.

Les autres travaillent avec des prismes, font subir des préparations à leurs sujets, présentent même des compères, font abus des passes et des contre-passes magnétiques, luttent pendant trois ou quatre minutes contre les intermédiaires non initiés, ne sont point sûrs eux-mêmes de leur résultat.

Chez Donato, rien de semblable. Le magnétisme, ou plutôt ses effets, est foudroyant, immédiat, irrésistible! Pour lui, point n'existent de sujets proprement dits, en ce sens qu'ayant choisi, parmi les personnes de l'assemblée, quelques messieurs qui consentent à se prêter à ses expériences, le magnétiseur obtient d'eux tout ce qu'il lui plaît, par un simple regard; regard aigu, perçant, méphistophélique si vous voulez, mais simple conjonction de prunelles à prunelles. Et quand la volonté du sujet improvisé lutte et devient rétive, le regard lance des éclairs, l'œil plus lumineux que celui d'un chat en colère s'agrandit et domine, les pupilles se dilatent, et, l'homme, dompté presque instantanément, obéit et se courbe sous la volonté médiate du magnétiseur.

Parole d'honneur, je crois que, mis en face d'un lion ou d'une panthère, voire même d'un tigre ou d'un ours téroce, Donato obtiendrait des effets plus stupéfiants encore que les Bidel et les autres belluaires qui font courir tous les amateurs d'émotions plus ou moins sanguinolentes.

Un homme, pour lui, dès le moment où cet homme est sensible aux fluides magnétiques, n'est qu'une vassingue. Il le plie, le rompt, le tord, l'assouplit, le redresse, le tend comme il lui plaît! Cet homme est sa chose, son esclave. Cet homme, à son gré, frappe ou tue, est immobilisé par terre ou sur une chaise, sait son nom et son état civil ou entre dans le prénom, le nom et l'état civil d'un autre, quitte, après l'expérience faite, à se retrouver dans son individualité personnelle.

Vraiment, nous nous étonnons fort que le public trouve un côté risible dans certaines expé-

riences. Pour nous, et pour tous les gens sérieux, il y a dans chacune des manifestations donatiques un immense problème à résoudre, un de ces imbroglios sur lesquels les savants pâlisent et étudient sans cesse, un de ces phénomènes incompréhensibles qui font douter de tout et de soi-même.

Le moi des spiritualistes est supprimé net par ce magnétiseur ; l'âme, en tant qu'intelligence, que volonté, que sensibilité, que mémoire, que personnalité est annihilée par cet homme, que (sans les progrès de la science) ont eût brûlé comme sorcier il y a cent ans d'ici.

Tout en faisant des expériences, tour à tour émouvantes ou cocasses, Donato ouvre des horizons totalement nouveaux. C'est aux studieux, c'est aux savants qu'il appartient d'analyser ses théories et sa méthode ; nous espérons bien que nos médecins, comme nos légistes, s'en occuperont sérieusement d'ici peu.

Le problème se pose, en droit comme en médecine : « une volonté ou un système hypnotique peuvent-ils annihiler la responsabilité d'un individu quelconque ? y a-t-il, dans certains cas, pour la justice humaine droit de punir ou réprimer ? Et mieux encore, la peine de mort est-elle, dans les temps actuels, possible à appliquer ? »

L'on rira peut-être de l'extension que je donne à de simples expériences magnétiques. On dira que j'entre bien mal à propos, dans le domaine du droit, de la médecine, de la philosophie, à propos de soirées faites pour « amuser le public. »

Pardieu non, je suis sûr que Donato lui-même est de mon avis et qu'il sait, mieux que personne, le prodigieux danger qu'offre son art ou son don ! Supposez une personne magnétisée faisant un testament commandé et ne s'en souvenant plus après ; supposez la même personne commettant un assassinat ; prenez-la dans n'importe quelle circonstance de la vie, non consciente et obéissant à une volonté déterminée, et vous jugerez le magnétisme à sa vraie valeur (et à la valeur de l'homme qui le représente aujourd'hui chez nous) ; vous ne le considérerez plus seulement comme un sujet à plaisanterie et loin d'attacher votre attention à certaines farces qu'exécute Donato pour amuser la galerie, vous prêterez une oreille et une intelligence non distraites à la faculté prodigieuse qu'il possède de faire perdre le goût, l'odorat, la mémoire aux personnes dont il se rend maître.

Plus qu'aucun hypnotiseur, il a prouvé chez nous la réalité de sa science (car pour moi c'est un sujet d'études très sérieuses). Donnons lui donc l'importance qu'il mérite et discutons point par point chacune de ses expériences.

C'est ce que je ferai dans mes prochains articles sur sa personnalité ; mais je tiens auparavant, pour écrire en connaissance de cause, à consulter des autorités médicales dont l'opinion sera basée sur des données toutes scientifiques.

H. de M.

Nota. — Quelques journaux ont parlé des inconvénients et des dangers que peut offrir la pratique du magnétisme sans dire un mot des nombreux avantages qu'il nous procure. C'est ce que nous ferons prochainement.

Réflexions. — Pensées diverses.

PREMIÈRE PARTIE (SUITE).

183. — L'ami fidèle est un présent des cieux, dit le proverbe. C'est vrai, mais ayez bien soin de le ménager, car peut-être en feriez-vous bien vite un ennemi.

184. — Il est convenu que les biens sont d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares et plus fragiles. Combien donc sont rares et fragiles les qualités que nous recherchons par-dessus tout chez ceux qui nous entourent ?

185. — Gardons-nous de confondre les amis avec l'amitié. — Autant l'une est difficile à rencontrer, autant les autres se pressent nombreux sur notre chemin pour le peu qu'ils aient à espérer de nous.

186. — La seule pierre de touche de l'amitié, c'est l'adversité. Que d'amitiés s'arrêtent à la bourse !

187. — On se plaint avec amertume de ce que la perfection soit rare dans notre monde. Quoi de plus naturel avec la faiblesse humaine ? Il n'est besoin que d'une si petite tâche pour ternir la pureté des nuances délicates !

188. — Un seul braillard suffit pour troubler les délibérations de tout un cénacle de sages ; et une seule note discordante pour rompre l'harmonie du plus savant concert. Faudra-t-il donc, à cause de ce seul braillard, dissoudre toute entière l'assemblée des sages et empêcher toute délibération ; et à cause de la seule note discordante, briser tous les instruments et imposer silence à toute harmonie ?

189. — Ce n'est point le mérite qui fait le plus de tapage, et souvent, aussi, les plus bruyants sont loin d'être la majorité. Peut-être, si nous pensions un peu plus à cela, serions-nous, parfois, plus indulgents.

190. — Une chose que je ne puis m'empêcher de blâmer dans les honnêtes gens, c'est leur timidité, véritablement excessive, en face des méchants.

191. — En rien l'excès ne vaut. Il est bon d'être bon, mais trop de bonté, c'est faiblesse.

NOUVELLES.

Eglinton en Autriche. — M. Eglinton nous écrit de Vienne, Grand Hôtel, en date du 2 mars :

« Je vous remercie pour les journaux que vous m'avez envoyés et que j'ai lus avec beaucoup d'intérêt. Il vous sera peut-être agréable d'apprendre qu'avant de quitter Paris j'ai eu une séance avec M. Richet, et qui a donné de très beaux résultats. A ma première séance ici assistaient le baron et la baronne Drasche, le prince Auersperg, le baron Hellenbach, le baron Du Prez et le prince

Trautmansdorff. Nous avons eu un grand succès. Je partirai de Vienne dans deux semaines pour faire une visite au Prince Barthyany à Buda-Pest. »

Nota. — M. Eglinton, selon une autre information, passera probablement par la Belgique pour revenir à Londres. Dans ce cas il pourra s'arrêter un petit temps à Liège et à Bruxelles. Nous serons fixés prochainement là-dessus. En attendant, nous engageons nos amis qui voudraient profiter de la circonstance pour assister à une de ses séances, de nous en informer dès à présent par carte postale.

* * *

Un Cumberland belge. — On écrit de Malines au *Handelsblad* d'Anvers :

Le Cumberland malinois est un jeune homme de 22 ans, M. Prosper Van Velsen, étudiant en médecine. Il lit les pensées et découvre rapidement les objets. D'après ses propres déclarations, il ne consulte à cette fin que les battements du pouls. (Cette explication ne nous paraît pas suffisante pour rendre compte des faits.)

Cet étudiant a fait quelques expériences publiques à l'établissement du *Cheval d'Or*. Sur 25 personnes, 5 ou 6 seulement n'étaient pas sensibles. Les expériences ont réussi avec toutes les autres. En voici quelques spécimens.

Il trouve l'épingle cachée à l'intérieur ou à l'extérieur du local; il ne se trompe jamais dans l'indication de la cachette. Ainsi on avait caché un grain d'orge sous une lampe dans une chambre du second étage : M. Van Velsen le trouva sans difficulté.

Un « sujet » pense qu'il mange un morceau de sucre; notre Cumberland le conduit derrière le buffet de l'établissement, ôte le couvercle du bocal au sucre et met un morceau dans la bouche de son hôte.

Quelqu'un « pense » qu'il a commis un crime. M. Van Velsen nomme l'instrument du crime imaginaire, indique la victime et la place où elle a été frappée; il désigne la personne qui « récite » un objet appartenant à la victime et quel était cet objet.

Les mots et nombres « pensés » sont immédiatement écrits sur un tableau. Il indique le numéro des billets de banque que l'on porte sur soi.

Un étranger qui était logé au *Cheval d'Or*, et qui ne pouvait en croire ses yeux, « pensa » à une boîte d'allumettes qui se trouvait dans sa chambre. M. Van Velsen qu'on avait fait sortir au préalable de la salle, conduit l'étranger en dehors du café, monte les escaliers, pénètre dans la chambre et finalement pose la main sur l'objet « pensé ».

Je me borne à ces quelques spécimens. De toutes parts déjà on a invité le Cumberland malinois à donner une représentation publique.

* * *

Le Spiritisme au Mexique. — Le Général Refugio J. Gonzalez écrit de Mexico à la *Revue spirite*, de Paris :

L'autorité que mérite et dont jouit votre excellent journal me fait réclamer l'insertion dans vos

colonnes du remarquable discours que je vous adresse, parce que le sujet qu'il traite et les circonstances dans lesquelles il a été prononcé constituent un véritable événement, le premier en son genre, et de nature à appeler l'attention de ceux qui travaillent à l'amélioration de l'humanité.

Dimanche, 16 novembre, en la cathédrale protestante de la Congrégation évangéliste, l'évêque *Don José Marius Genzalès Elisando*, adressa à son auditoire composé de protestants fanatiques, de protestants libéraux et de spiritistes convaincus, une allocution que nous avons écoutée avec autant de surprise que de satisfaction. Notre sentiment de joyeux étonnement s'accrut encore, quand l'évêque, descendant de sa chaire, nous vîmes le pasteur de cette même Congrégation, *signor Perez*, venir l'y remplacer, et faire avec énergie une profession de foi identique à celle de son digne évêque. L'un et l'autre ont déclaré vouloir vivre et mourir dans la foi du *christianisme pur*, et du *spiritisme*, et vouloir défendre les vérités que cette doctrine enseigne dans des conférences publiques ou privées, ainsi que par la presse si on les appelait sur ce terrain...

* * *

Une lettre de Gordon. — Sous ce titre on lit dans *La Gazette*, de Bruxelles :

« Le savant bien connu, M. Flammarion, vient de recevoir communication d'une lettre remarquable du général Gordon, dans laquelle la philosophie tient beaucoup plus de place que la politique. Les passages suivants ne manquent pas d'intérêt. Cette lettre a été écrite de Shaka, à 560 milles au sud-ouest de Khartoum :

« Je ne crains en aucune façon pour ma vie, car je suis mort depuis plusieurs années pour tous les liens qui me rattachent à la vie en ce monde : honneurs, gloire, bien-être et même affections, car ni femme ni enfant ne me retiennent.

« D'ailleurs, ma conviction est que notre vie actuelle n'est qu'un chapitre d'une série d'existences antérieures et futures. Je ne doute pas de ma préexistence, ni d'avoir autant travaillé qu'aujourd'hui dans ces activités antérieures; et, d'autre part, il ne me semble pas qu'on puisse douter que dans la vie future notre activité ne soit aussi grande que dans la vie actuelle.

« La loi du progrès veut que nous nous perfectionnions de plus en plus par le travail personnel; mais certainement nous n'atteindrons jamais la perfection. »

La lettre se termine par des considérations individuelles moins intéressantes.

* * *

Ecriture directe. — Nous remercions ceux de nos lecteurs qui, ayant conservé des ardoises avec de l'écriture directe obtenue par le médium Slade lors de son séjour en Belgique, ont bien voulu nous renseigner à cet égard et mettre les ardoises à notre disposition.

Dans notre prochain numéro nous pourrions probablement donner un *fac simile* d'une de ces ardoises.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message*, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»

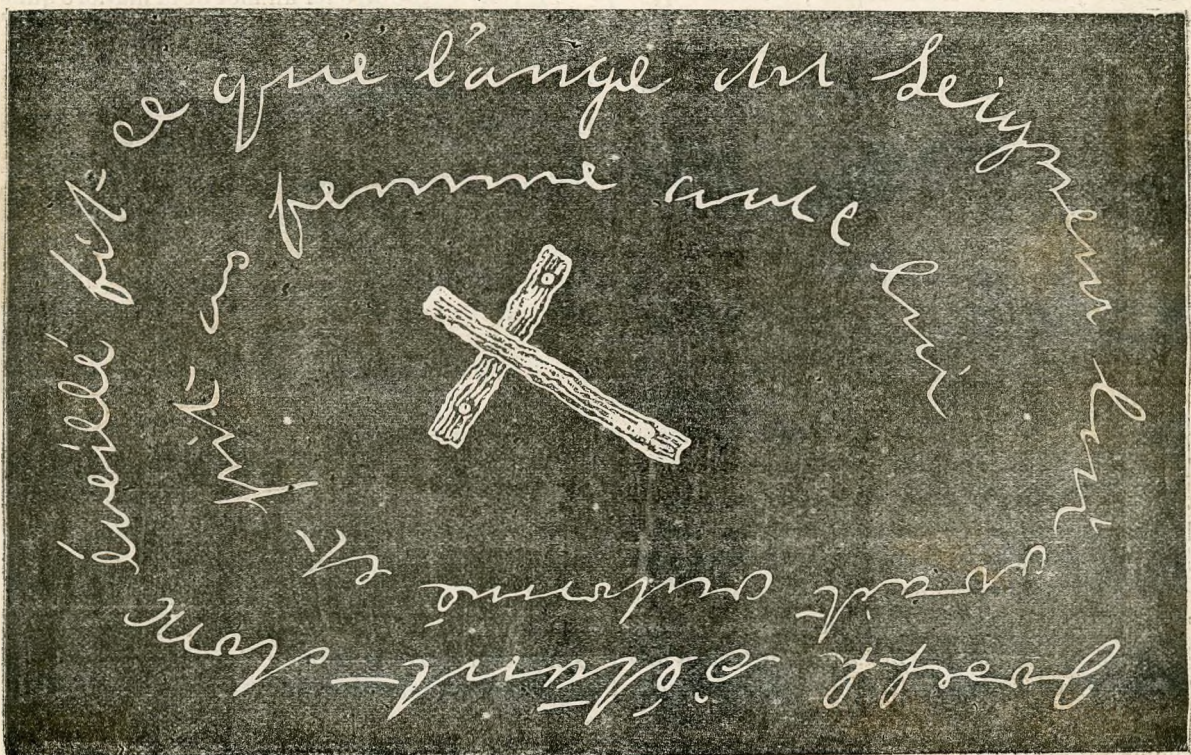
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE.

y compris la France. » 5-»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve des-Petits-Champs, 5.

ÉCRITURE DIRECTE



La photo-gravure ci-dessus est un *fac-simile*, demi grandeur, des écritures sur ardoise obtenues en plein jour à Liège le 17 septembre 1877, par le médium Henri Slade.

Étaient présents : MM. J. et A. Bertrand frères, de Jemeppe ; M. F. H... (décédé), et M. L. Adam, de Liège.

Après examen, deux ardoises superposées, munies intérieurement d'un fragment de crayon, furent ficelées ; le médium les posa sur les bras de M. Adam en les tenant d'une main par un coin. Quelques secondes après, les personnes citées plus haut distinguèrent très nettement un grincement semblable à celui que produit la touche sur l'ardoise. L'écrivain invisible marquait les accents, observait la ponctuation, puis le bruit se modifia, ce dont on eut l'explication dès l'ouverture des ardoises : une croix se trouvait dessinée au milieu des écritures.

A V I S .

Le journal est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Ile, 21 ; chez Bay frères, libraires-bouquinistes aux Halles centrales, et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE :

Photo-gravure. — L'écriture directe ou la psychographie.
— Le docteur Slade à Chicago. — Malices antispirites.
— Dieu et la Création. — Conseils et encouragements. —
Donato et ses prodiges. — Nouvelles.

L'ÉCRITURE DIRECTE OU LA PSYCHOGRAPHIE

Le *Journal of Science*, de Londres, de mars 1885, a publié, sous la signature de R. M. N., un de ces articles qu'on ne trouve que trop rarement dans les journaux scientifiques ; on dirait qu'il est spécialement écrit pour notre numéro de ce jour. Comme il est un peu long, nous devons nous borner à en citer les passages les plus marquants :

« Les faits qu'on désigne sous le nom de *Psychographie* sont la simplicité même et peuvent être récapitulés brièvement.

« Deux personnes se rencontrent dans une chambre ordinaire : l'une d'elle, celle qu'on nomme le médium, s'assied tranquillement sur une chaise, généralement près d'une table de construction ordinaire. L'autre personne, que j'appellerai l'investigateur, prend deux ardoises propres, les lie fortement ensemble au moyen d'un cordon qu'il cache avec de la cire, après avoir laissé entre elles un fragment de touche ou de crayon rouge ; il les dépose ensuite sur la table. Le médium place sa main sur les ardoises, et quelques moments après — en supposant que l'expérience réussisse — on entend le bruit de l'écriture. En déliant les ardoises, on trouve une des surfaces intérieures, parfois les deux, couvertes d'écriture, tandis que le crayon est usé, comme s'il avait servi.

« L'expérience peut être modifiée selon les circonstances. Quelquefois l'observateur choisit les ardoises dans un tas d'autres que lui présente le médium, mais dans ce cas il les nettoie lui-même avec une éponge et de l'eau et les sèche convenablement avec un drap avant de s'en servir. La plupart du temps, l'observateur apporte avec lui une paire de nouvelles ardoises qu'il achète sur son chemin en se rendant chez le médium. Parfois on se sert d'une double ardoise à charnière fermant avec une clef.

« La position dans laquelle les ardoises sont déposées après avoir été fermées, varie aussi beaucoup. Quelquefois on les dépose *sur* la table, le médium les touchant d'une main. Quelquefois aussi le médium les applique contre la surface inférieure de la table avec une main, pendant que de l'autre il tient celle du spectateur. D'autres fois encore, le spectateur tient les ardoises sur sa tête d'une main, pendant qu'avec l'autre il empoigne celle du médium. Il arrive encore qu'elles sont déposées sur la table, et que le médium ne les touche pas du tout. Toutes ces expériences, il est bon de le rappeler, ont lieu en pleine lumière.

« La nature de la table dont il est fait usage et de la chaise sur laquelle s'assied le médium n'a aucune influence sur le phénomène. Si, après un examen minutieux de ces meubles, on craint encore qu'ils ne recèlent un mécanisme quelconque, on peut leur substituer une autre table et une autre chaise.

« Il convient de dire ici un mot de la matière qui fait ordinairement l'objet de l'écriture. Très fréquemment, l'observateur écrit une question sur l'ardoise avant de la fermer et reçoit une réponse définie ; cette réponse touche parfois à des sujets connus de lui seul et dont le médium ne peut avoir eu aucune connaissance. De telles réponses peuvent même être données dans des langues que le médium ne connaît pas. Il arrive encore parfois qu'on demande à l'observateur, après qu'il a mis deux fragments de crayon de couleur différente entre les ardoises, avec quelle couleur il désire que l'écriture se produise ? Et le résultat est conforme à son attente.

« Arrivons maintenant à la question :

« Comment ces phénomènes peuvent-ils être expliqués ?

« La première solution qu'on a essayé, d'un radicalisme achevé, n'est remarquable que par sa naïveté. Les spectateurs, a-t-on dit, sont tous des menteurs conscients et intentionnés. Une telle explication mérite à peine d'être discutée. Pour la plupart des gens, il sera tout-à-fait inconcevable qu'un grand nombre de personnes différant d'âges, de nationalités, de préjugés, de coutumes, et d'opinions, soient d'accord pour forger une fausseté dont elles ne peuvent tirer aucun profit. Beaucoup se diront que, si même cela était le cas, il se trouverait au moins un témoin qui aurait fait connaître la fraude, car celui-là serait sûr d'être bien reçu dans un certain monde : Comment donc, dans l'hypothèse d'une tromperie, les spirites auraient-ils pu fermer les lèvres de chaque spectateur qui réussit dans ses expériences ?

« L'hypothèse qui se présente ensuite est que les spectateurs, tout en n'étant pas des trompeurs

conscients, sont eux-mêmes trompés : ils s'imaginent qu'ils voient des choses qui n'ont jamais eu lieu. Ou bien on dit que ce sont des observateurs incompetents, incapables. Un moment de réflexion montrera que cette supposition ne peut être admise. D'abord, il faut noter l'extrême simplicité du phénomène. Il n'y a rien qui puisse exciter la passion ou l'émotion, engager la vue et l'ouïe, et détourner ainsi l'attention des assistants sur ce qui se passe ou plutôt sur la manière dont cela est effectué. Il n'y a là rien qui exige un observateur formé à la longue ou un savant spécialiste. S'il était question de se livrer à de délicates observations spectrocosmiques, ou microcosmiques, je n'accepterais pas pour un seul instant le témoignage d'un non spécialiste quelque bien éduqué et instruit qu'il fût, mais ici ce n'est pas le cas ; tout homme de sens commun et d'un caractère moral reconnu, peut décider aussi bien que le professeur Ray Lankester si les ardoises dont il est fait usage sont propres avant d'être liées ensemble, si le médium a eu l'occasion ou non de les manipuler, et si, en les déliant, on les a trouvées couvertes d'écriture.

« Mais on pourrait me dire que tout cela n'est qu'un tour d'adresse, une habile jonglerie. Les prestidigitateurs peuvent certainement faire des choses surprenantes, et de nos jours ils forment une corporation influente et prospère dont l'honneur et la réputation sont hautement protégés par la loi. Il me sera permis, néanmoins, d'affirmer, sans craindre une action en diffamation de la part de ces messieurs, que leur pouvoir a des limites.

« Aucun prestidigitateur n'a jusqu'à présent reproduit le phénomène de l'*Écriture directe* tel que nous l'avons décrit ci-dessus et dans des conditions expérimentales identiques. Si MM. Maskelyne et Cooke veulent, comme M. Eglinton, s'asseoir à une table ordinaire, et, sans aucune espèce d'appareil, produire de l'écriture intelligible entre deux ardoises fermées, ardoises qui n'ont jamais passé par leurs mains et qu'ils n'ont donc pas eu l'occasion de manipuler, nous pourrions alors, avec quelque apparence de raison, mettre la chose sur le compte de la prestidigitation. »

L'auteur passe ici à d'autres objections qu'on pourrait encore faire et dont il démontre l'inanité. Il examine aussi les effets qu'on peut raisonnablement attribuer à l'électricité, effets purement physiques. De fil en aiguille, il est ainsi amené à cette conclusion que l'écriture étant produite par une force intelligente et qui ne se trouve pas dans l'assistance visible, il faut nécessairement admettre qu'il existe autour de nous

des intelligences invisibles, cause première du phénomène.

Quelles sont ces intelligences, quelle est l'étendue de leur pouvoir, et quelles sont les conditions dans lesquelles ce pouvoir peut s'exercer, c'est ce que l'auteur, qui avoue ne pas être spirite, ne nous apprend pas.

(Tiré de *Light*, de Londres).

LE DOCTEUR SLADE A CHICAGO.

Notre vieille connaissance, le docteur Henri Slade que nous avons suivi un peu dans toutes ses pérégrinations depuis sa visite en Belgique, en septembre 1877, était à Chicago dans le mois de décembre. Un reporter du *Religio-Philosophical Journal* de cette ville est allé le voir à l'hôtel Langham.

Voici, à côté d'une série d'autres manifestations, un message qu'il a reçu par l'écriture directe entre deux ardoises :

« Amis. — Nous voyons avec plaisir que les yeux de l'incrédule s'ouvrent à cette vérité divine.

Pourquoi cette génération a-t-elle été si lente à trouver que l'âme de l'homme ne meurt jamais ? Cette force : le contrôle spirituel, a existé dans tous les siècles, dans tous les pays et parmi toutes les races comme le prouve l'histoire ancienne.

CHARLES BAKER. »

L'esprit qui s'est communiqué ainsi sous le nom de Charles Baker n'était pas connu du reporter, mais son message n'en est pas moins acceptable.

En réponse à la question : « Comment trouvez-vous la situation présente du Spiritisme ? » il fut répondu sur l'ardoise ce qui suit : « La situation aujourd'hui est meilleure que pendant beaucoup d'années passées. »

M. P.-C. Porter, un négociant-commissionnaire bien connu à Chicago, rapporte qu'il a reçu l'écriture directe sur une ardoise qu'il tenait dans sa propre main ; elle n'avait pas été touchée par Slade et se trouvait entièrement en dehors de sa portée. Le message ainsi donné était une réponse adéquate à une question qu'il avait posée après avoir pris l'ardoise nettoyée ; aussi il se déclare entièrement convaincu de la bonne foi du médium et du pouvoir qu'ont les esprits de communiquer avec les mortels.

Un des éditeurs de l'*Evening Journal*, grand journal quotidien conservateur de Chicago, est allé le 23 décembre, avec un reporter, rendre visite au docteur Slade ; le compte-rendu de cette entrevue, publié le même jour, occupe une demi-colonne de cette feuille et constate la réalité des

manifestations spirites, auxquelles, selon ces messieurs, on ne saurait trouver « la moindre mixture de fraude ou de chicanerie ».

Depuis le mois de décembre le docteur Slade a encore donné des séances dans plusieurs cités des Etats-Unis ; il a aussi rempli un engagement contracté avec un comité d'investigation nommé par l'Université de Pensylvanie. En dernier lieu il se trouvait à sa résidence de New-York, n° 11, East 13 th Street, où on le dit gravement malade d'une paralysie.

MALICES ANTISPIRITES.

En parlant des Cumberland, Bellini et autres charlatans antispirites qui exploitent les préventions du public, M. de Turck, dans le *Moniteur spirite et magnétique*, fait les justes réflexions suivantes :

Ces très intelligents charlatans savent admirablement profiter du désir de la grande majorité du public incrédule des faits ou phénomènes spirites. Sur de grandes affiches ils se déclarent antispirites ; ils promettent d'imiter, d'expliquer, de dévoiler les trucs des spirites. Cette réclame, infailliblement, attire un grand nombre de curieux déjà très bien disposés. Comme nous l'avons vu à Bruxelles, on ne dévoile rien ou, comme à Vienne, on débite, sous forme d'explication, des idées vagues se réduisant à des mots dont plusieurs se contentent. On fait même parfois des promesses sur ce qu'on exécutera une fois prochaine. S'il s'y trouve des mécontents, qu'importe ! La recette est faite. Et voudrait-on croire que beaucoup de nos positivistes, si fiers de leur positivisme, ne s'aperçoivent aucunement qu'ils ont été les dupes, les jouets du malin charlatan, tout comme un paysan en foire ?

Ce qui déconcerte un peu ces charlatans, c'est quand les spirites les mettent au pied du mur pour exécuter le phénomène de l'écriture directe des esprits que l'on entend écrire dans l'étroit espace de deux ardoises superposées et scellées et qu'ils devraient exécuter avec toutes ses conditions d'impossibilité de trucs, comme ce phénomène est obtenu par l'intermédiaire de nos médiums. C'est ce qui, dernièrement, a été le sujet de quelques paris. Mais la ruse charlatanesque n'est pas à bout. On possède des conditions, que l'on sait inacceptables, et les subterfuges viennent en aide. Enfin, on commence toujours par accepter le pari et ensuite, si la reculade devient trop évidente et compromettante, on s'esquive comme M. Cumberland s'est esquivé devant l'*Union spi-*

rite française, à Paris, et comme il s'est esquivé de Londres, de Liège etc.

DIEU ET LA CRÉATION.

LA FEMME ET L'AMOUR.

V.

L'injustice de l'homme. — Depuis que le monde existe, il n'y a pas d'injures, il n'y a pas de mauvais traitements que l'homme n'ait infligés à la femme. Sous ce rapport, c'est à la tête de ses contempteurs les plus injustes, les plus faux et les plus haineux qu'il faut placer l'Église catholique. Ses prêtres et ses moines en furent les bourreaux. Et cependant Jésus en émancipant l'âme de la femme lui avait ouvert cette vie de sentiment, où la passion même est comptée pour un motif de pardon. Relisez le naïf et divin Évangile de Saint-Luc, vous voyez les femmes toujours et partout mêlées à la vie et à la mort du Sauveur. « Elles sentaient leur Dieu dans ce Dieu du cœur. » Marthe le sert et le soigne, Marie se couche à ses pieds et l'aime, pendant que de sa bouche angélique il laisse tomber cette parole profonde : « Marie a choisi la meilleure part, et cette part ne lui sera pas ôtée. » N'a-t-il pas absous la femme adultère, relevé Madeleine noyée de larmes, conversé avec la courtisane égyptienne ? Qu'importent maintenant aux femmes les brutalités des hommes, elles ont un autre époux dans le ciel, elles ont un autre mariage où s'épanche et se spiritualise tout ce que leur âme a de force pour aimer.

C'est pour la femme surtout qu'est venu le doux Sauveur.

Qui n'a le cœur oppressé, rempli de la plus sainte indignation en pensant à toutes les souffrances qu'a subies la femme pendant la vie de l'Humanité ? Jetons seulement un regard sur cette affreuse époque qu'on appelle le Moyen-Age. Que d'horribles maladies morales pendant ces trois siècles maudits : 1200, 1300, 1400 ! Que de souffrances, que de crimes, que de misères ! Et qui fut la victime par excellence ? La femme. Car au début de toute chose, de toute idée nouvelle, de tout bienfait, c'est la femme qui est tout. C'est elle qui forme le prophète, le prêtre et le médecin, et tous, nous sommes destinés à naître et mourir sur son sein.

C'est elle qui fut la reine des mages de la Perse, qui fut Circé, qui fut la Sybille d'autrefois. C'est elle qui fut la sorcière du Moyen-Age, qui étudie les simples et guérit les malades, car elle est en relation avec les Esprits qui lui dévoilent les secrets de la vie et les choses du Ciel. On la chasse comme une bête sauvage, elle est honnie, lapidée, couchée sur les

charbons ardents. Le clergé n'a pas assez de bûchers, le peuple assez d'injures, l'enfant assez de pierres contre l'infortunée qui, pendant mille ans, fut l'unique médecin du peuple. En 1527, Paracelse, l'illustre alchimiste et médecin de Bâle, brûle toute sa médecine et déclare ne savoir rien que ce qu'il apprit des sorcières.

Les sorcières ! Elles méritaient une récompense, elles l'eurent : on les paya en tortures, en bûchers, en supplices ; on inventa des douleurs exprès pour elles, et l'Inquisition, l'ignoble et honteuse Inquisition, fit merveille. Sans parler de l'Espagne et de Toulouse, terres classiques des jésuites et des bûchers, on en brûle 7000 à Trèves, à Genève 500 en trois mois, 800 presque d'un coup à Wartzbourg, 1500 à Bamberg Sous Ferdinand II, le cruel empereur de la guerre de trente ans, les bons évêques eussent brûlé toute la chrétienté. « Elles ont fait un pacte avec Satan, disent-ils. » Lâches ! que leur reprochez-vous ?

Honteuse ignorance ! Abominable fanatisme ! L'église catholique avait fait de la Terre un enfer, car c'est elle qui *inventa* la sorcière.

Mais l'horreur, l'horreur par excellence, imaginée par les cœurs les plus lâches et les plus vils, c'était l'*in pace*. Ces pauvres femmes, ces pauvres victimes de l'orgueil, du fanatisme et de la sottise de l'homme, on les *enmurait* ; toutes vives on les enfermait dans un mur, et l'on plaquait des pierres et de la chaux sur elles. Cela ne rappelle-t-il pas ces vers indignés du poète :

Qu'a pu faire la femme, ô ciel ! pour subir l'homme,
Cet immonde animal, cette bête de somme,
Cet être laid, grossier, vaniteux et pervers,
Ce rien qui se prétend le tout de l'univers ?

O la pauvre et l'adorée ! Elle enfante des œuvres du démon ; on la traîne au pied du bûcher ; elle n'a qu'un mot à dire pour se défendre de son crime abominable ; de son crime d'amour ; « *je ne crains qu'une chose, dit-elle, souffrir trop peu pour lui.* » Car celui qu'elle vient de mettre au monde, c'est son idole, l'autel sur lequel elle s'immole avec bonheur.

Partout folle démente de fanatiques. Partout la férocité de la sottise.

Les sorcières ont trouvé pour les défendre et les réhabiliter un noble cœur, une puissante intelligence : « Les injures, dit Michelet (1), ne manquèrent pas. On appela les sorcières sales, indécentes, impudiques, immorales. Cependant leurs premiers pas furent une heureuse révolution dans ce qui est le plus moral : la bonté, la charité. Par une perversion d'idées monstrueuses, le Moyen-Age envisageait la chair en son représentant maudit depuis Eve, la *Femme*, comme impure. La Vierge, *exaltée comme vierge*, loin de relever la femme réelle, l'avait abaissée en mettant

l'homme sur la voie d'une scolastique de pureté où l'on allait enchérissant sur le subtil et le faux.

» La femme même avait fini par partager l'odieux préjugé et se croire immonde. Elle se cachait pour accoucher. Elle rougissait d'aimer et de donner le bonheur. Elle, généralement si sobre, en comparaison de l'homme, elle qui n'est presque partout qu'herbivore et frugivore, qui donne si peu à la nature, qui, par un régime lacté, végétal, a la pureté de ces innocentes tribus, elle demandait presque pardon d'être, de vivre, d'accomplir les conditions de la vie : Humble martyre de la pudeur, elle s'imposait des supplices, jusqu'à vouloir dissimuler, annuler, supprimer presque ce ventre adoré, trois fois saint, d'où le dieu homme naît, renaît éternellement. »

A nous donc, qui entrons dans cette ère nouvelle, où la civilisation commence à rougir l'horizon de son auréole de justice, d'amour et de paix, à nous de payer la dette de nos pères et de compenser par des hommages de respect et de vénération, l'injustice et la cruauté des temps de barbarie ; car la femme c'est l'être sacré qui veille au foyer domestique, qui crée le petit monde qui va devenir pour l'homme la sphère de tous ses bonheurs et de tous ses travaux. C'est elle qui de ses doigts légers essuie les sueurs de notre front et les pleurs de nos yeux. Y a-t-il rien de plus beau que les dévouements de la femme ? Ecoutez V. Hugo dans « Le Roi s'amuse ». C'est Triboulet, le pauvre fou difforme, la risée et le jouet de tout le monde, qui parle et va nous montrer la femme dans toute la gloire de son ministère divin :

Autrefois j'ai trouvé

Une femme contraire à la plupart des femmes,
Qui, dans ce monde où rien n'appareille les âmes,
Me voyant seul, infirme, et pauvre, et détesté,
M'aima pour ma misère et ma difformité !
Elle est morte, emportant dans la tombe avec elle
L'angélique secret de son amour fidèle,
De son amour passé sur moi comme un éclair,
Rayon du Paradis tombé dans mon enfer.

Eh bien ! non, cette femme qui s'était éprise de la misère de Triboulet n'était pas contraire à la plupart des femmes. Sans doute notre grand poète a voulu parler de ces femmes du monde qui passent leur vie à courir de la messe au bal et pour qui sont complètement inconnus les devoirs attachés par le Créateur à leur sexe, qui confient à de tristes jésuites l'âme de leur enfant, et qui meurent comme elles ont vécu, sans avoir rien gagné ni en sens moral, ni en intelligence, ni en savoir, persuadées, les pauvres trompées, qu'elles vont aller partager la gloire de Dieu pour avoir avalé l'hostie présentée par leur confesseur au lit de mort. Mais ces vertus qui font les grandes âmes, on les trouve presque toujours parmi les femmes élevées dans le travail, dans la simplicité et les devoirs de la vie de famille ; c'est à celles-là que Dieu révèle,

(1) *La Sorcière*, de J. Michelet.

dans le silence et le secret, ces trésors d'amour qui font d'elles nos anges gardiens sur la Terre.

Il faut bien l'avouer, dans l'état de civilisation si peu élevé où nous nous trouvons encore, où les femmes sont si complètement esclaves, les milieux sont rares où l'on peut voir les âmes s'appareiller ; mais le jour viendra où l'homme, devenu plus moral, comprendra que c'est dans l'amour vrai qu'il faut aller chercher la paix et le bonheur ; le jour viendra où jeunes gens et jeunes filles, complètement libres, jouiront ensemble des mêmes droits.

(A suivre.)

René GAILLIÉ.

CONSEILS ET ENCOURAGEMENTS.

Communication spontanée obtenue à Bordeaux en février 1885; médium écrivain, M^{me} Krell.

Il est certainement pénible d'avoir à lutter pendant longtemps pour la préparation d'une doctrine dont on entrevoit à peine les premières clartés. Ce n'est pas chose facile, j'en conviens, que de venir remplacer par une vive lumière la nuit si longue et si sombre. Certes, les adeptes qui vous suivront auront un travail plus doux et surtout plus agréable en ce qu'ils pourront jouir de leurs efforts sans que le ridicule ou la malveillance s'attachent à eux, car en suivant les routes que vous leur aplanissez aujourd'hui, le résultat suivra de près l'effort. Surtout ils n'auront pas à lutter contre ces doutes qui vous désespèrent quelquefois, car, mieux formés que vous aux choses spirituelles, ils n'auront pas à subir toutes ces contradictions qui vous font souvent vous demander si vous êtes dans le vrai. Plus aptes à la médiumnité, plus savants, mieux doués, ils ouvriront plus facilement les portes du monde invisible, et les secrets qu'ils renferment seront à eux.

Quand je dis « secrets », je parle la langue humaine, car il n'y a pas de secrets dans la spiritualité, il n'y a que des choses non découvertes encore, mais pénétrables un jour à toute intelligence assez développée pour les chercher et les comprendre. C'est donc vous, premiers adeptes, qui avez la plus lourde tâche, le travail ingrat du défrichage qui ne récompense jamais en raison de la peine donnée. Aussi, je voudrais vous mettre en garde contre le découragement inévitable qui accompagne ces heures premières. Ce sont ces difficultés journalières et ces défaillances qui les suivent, qui peuvent expliquer le peu de progrès apparent accompli par le spirite.

Dès l'abord, le résumé de la doctrine spirite enchante, il semble qu'on va marcher à pas de géant dans cette voie tracée par elle et on est prêt à donner avec joie ses forces spirituelles et son dévouement matériel.

On le ferait, c'est certain, on le ferait toujours, si de nombreux et brillants résultats venaient couronner le travail. Malheureusement il n'en est pas souvent ainsi, il est même rare que le succès

récompense immédiatement le travail ; l'homme, trop jeune encore, spirituellement parlant, hésite à entrer dans la voie des réformes morales qui lui sont indiquées par les principes spirites, et le pauvre adepte qui a donné avec tant de cœur son dévouement et ses forces croit n'avoir rien obtenu. Cependant, il n'en est pas ainsi, et de ce que la bonne semence germe difficilement sur cette pauvre terre il ne faut pas conclure qu'on ne récoltera jamais rien.

Beaucoup de spirites ont cessé tout travail à la suite d'un découragement puéril, car il suffit d'un regard jeté sur le progrès incessant et éternel pour se dire que toutes les tentatives entreprises en vue du bonheur et du perfectionnement général n'ont pas été inutiles.

Soyez assez forts pour rester ce que vous avez toujours été, un jour viendra où vous vous trouverez bien d'avoir suivi mon conseil.

LONG PRETZ.

DONATO ET SES PRODIGES.

Le succès de Donato à Liège a pris les proportions d'un grand événement. Le célèbre magnétiseur en est à sa 22^{me} représentation, et chaque soir de quinze cents à deux mille personnes se rendent au théâtre du Gymnase pour applaudir à sa science incomparable.

Nous continuons à enregistrer les appréciations de tous les journaux liégeois, unanimes dans leur admiration. Nous supprimons seulement les répétitions :

On lit dans *Le Foyer* du 15 mars :

M. Donato a donné mercredi dernier sa huitième séance au Théâtre du Gymnase. Son succès a été étourdissant. Il a magnétisé une cinquantaine de personnes, toutes connues, entre autres beaucoup d'étudiants et des fils des meilleures familles liégeoises. M. Donato a improvisé, avec ces personnes qu'il magnétisait pour la plupart pour la première fois, des scènes étourdissantes, inouïes, incroyables. C'est ainsi qu'après avoir élevé à l'aide de sujets cataleptiques, une fontaine monumentale composée de cinq statues et de bassins, il nous a montré une kermesse flamande au grand complet, en se servant simultanément d'une vingtaine de fascinés. Les uns jouaient, d'autres dansaient, d'autres encore se disputaient ; un étudiant se trouvait transformé en marchand forain à qui les jeunes gens venaient acheter des trompettes et des mirlitons, etc. C'était une scène inénarrable. Une véritable comédie longtemps répétée et jouée par des comédiens de premier ordre ne produirait pas tant d'effet. Et cependant, toutes ces merveilles étaient improvisées sur des jeunes hommes, que M. Donato voyait pour la première fois. Aussi le public, complètement empoigné, a longuement acclamé M. Donato et l'a rappelé à maintes reprises.

On lit dans la *Chronique Liégeoise* du 29 mars :

Donato est bien le plus merveilleux des magnétiseurs de l'époque.

Ce qui assurément le distingue de ses collègues, c'est la supériorité des expériences, jointe à une grande variété ; c'est l'étonnante et prodigieuse facilité de fascination dont il est doué...

Divisées en trois parties, les séances du Gymnase ont réussi à merveille. De frénétiques applaudissements ont démontré combien M. Donato est sympathique à la population liégeoise.

Dans la première partie de ses soirées, M. Donato nous a fait voir un sujet, forcé de le suivre, sans que ce dernier eut la conscience de son fait. A un moment où il devait répondre à une question, Donato l'arrête tout court. Le sujet reste, bouche béante. Il veut parler, il n'articule que des sons imperceptibles.

Un second sujet arrive, qui vient solliciter le premier de parler; lui aussi perd la parole. Il en est de même d'un troisième. Enfin un quatrième, à qui Donato avait donné la mission de secourir le premier, accomplit tellement bien cette mission qu'il poursuit le premier sujet réveillé par le magnétiseur, sur toute la scène, le secourant vivement, pour lui arracher le mot que Donato avait arrêté sur les lèvres.

C'est au tour d'un tourneur, que Donato fait tourner, et improvise cordonnier.

Après le cordonnier, c'est un tailleur; tous deux, travaillent consciencieusement.

Enfin, nous voyons une scène, on ne peut plus comique: des gens qui souffrent, l'un des dents, l'autre du ventre, un troisième qui étourdit, et devant eux, des gens qui rient à gorge déployée et à grands éclats.

Tout est enlevé avec une supériorité incontestable.

La seconde partie nous fait voir une scène de tribunal. Rien n'y manque: président, juges, greffier, procureur du Roi, gendarmes, huissier, avocat et accusé.

On procède à l'interrogatoire du prévenu, des témoins; le ministère public a la parole, l'avocat défend son client. C'est superbe, c'est magnifique. Bientôt après nous voyons de grands jeunes gens, patiner sur la scène, comme sur un véritable étang et nager comme dans la Meuse.

Voici un cirque: par ci par là, des clowns, se livrant à tous les exercices de la gymnastique.

Le savant magnétiseur paralyse complètement le bras de trois sujets, et, à travers la peau du bras, il fait passer une grosse épingle à cheveux. Ce fait à lui seul, selon nous, est de taille à faire tomber l'incrédulité la plus forte.

On lit dans le *Journal de Liège* du 21 mars:

M. Donato a fait hier une expérience vraiment extraordinaire. Il a attiré de tous les points de la ville un certain nombre de sujets sensibles qui, à un moment donné, devaient venir au Pont-d'Ile malgré eux. Dimanche M. Donato renouvellera l'expérience. Il forcera les sujets à venir le rejoindre, en dansant, place derrière Saint-Paul.

Voici en quels termes les deux autres grands journaux quotidiens racontent ces dernières expériences, phénomènes de suggestion annoncés un jour à l'avance et s'accomplissant ponctuellement à l'heure indiquée en présence de toute une population.

Extrait de la *Meuse* du 21 mars:

Une expérience vraiment merveilleuse et inconcevable a mis en émoi, hier, une grande partie de la population liégeoise. M. Donato, pour qui l'on a justement épuisé toutes les formules de l'éloge, avait promis d'endormir de loin un certain nombre de sujets sensibles et de les obliger à venir le retrouver chez M. Hartmann, rue du Pont-d'Ile. A l'heure fixée pour l'expérience, environ cinq mille personnes stationnaient devant chez M. Hartmann, rue du Pont-d'Ile, place du Théâtre et dans les rues avoisinantes.

Alors on vit arriver des étudiants magnétisés courant comme des fous; un jeune élève du Conservatoire de musique qui, plantant là son violon, s'était dirigé en hâte vers le Pont-d'Ile; un boucher qui avait délaissé son étal, en présence des clients stupéfaits; un coiffeur décoiffé; puis un jeune garçon marchand à grands pas, les poings crispés, la tête en avant, les yeux fixes, que sa mère suivait éplorée, craignant qu'il ne se fit mal.

Trente personnes, dont quelques-unes demeuraient à trois et quatre kilomètres de la rue du Pont-d'Ile, furent ainsi attirées par M. Donato. C'est en vain que, sur leur passage, les curieux s'efforçaient de les retenir: on a vu un jeune garçon renverser deux hommes qui voulaient lui barrer le chemin. Les plus incrédules sont convaincus par cette expérience sans précédent et qui fera époque dans l'histoire du magnétisme où notre concitoyen occupe déjà une si grande place.

Demain dimanche, à 2 heures, une expérience plus curieuse encore sera faite par M. Donato. Voici en quoi elle consiste: M. Donato se tiendra place derrière Saint-Paul. De là il endormira une quantité de sujets se trouvant dans tous les quartiers de la ville; il les obligera à aller prendre des journaux chez D'Heur, il leur fera croire que ces journaux sont de la musique et les sujets seront forcés de se diriger vers la place Saint-Paul en battant la mesure. D'autres devront danser aux sons d'un orchestre imaginaire.

Extrait de la *Gazette de Liège* du 21 mars:

L'expérience annoncée par M. Donato a réussi au-delà de toute attente. Elle a causé une vive curiosité en notre ville. Une vingtaine de personnes environ qui s'étaient précédemment soumises à sa puissance magnétique, ont été attirées, à six heures précises, hier au soir, chez M. Hartmann, rue du Pont-d'Ile, et se sont mises à dévorer des pâtés, comme il leur avait été prescrit. Une foule énorme encombrait cette rue, ainsi que Vinave-d'Ile et la place du Théâtre. Des milliers de curieux ont pu voir les sujets accourir de toutes les directions, à la fois titubant et empressés, inconscients, mus comme par des ressorts invisibles, l'œil hagard, mais écartant énergiquement les personnes qui essayaient de les arrêter en route. Ces sujets avaient été surpris par le sommeil magnétique, à l'étude, au café, en famille, à l'établi, dans leur magasin.

L'expérience, nous devons bien le dire, présentait toutes les apparences de la sincérité. Tel de ces magnétisés était à causer avec un employé de nos bureaux, à l'heure où l'influence magnétique devait le ressaisir. «Ne me fais pas rire», dit-il soudain à son interlocuteur, et saisi d'un transport subit, il étend les bras, prend sa course inconsciente, bousculant sans s'en apercevoir, tout le monde sur son passage, renversant même une dame, pour venir enfin tomber haletant, en y déchirant son pantalon, sur le seuil de M. Hartmann.

Demain dimanche, M. Donato fera une nouvelle expérience encore plus extraordinaire. Il annonce qu'il attirera place derrière Saint-Paul un grand nombre de sujets fascinés. Ceux-ci seront obligés d'aller dévaliser en passant M. D'Heur, le marchand de journaux, au Pont-d'Ile, et de là se rendront inconsciemment place Saint-Paul, en battant la mesure comme si les journaux pris étaient de la musique. D'autres sujets devront danser sur tout le parcours.

Extrait de la *Gazette de Liège* du 23 mars:

Donato. — On ne parlait hier que d'une chose en notre ville: Donato et ses expériences. On sait qu'à 2 heures précises une quinzaine de jeunes gens, soigneusement magnétisés la veille par le maître, devait arriver chez

D'Heur, marchand de journaux, rue du Pont-d'Île, y prendre un journal ou une brochure quelconque, et se rendre place St-Paul en chantant ou en dansant. Longtemps avant l'heure indiquée, une foule compacte stationnait aux deux endroits marqués; six agents de police au Pont-d'Île et une dizaine place St-Paul étaient impuissants à maintenir le public. Deux heures sonnait, les sujets magnétisés, renversant tout sur leur passage, mais aussi recevant parfois du public bousculé coups de poing et coups de cannes arrivèrent l'œil hagard et la mine hébétée chez D'Heur, se nantirent d'un journal et se rendirent place St-Paul en exécutant la pantomime annoncée.

Quelques-uns arrivaient des points les plus éloignés, l'un notamment est descendu de Ste-Walburge, à peu près en courant par Pierreuse; un autre, un petit jeune homme qui s'était soumis à ces expériences, à l'insu de ses parents, avait quitté soudain la table du dîner, où sa famille était assise, pour se rendre à l'appel, en dépit des efforts de sa mère effrayée, qu'on a pu voir en ville, essayant de rejoindre son enfant.

La pantomime à laquelle se livraient sur la place St-Paul quelques-uns de ces sujets était véritablement insensée: en dépit parfois des agents de police et du public, ils gesticulaient, en dansant, ou en affectant de chanter avec une énergie effrayante, jusqu'à ce que le magnétiseur leur eût commandé de se tenir en repos.

M. Donato a pris plaisir à traverser la ville, en se faisant suivre de ce groupe de fascinés qui semblait ne pouvoir se passer de lui, et l'eût suivi à la rivière, s'il les y avait conduits..

On lit encore dans *La Gazette de Liège* du 24 mars:

Hier, de 3 heures et demie à 4 heures et demie, 4 sujets magnétisés par M. Donato, sont allés successivement, chez M. Edmond Mauguin, rue Léopold, demander 10 centimes de marchandises; pendant qu'on les servait, ils prenaient des articles.

Un seul sujet a dérobé 9 objets: Café, chicorée, chartreuse, foie gras, chocolat, tête-de-veau, bougies, boîtes de bombons et 1 orange. Le vol accompli, les sujets sortaient calmés, et portaient les objets à M. Donato, hôtel du Cheval de Bronze, place St-Lambert.

Ce genre d'expériences publiques, comme le fait observer le même journal, ne peut se prolonger trop; des accidents pourraient en résulter et il n'est pas utile de soulever dans les masses ces questions de responsabilité morale qui font naître trop facilement des opérations de cette nature.

La place nous fait défaut pour reproduire tous les articles de *l'Éclair*, du *Wallon*, du *Foyer*, de *La Scène*, de *La Justice*, du *Rasoir*, du *Frondeur* etc. Trois numéros du *Message* ne suffiraient point à la reproduction de ces articles consacrés à la louange de notre célèbre concitoyen.

A ce propos, faisons remarquer que M. Donato n'est pas Chênéen, ainsi qu'on le croit communément et que nous même l'avons imprimé par erreur.

Le grand expérimentateur est Liégeois, tout ce qu'il y a de plus Liégeois. Il est né le 9 mars 1845 rue Hors-Château. Il a fait une partie de ses études à l'Athénée Royal de Liège.

Pendant une de ses dernières séances, M. Donato a été l'objet d'une ovation que *La Meuse* raconte comme suit:

Plus de mille personnes n'ont pu trouver place lundi dans la salle du Gymnase, pour assister aux étonnantes expériences du magnétiseur qui fait courir tout Liège.

Au commencement de la seconde partie, une foule de jeunes hommes, rangés sur la scène, ont remis à M. Donato une magnifique couronne portant ces mots: « *A l'illustre fascinateur Donato, témoignage d'admiration de ses nombreux sujets et concitoyens liégeois* »

Toute la salle, où se trouvaient plus de 1800 personnes, s'est associée par des applaudissements frénétiques à cet hommage bien mérité.

MM. Hansen et Léon avaient été accueillis avec faveur par le public liégeois, mais leur succès est peu de chose en présence des véritables triomphes de Donato, le créateur de la *fascination expérimentale*.

M. Donato a déjà magnétisé plus de trois cents personnes à Liège: il *fabrique* en quelque sorte les sujets à la douzaine avec une promptitude jusqu'ici sans exemple.

Notre collaborateur René Caillié, dans le dernier numéro de son journal *l'Anti-Matérialiste*, a publié un excellent article sur les avantages que présente la pratique du magnétisme. Nous avons prié M. Donato de nous donner également son avis sur ce sujet, ce qu'il a promis de faire dans un prochain numéro.

NOUVELLES.

M. Eglinton a poussé son excursion sur le continent jusqu'à Venise. Il nous a écrit le 21 mars de l'hôtel Bauer qu'il est satisfait de son voyage qui, croit-il, produira de bons fruits. Le comte Esterhazy, la princesse Dolgouriki, la princesse Metternich et beaucoup de personnages de même rang ont encore assisté à ses séances. Ceux qui, à Vienne, dit-il, croyaient à la culpabilité du médium Bastian, pourront difficilement maintenir cette opinion.

M. Eglinton devait revenir le 24 mars à Paris sans passer par la Belgique. Avant de retourner à Londres, il viendra à Bruxelles et à Liège si on peut lui garantir un certain nombre de séances et un minimum de recettes. Ce chiffre est un peu élevé, vu le peu d'empressement qu'ont montré nos f. e. c. à s'inscrire. M. Eglinton, d'un autre côté, n'admet que trois expérimentateurs à la fois à ses séances pour l'écriture directe, à raison de 25 fr. par personne. Notre comité a fait à M. Eglinton une contre proposition que nous croyons fort acceptable. S'il se décide à venir à Liège, il offrira probablement une séance aux directeurs des trois grands journaux quotidiens et nos amis seront ainsi prévenus de son arrivée.

* * *

Guides Nohg. — Nous apprenons que la librairie B. Crahay, rue de l'Université, va lancer, très prochainement, un *Indicateur général des Adresses de la ville de Liège*. Ce volume comprendra plusieurs centaines de pages et ne coûtera que 75 centimes.

Liège. — Imp. du *Message*, rue de l'Étuve, 12.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message*, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3 »
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE,
y compris la France. » 5 »

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

AVIS.

Le journal est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Ile, 21 ; chez Bay frères, libraires-bouquinistes aux Halles centrales, et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE.

Les frères ennemis. — L'offense et le pardon. — Dieu et la Création. — Pélerinages de Lourdes. — Le catholicisme en Espagne. — Le spiritisme à Mons. — Réflexions ; pensées diverses. — Nouvelles.

LES FRÈRES ENNEMIS.

Voilà une locution qui a encore souvent son application sur la terre, car on y rencontre encore beaucoup d'ennemis acharnés qui tous sont frères selon l'esprit et qui devraient agir entre eux fraternellement. On comprend que les hommes qui repoussent la morale du Christ et qui s'appuient uniquement sur les armes meurtrières pour faire valoir leurs prétentions, se montrent ennemis les uns des autres ; mais quand on est réellement chrétien, on ne peut, sous aucun prétexte, être l'ennemi de personne, on se doit au contraire à tous pour le bien et l'amélioration de chacun. Dieu, dans sa bonté et aux jours venus, a daigné faire connaître au monde terrestre les principes sur lesquels se base la loi fondamentale de l'univers ; il est certainement des choses qui ont pu être mal interprétées, mais quant au fond même de la doctrine, il n'y a point d'interprétation possible et il en est de même de tous les vrais principes des choses. Il n'y a du reste que les principes les plus simples, les plus clairs, non sujets

à interprétation qui méritent vraiment le nom de principes.

Le principe chrétien est précisément dans ce cas ou plutôt il est le principe par excellence. S'il n'avait pas été surchargé d'une foule d'accessoires inutiles ou du moins devenus inutiles, jamais il n'aurait prêté à la moindre discussion entre hommes éclairés et encore moins aux guerres hideuses que l'histoire a été obligée de raconter. On a assez longtemps calomnié la doctrine du Christ en actes et en paroles pour qu'il soit enfin l'heure de la dégager de tout alliage impur, de la montrer aux populations telle qu'elle est en réalité et non telle qu'on l'a faite. Quelle que soit la place qu'on ait donnée à certains criminels sur la terre et même dans le ciel, le crime n'a pas moins existé, et il n'est pas permis de s'appuyer sur Dieu ou sur le Christ pour en faire une bruyante apologie.

Si encore ces hommes étaient représentés comme des criminels repentants, on comprendrait que leur repentir leur eût conquis une place au ciel, car tous iront un jour après s'être lavés de leurs fautes. Mais ce n'est pas le pardon, c'est la glorification du crime qu'on fait sonner bien haut, crime dont on voudrait rendre responsables les principes chrétiens et complice le Christ lui-même. C'est tout simplement abominable, et si l'on croit faire ainsi un appel aux consciences droites pour les amener au Christianisme, on commet la plus grossière des erreurs. On a beau dénaturer les faits et falsifier l'histoire, la vérité finira toujours par se faire jour et le crime et l'iniquité trouveront même parmi les hommes la punition morale qu'ils méritent. En présence des jugements dictés par un favoritisme insensé, que devient le ciel ? Que devient l'enfer ? Que devient la vie future ?

Le ciel c'est la terre promise d'où les puissants expulsent leurs ennemis, même ceux qui se sont contentés de réclamer humblement leurs droits et pour ce seul fait considérés comme des ennemis, eux, qui avant toutes choses sont des amis sincères. Ceux qui ont bien voulu étudier un peu les livres spirites savent ce qu'il est nécessaire de savoir de la destinée humaine ; ils ont des notions à peu près exactes sur le Ciel et sur l'Enfer, c'est-à-dire sur ces deux états opposés de l'humaine créature. Les frères ennemis se sont mutuellement exclus du Ciel et conséquemment envoyés en Enfer les uns les autres. Et dire que parmi eux la plupart se disent chrétiens pour ne pas dire tous ; voilà qui est singulièrement édifiant. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cela commence et les frères ennemis du passé, gens peut-être plus pratiques que ceux de l'époque actuelle, faisaient le paradis ou l'enfer de ce monde même ; le paradis par les jouissances matérielles, l'enfer par les tortures et les bûchers.

Que devenait la vie future ? Un mythe ; et c'était bien en cette qualité que les frères ennemis dominants, vainqueurs dans la lutte, donnaient un avenir douteux pour eux et tout-à-fait problématique à leurs victimes vouées à la mort par les tribunaux sacrés. C'étaient des ennemis, pas autre chose, des gens que l'on considérait comme des ennemis et dont on décrétait la destruction corporelle pour des motifs fort peu chrétiens. Mais le mot chrétien est devenu fort élastique depuis qu'on l'a attaché à une foule de formes extérieures différentes et le plus souvent ennemies les unes des autres. On peut se faire la guerre, se tuer, se massacrer, devenir ennemis implacables dans ce monde et dans l'autre, et se dire chrétiens sans soulever le moindre murmure, sans exciter la plus petite réprobation. Cela est très concevable : les chrétiens de nom, divisés par leurs dogmes, se trouvent, les uns et les autres, parfaitement chrétiens pourvu qu'ils aient l'extérieur de la foi *matérielle* qu'ils professent.

Soumis aux conditions d'apparence qui leur sont imposées, ils peuvent haïr, se venger, punir à l'occasion, si cela leur est possible, non-seulement les dissidents, mais encore ceux qui pensent comme eux dans la prétendue plénitude de leur foi. Cependant la haine, la vengeance, les prétentions au despotisme, sont des vices antichrétiens au premier chef au point de vue des principes. Que l'on s'en soit arrangé plus tard pour ne pas perdre des adhérents qui pouvaient sembler nécessaires à de certaines personnes, cela se comprend jusqu'à un certain point ; mais ce qui est plus inconcevable, c'est que, cédant sur les prin-

cipes mêmes qui devraient rester inviolables et inviolés, on ne sache pas céder la moindre des choses dans les questions de forme et surtout dans les questions de personnes, qui sont encore moins que les questions de forme. La personnalité a tout envahi, poussée par l'orgueil, l'ignorance et la cupidité.

On fait bon marché des principes et on s'attache à des choses d'une importance tout-à-fait secondaire, alors que, comme il est dit dans l'Evangile, il est une seule chose nécessaire. Cette chose c'est l'union dans le bien, la fraternité chrétienne au vrai sens du mot. Le seul terrain sur lequel on puisse établir l'édifice de l'avenir est cette fraternité même. Que chacun suive dans les questions secondaires les inspirations qui lui semblent le mieux en harmonie avec sa propension naturelle, rien de plus juste et de plus conforme au principe même de la liberté ; mais sur le point de la fraternité universelle, tous les amis du progrès sans exception doivent être d'accord. Il ne faut pas se laisser arrêter par quelques difficultés plus faciles à vaincre qu'on ne pense généralement. Pour la plupart d'entr'elles, il suffit de vouloir, de savoir vouloir. Rien ne peut résister à une volonté ferme, surtout lorsque cette volonté est appuyée sur les éternels principes de la vérité et de la charité fraternelle. Hors la charité point de salut, voilà la devise sacrée à laquelle tous doivent se rallier, c'est le moyen de faire une bonne action et en même temps ce qu'on nomme vulgairement une excellente affaire.

Que gagne-t-on à se haïr et à se traiter de Turc à Maure ? La haine enfante toutes sortes de maux, tandis que de l'amour fraternel découlent toutes sortes de biens. Le christianisme bien compris est le plus grand bienfait qui se puisse imaginer ; mal compris il est, comme toutes choses humaines, sujet à produire des maux plus ou moins dangereux, plus ou moins profonds. Le christianisme basé sur les vrais principes est divin par son essence même ; c'est la doctrine la plus apte à conduire l'homme vers Dieu, et cependant on voit ce qu'on a pu en faire en le défigurant. C'est ainsi que se changent et s'oblitérent les meilleures choses au contact de certaines passions. Mais par bonheur, ces déviations doivent avoir une fin et le christianisme pur sera un jour du consentement de tous la loi universelle. Alors il sera connu de tous et les actes des uns pas plus que les paroles des autres ne parviendront plus à donner le change sur des vérités désormais admises par tout homme de bonne foi.

Les inimitiés cesseront et l'on verra combien on a été peu sensé en se laissant entraîner à des luttes, sans raison réelle, à de sanglants démêlés.

Cependant, il faut le dire, ces choses ont eu leur raison d'être, à force d'obscurcissements elles ont servi à faire la lumière et à montrer à tous les esprits non prévenus qu'il est des choses dites très chrétiennes qui n'ont absolument rien de chrétien. On s'est paré du christianisme comme on se pare d'un vêtement à la mode : il a été de mode de se dire chrétien, comme il est de mode aujourd'hui dans un certain monde de se poser en adversaire du christianisme. Ces diverses manières d'être sont des apparences qui n'ont pas d'autre portée ; c'est une mode qui passe et on n'est ni plus ni moins chrétien pour cela. Ceux qui se disent antichrétiens parce qu'ils ne voient pas le christianisme dans les principes seuls qui en font la base, se trompent eux-mêmes et ne se connaissent pas ; ils sont peut-être plus chrétiens dans le fond qu'ils ne se l'imaginent, plus chrétiens que beaucoup d'autres.

Ceux qui se disent chrétiens par ostentation ou par manière d'acquit ne le sont certainement pas dans le fond, on est chrétien par les œuvres et non par les paroles et non par les gestes. Il faut donc distinguer les vrais des faux chrétiens et séparer, comme l'a dit Jésus, le bon grain de l'ivraie. Les chrétiens par gestes et par paroles, si leurs œuvres et leurs pensées, qui sont des œuvres aussi, ne sont pas conformes au principe de fraternité, ne sont pas chrétiens ; ils le sont de nom et non pas de fait, ce sont des chrétiens de statistique. Il n'y a que ceux qui font des œuvres vraiment chrétiennes, c'est-à-dire fraternelles, qui méritent réellement le nom de chrétiens. Ils ne sont dans le fond de leur cœur ni traîtres ni faux frères, ni faux amis ; ils considèrent leur prochain comme ils se considèrent eux-mêmes et cherchent à faire cesser les inimitiés partout où leur influence peut s'exercer efficacement. Bien loin de diviser les gens entre eux pour les dominer, ils les unissent, et leur influence sur eux, bien loin de s'amoindrir, va toujours croissant, car en entendant les conseils qu'ils leur donnent, ils savent que ce sont de vrais conseils d'amis.

Ils savent que leur prochain c'est tout le monde et qu'il ne leur appartient pas de juger ; ils obéissent bien certainement à des sympathies particulières qu'ils ressentent pour certaines personnes, mais ils font tous leurs efforts pour vaincre les antipathies qui s'élèvent entre eux et d'autres. Ce sont autant de sources de division qu'il faut tarir, autant de souvenirs confus mais persistants de haines anciennes, qu'il faut faire disparaître. En faisant cesser autant qu'il est possible les antipathies innées, on empêche en même temps beaucoup d'inimitiés de se pro-

duire, et le bien qui peut se faire ainsi a une valeur incalculable, une valeur très réelle que nul ne peut préciser. Travailler fluidiquement toujours et ouvertement, quand on le peut, à faire cesser les inimitiés est une œuvre éminemment chrétienne.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

L'OFFENSE ET LE PARDON.

Les chrétiens de toutes les branches du christianisme professent la doctrine du *pardon des péchés*, et ils disent : « que le sang répandu » par Jésus sur la croix, a purifié les hommes de « leurs péchés ; c'est-à-dire, leur a obtenu le « pardon de leurs offenses envers Dieu. »

Pour le dire en passant, ce qui prouve que Jésus n'a point obtenu, ainsi qu'on veut bien le dire, le *pardon des péchés*, c'est que chaque jour les chrétiens récitent le *Pater*, cette prière enseignée, dit-on, par Jésus lui-même, dans son sermon sur la montagne (Matthieu, chap. VI, v. 9 à 13) et dans laquelle on trouve : « Pardonnez- » nous nos péchés, comme aussi nous pardonnons » à ceux qui nous ont offensés. » Et plus loin, au verset 14, on trouve que Jésus a dit : « car si » vous pardonnez aux hommes leurs offenses, » votre Père céleste vous pardonnera aussi les » vôtres. »

A bien considérer tout ceci, on voit que non-seulement Jésus n'est pas Dieu, mais qu'en tant qu'appartenant à la nature humaine, c'était un homme à conceptions peu philosophiques, qui n'avait point de Dieu une idée juste, et qui ne le comprenait qu'à un point de vue anthropomorphique, ce que font, au surplus, les chrétiens eux-mêmes.

En effet, dire qu'on *offense* Dieu, c'est admettre que Dieu peut être atteint et blessé moralement par les hommes ; c'est par conséquent admettre que Dieu est de même nature que les hommes.

Un homme peut *offenser* un autre homme. Tous deux sont de même nature ; tous deux sont des êtres finis ; tous deux sont donc susceptibles d'être blessés matériellement ou moralement. Mais Dieu, *Être infini*, *Être absolu*, ne peut en aucune manière être affecté, blessé. Blessé moralement quelqu'un, c'est porter une atteinte morale à son être. Dire, par exemple, à un homme qu'il ment, c'est insinuer qu'il est fourbe ; qu'il déguise sa pensée. Et il peut arriver en effet, que le reproche qu'on lui fait, soit mérité ; de même qu'il peut se faire que ce reproche tombe à faux. Mais, même dans ce cas, il blesse

l'individu, car il porte atteinte à son honorabilité ; il le fait déchoir aux yeux de ses semblables.

Peut-il en être de même de Dieu ? En aucune manière. Les hommes auraient donc beau chercher à insulter Dieu ; ils auraient beau le taxer de mensonge, de cruauté, de partialité, etc., jamais ils ne lui porteront aucune atteinte, car il est l'ABSOLU, c'est-à-dire : la bonté *absolue*, la vérité *absolue*, l'équité *absolue*. Il est donc tout-à-fait impossible à l'être humain, quoi qu'il fasse et qu'il dise, de *blessar* ou d'*offenser* Dieu, c'est-à-dire de *diminuer* Dieu.

Seulement, en insultant Dieu, l'homme se fait grand tort à lui-même ; il *s'amoindrit moralement*. C'est donc grandement errer, que de parler du *péché* qui *offense* Dieu.

Non, l'être humain qui agit contrairement à la loi de Dieu ; contrairement à la loi de justice et d'équité ; celui qui d'une manière ou d'une autre porte atteinte matériellement ou moralement à lui-même ou à ses semblables, ne *pèche pas*, n'*offense pas* Dieu. Non ; mais il *s'amoindrit moralement* ; il *déchoit*. Et dans ce cas, tout en accordant à ceux de ses semblables qu'il a lésés, une juste réparation, il a besoin de travailler à sa propre réhabilitation.

Après la question du *péché* (de l'*offense* envers Dieu), vient pour les chrétiens, la question du *pardon*.

Pardoner une offense, ce n'est pas *effacer* l'offense. Qu'un homme qui est volé par un autre homme, lui pardonne de l'avoir volé, il accomplit un acte de charité. Mais cet acte de charité, ce pardon, n'empêche pas que le vol ait été commis. Et l'action mauvaise existe, même après que le voleur a restitué tout ce qu'il avait pris.

Il en est de même de toutes les actions mauvaises, de tous les crimes qu'un homme commet. Si un homme en assassine un autre, la victime peut bien, avant de mourir, pardonner en toute sincérité à son assassin, et en faisant cela, elle accomplit un acte de haute charité. Mais l'assassin n'en reste pas moins coupable du crime qu'il a commis. Et s'il se confesse à un prêtre ; si le prêtre, parlant au nom de Dieu, lui donne l'absolution, quelque repentir qu'il puisse réellement éprouver, il n'est point pour cela pardonné par Dieu. Si Dieu pardonnait, il ne serait pas l'*Equité absolue* ; il ne serait pas Dieu.

Et c'est en cela que les diverses communications obtenues des Esprits depuis une vingtaine d'années, ont rendu un grand service à l'humanité terrestre, en lui démontrant la nécessité de s'amender, et en lui faisant connaître que rien n'était pardonné, mais que chacun de nous devait tôt ou tard, payer ses dettes à l'équité divine.

Que si un crime, un méfait quelconque, un vice portant atteinte à notre moral ou à notre physique, n'était pas puni ou expié pendant notre incarnation actuelle, il le serait dans une prochaine incarnation. Ils ont fait connaître aussi que pardonner à ses ennemis, à ceux qui nous ont fait du mal, c'est faire un acte de charité dont il nous sera tenu compte, et que c'est en pratiquant ainsi la charité que nous contribuerons à établir l'harmonie sur la terre.

C'est en cela aussi que la philosophie religieuse spirite dépasse du tout au tout, les diverses religions instituées jusqu'à présent par les hommes.

D^r WAHU.

DIEU ET LA CRÉATION.

LA FEMME ET L'AMOUR.

VI.

L'ouvrière. — Combien sont coupables ceux qui abusent des femmes en les soumettant à un travail au-dessus de leurs forces ! ceux qui vont la chercher dans la misère des villes ou qui s'adressent à l'aveuglement de la femme des champs pour la soumettre au travail exterminateur des usines et à la promiscuité des manufactures. Celle-là n'est plus ni sœur, ni épouse, ni mère. « *L'ouvrière!* mot impie, sordide, qu'aucune langue n'eut jamais, dit Michelet, qu'aucun temps n'aurait compris avant cet âge de fer, et qui balancerait à lui seul tous nos prétendus progrès. » *L'ouvrière* c'est la pauvre femme qui travaille toujours et pourtant meurt de faim. Il faut bien le dire, c'est le riche, le spéculateur éhonté qui lui suce le sang jusqu'à la moëlle des os. Pendant que l'homme est vêtu de drap bien chaud, elle, l'ouvrière, la pauvre déshéritée, passe l'hiver sans feu, vêtue d'une misérable robe d'indienne. Pendant que l'homme, ouvrier comme elle, entre le soir à sa gargote et mange à sa faim, elle, la frêle créature, déjeune avec un sou de lait et dine avec du pain sec à peine assaisonné d'un morceau de fromage, car souvent le prix de sa journée ne dépasse pas dix sous.

C'est que l'homme ne veut plus se marier et ne veut plus protéger la femme. Il vit gloutonnement seul. Et cependant, là encore, l'amour serait le sauveur et la joie, car la pauvreté de l'ouvrier serait richesse pour l'ouvrière, et l'ordre, la vigilance et les doigts agiles de la fée sont autant d'éléments de bonheur qui se développent sous l'aile de l'amour. Mais non, l'amour, le saint amour que Dieu donna à l'homme pour le soutenir et le consoler dans ses misères, n'est pas fait pour elle. Si elle se marie c'est encore pour être la

chose et la victime. Y a-t-il une charrette à conduire, c'est elle qui s'attelle à côté de l'âne pendant que l'homme, le maître, pousse doucement par derrière. Pendant que lui taille la vigne à son aise, c'est elle qui, péniblement, gratte et pioche la terre. Lui, à ses fêtes et ses amis avec lesquels il va boire au cabaret ; elle, elle n'a pas de répit et travaille toujours, car, enfants et mari, c'est elle qui entretient tout. Heureuse encore la pauvre, si, le soir, quand l'homme rentre gris, elle n'est pas battue ou bien si, enceinte et traînant sa double souffrance, elle n'est point abandonnée seule et sans ressources.

Est-elle domestique à la ville ? Que de durs traitements souvent n'a-t-elle point à subir de la part de la bourgeoise, surtout pour peu qu'elle soit jolie ! Grondée, vexée, malmenée, la vie devient un enfer pour elle. Le maître seul est bon pour elle, ou bien le fils qui comprend vite qu'elle appartient d'avance à celui qui lui montrera un peu d'amitié. Et voilà la pauvre enceinte. Chassée, sans pain, sur le pavé, elle reste à la merci de tous en attendant qu'elle puisse aller accoucher à l'hôpital. Et quelle sera désormais sa vie, grand Dieu ! que de cruels combats ! que de peines et combien ne lui faudra-t-il pas de cœur et de courage pour élever cet enfant qui n'aura jamais de père !

Telle est la vie de la pauvre ouvrière en général.

Et cependant les femmes sont une aristocratie, il n'y a pas de peuple chez elles. C'est qu'elles sont faites pour l'amour et la famille, et l'ouvrière, dans son modeste intérieur, serait la joie et le bonheur du foyer, la reine aimée et vénérée, si dans notre horrible société la richesse n'était pas ramassée dans les mains de quelques égoïstes qui vivent au détriment du bonheur des autres, et si l'amour était le mobile de l'union de tous les hommes. Mais ce mot même d'ouvrière est une honte pour la société ; le seul atelier de la femme, c'est son intérieur et sa maison.

La femme est la civilisation. — Les femmes portent l'avenir de la société dans leur sein et jamais il n'y aura de progrès sociaux que ceux qui leur sont dus. La femme, considérée dans son aspect supérieur, c'est le médiateur d'amour. Elle a deux révélations, et quand l'attrait du sexe cède et pâlit, la seconde paraît dans sa douceur céleste : elle est la paix, la consolation, le précieux conseil, la médiation toujours active et bienveillante. L'homme, lui, ne produit que la guerre, la discorde et le combat, et quand un torrent de maux coule de lui, la femme vient par derrière les adoucir et les guérir. « Je traverse une forêt et j'entends un pas léger... Cela pourrait bien être un homme... et je me tiens sur mes gardes. Mais voici que c'est une femme. Salut, doux ange de paix ! »

Quand le catholicisme a condamné l'amour, il a jeté comme un voile de ténèbres sur la société. Il n'est point de laideur morale que ne transfigure le sourire

divin de l'amour ; c'est lui le Dieu qui conduit l'univers. Un simple mot d'une femme peut relever et sauver un homme, le grandir à ses propres yeux et lui donner pour toujours une force et un courage qu'il ne connaissait pas. Il faut donc conclure qu'au lieu d'abaisser la femme, il faut la relever et la glorifier. Nous regarderions même comme la plus grande des réformes sociales que ce fut la mère et non plus le père qui donnât le nom à ses enfants. Alors la mère seule serait responsable de ceux qu'elle aurait mis au monde, et tous seraient égaux devant elle et devant la société. Nous nous appuyons, pour cette proposition, sur ce fait que les qualités morales de la femme sont supérieures à celles de l'homme, et aussi sur notre persuasion intime qu'une éducation bien dirigée ferait disparaître en elle les défauts qu'on lui reproche. Que la femme soit libre et l'égal de l'homme, et que l'amour soit honoré, alors on ne verra plus la fiancée poussée à prix d'argent dans les bras du vieillard ; ni la jeune fille soupirant, oubliée dans le triste coin où elle attend l'amour et sa place au soleil ; ni la malheureuse atrophiée par le travail et la misère regardant passer dans sa voiture la maîtresse du riche ; ni la pauvre ouvrière attendant, avec son enfant dans les bras, son mari à la porte du cabaret ; ni de plus infortunées encore allant chercher au fond de la rivière un abri contre la honte et la faim.

Il faut donc que tous les gens de cœur travaillent à faire effacer de nos codes les clauses, aussi iniques qu'injurieuses, qu'ils contiennent à l'égard de la femme.

Et maintenant, terminons en disant avec la voix si tendre du grand poète :

« Ah ! vénérons la femme, sanctifions-la, glorifions-la. La femme, c'est l'Humanité vue par son côté tranquille ; la femme c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles. C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce et nous entraîne. Souvent, autour de nous tout est l'ennemi ; la femme c'est l'amie.

« Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse. La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque. Et quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir. » (1)

(A suivre.)

René GAILLIÉ.

(1) Discours de Victor Hugo sur la tombe de M^{me} Louis Blanc.

PÉLERINAGES DE LOURDES.

Communication par le guéridon obtenue le 8 mars 1885,
par M. Tournier, à Carcassonne.

Ma femme est allée à Lourdes, pour demander ma guérison, et dans l'espace de deux jours j'étais couché dans la tombe. Devant ce miracle éclatant, elle vit sa foi grandir et se développer.

Elle alla tremper sa fille dans la piscine et sa fille en sortit complètement paralysée. Elle loua Dieu de ce qu'il l'éprouvait, et sur le conseil de son confesseur, elle y conduisit son fils, malade de la petite vérole. Il resta raide mort dans le fameux bain.

Elle loua de plus belle le Seigneur qui l'accablait de ses bienfaits.

Le confesseur, en savourant un excellent dîner, lui dit : « Heureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés. »

Ma femme, transportée d'admiration, lui donna cent francs pour le repos de ceux qu'elle avait perdus. Le saint homme empocha l'argent en disant : « Bienheureux les pauvres, car ils posséderont le ciel. » Et ma femme sortit émerveillée de la foi et du désintéressement du curé.

Aujourd'hui, elle prie Dieu tous les jours, pour que la religion de paix et d'amour renverse cette odieuse République qui ne veut pas doubler le traitement des curés et qui veut répandre à flots, la lumière dans tous les esprits.

Elle espère charitablement que le jour du triomphe désiré, on jettera en prison, ces damnés, en les envoyant mourir sous le ciel meurtrier de Cayenne. Ces affreux républicains qui osent préférer le Dieu de la conscience, au Dieu du Vatican !

LE CATHOLICISME EN ESPAGNE.

Voici qui montre jusqu'à quel point le catholicisme pèse encore sur l'Espagne.

On lit dans l'*Iris de Paz*, revue spirite bimensuelle de Iluesca, Espagne :

A Fiscal, petite ville de cette province (de Jaca, Arragon) le curé a coutume de sortir le dimanche de Quasimodo (octave de Pâques) à la tête de sa cohorte d'enfants de chœur pour aller *décarémer les familles* (littéralement : *sortir le carême des maisons*). C'est le nom que donne le peuple à cette flouerie cléricale, triste ressouvenir de ces temps où s'accomplissait ce commandement antichrétien, de l'Eglise : « payer la dîme et les prémisses à l'Eglise de Dieu ». Commandement établi par le paganisme de la Rome mo-

derne, qui a converti en lucre et en *modus vivendi* la sublime religion prêchée par Jésus, et qui substitua à ses divins préceptes de charité et d'amour, les maximes mondaines de jouissances matérielles et de domination.

C'est ce que symbolise cette coutume de *décarémer les familles*, qui existe non-seulement à Fiscal, mais dans beaucoup d'autres villes. Nous racontons ici ce qui se passe à Fiscal.

L'avant-garde de la troupe cléricale se compose d'une foule de petits quémandeurs, qui, armés de ces crécelles et autres instruments assourdissants en bois, dont on se sert lors du silence des cloches pendant la semaine dite de la Passion, vont chantant à l'unisson de leurs voix enfantines les couplets suivants :

Nous sommes des anges,
Nous venons du ciel,
Nous avons des corbeilles
Et demandons des œufs.
Le Dieu qui nous donna la vie
Désire que nous mangions
Et qu'ensuite nous buvions.
Descendez bien vite, madame,
Sans cela nous partons.
Et nous voulons des saucisses
Longues de quinze palmes.

Il suffit de ces quelques mauvais couplets pour montrer qu'ils sont en harmonie avec la cérémonie qu'ils accompagnent.

La troupe bigarrée et bruyante va s'arrêtant à la porte d'entrée de chaque maison, dans lesquelles entre le curé, conformément au Rituel, pour recevoir sa rémunération en œufs, en saucisses et autres denrées, pour souhaiter d'heureuses fêtes de Pâques, et pour s'informer : « si tout le monde s'est acquitté du devoir pascal » (confessé et communié) qui n'a point été imposé par Jésus, car ce n'est qu'une invention de l'Eglise, qui a faussé les évangiles.

Après avoir parcouru toute la ville et terminé la collecte, les quêteurs se réunissent dans le parvis de l'église. Là, le curé donne à chaque chanteur un œuf, gardant pour lui les nombreuses douzaines d'œufs restantes, ainsi que les autres victuailles mendiées.

Les œufs sont vendus au marché de la ville voisine et le produit de la vente est destiné.... ? A secourir les pauvres ? dira t-on. — Non, non ; agir ainsi serait chrétien et serait se conformer à l'esprit et à la lettre de cette doctrine qui exalte la pauvreté ; mais ce ne serait ni catholique, ni conforme aux instincts du catholicisme. Le produit métallique de cette collecte va augmenter les émoluments du curé ; ce qui corrobore nos appréciations antérieures et ce qui fait voir combien on se moque de ce qu'a dit Jésus : « Il

est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

LE SPIRITISME A MONS.

Nous extrayons d'une lettre de M. E. Deruelles, 48, faubourg de Berlaimont, à Mons, quelques renseignements concernant la marche progressive du spiritisme dans cette ville et ses environs. « Le nombre des adeptes de notre doctrine va toujours en augmentant depuis quelque temps. On peut les évaluer aujourd'hui à 200. Ils se sont constitués en quatre groupes, se réunissant le premier dimanche de chaque mois sous l'autorité d'une commission spéciale chargée de vérifier les travaux de chaque groupe. Un délégué est choisi pour traiter un sujet à la séance suivante. » M. Deruelles termine sa lettre intéressante en faisant appel aux personnes généreuses qui voudraient faire des envois de livres spirites à des frères malheureux. Eu raison de la crise qui sévit en ce moment dans le bassin de Mons, malgré toute la bonne volonté qu'ils ont de s'instruire, la majeure partie des spirites ne peuvent se procurer les ouvrages en question.

Le Comité du *Messageur* a répondu pour sa part à l'appel des frères de Mons en leur faisant un bon envoi de livres divers concernant le spiritisme.

Réflexions. — Pensées diverses.

PREMIÈRE PARTIE (SUITE).

192. — Si l'on savait arrêter à temps les mal intentionnés, combien on épargnerait à la société de regrets et de malheurs !

193. — Vous dites que la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau. En vertu de quelle force le cerveau peut-il sécréter quelque chose ?

194. — Vous prétendez que ce que nous appelons âme n'est autre chose qu'une résultante de l'organisme. — Pourriez-vous nous expliquer qui a combiné cet organisme ?

195. — Vous ne voulez pas de notre Dieu intelligent, et vous préférez avoir recours à un hasard aveugle. — Avouez que cette vérité est une cécité bien clairvoyante, et que ce hasard produit de bien merveilleux effets, par ses agrégations fortuites, d'atomes fortuits.

196. — En quoi, philanthropes matérialistes, la fameuse maxime de tous les chefs d'école, du matérialisme, résumés par celui qu'on a si justement nommé le chancelier de fer ; en quoi, dis-je, cette fameuse maxime peut-elle contribuer au bonheur et au perfectionnement de vos frères ? En quoi, libres penseurs athées, votre doctrine, réduisant tout dans l'homme, à des fonctions mécaniques pures et simples, soumises à une

inconsciente fatalité, peut-elle exalter, au cœur du genre humain, le sentiment de la liberté et l'amour de la science ?

197. — Nous inclinons généralement à juger de la moralité des personnes et des actes, d'après nos affections. Il serait mieux de régler nos affections d'après la moralité.

198. — Suivant que nous jugeons des amis ou des adversaires, nous prenons exclusivement pour base de nos arrêts, ou tout le bon, ou tout le mauvais côté de leurs actes et de leur caractère. Convenons que nous ne nous mettons pas ainsi dans des dispositions rigoureusement équitables.

199. — Pourquoi suivant des affections, assez souvent peu raisonnées, pardonnons-nous tout aux uns, et ne pardonnons-nous rien aux autres ? faisant même parfois à ceux-ci des défauts de leurs qualités ; et à ceux-là des qualités de leurs plus ostensibles défauts.

B. BUSSEBAU.

NOUVELLES.

Notre numéro du 1^{er} avril était à peine expédié, qu'une lettre de M. Eglinton nous arriva de Londres où l'ont rappelé de pressants engagements. M. Eglinton compte revenir sous peu sur le continent où son intention est de visiter différentes capitales, il espère que les circonstances lui permettront alors de prendre des arrangements avec nous et avec les frères de Bruxelles ; en attendant il a eu la gracieuseté de nous faire parvenir un cliché avec de l'écriture directe que nous reproduirons prochainement.

M. Donato est toujours à Liège où il a donné différentes séances au profit d'œuvres de bienfaisance. Il doit se rendre incessamment à Verviers.

* * *

Samuel Bellachini. — Les journaux allemands annoncent la mort de M. Samuel Bellachini, le célèbre magicien de la Cour de Berlin. Il était âgé de 59 ans. On se rappellera que Bellachini était le prestidigitateur qui, il y a huit ans, à l'occasion de la visite de Henri Slade à Berlin, et conformément aux désirs de plusieurs personnes haut placées, éprouva la médiumnité physique de M. Slade dans une série de séances qui eurent lieu en pleine lumière et dans sa propre chambre à coucher. M. Bellachini se rendit ensuite avec deux témoins chez un notaire de la ville, et par un acte authentique, il déclara loyalement qu'ayant examiné minutieusement tout ce qui entourait Slade et les manifestations que celui-ci obtenait en sa présence, il n'avait pu découvrir aucune fraude dans ces expériences ; et que la prestidigitation n'avait rien à démêler avec cela.

Ces investigations attirèrent l'attention de l'empereur Guillaume sur les phénomènes spirites. Par l'intermédiaire de Bellachini, l'empereur assista en secret et dans le plus profond incognito,

à plusieurs séances et il acquit la conviction de la réalité des phénomènes.

* * *

Le magnétisme en Allemagne. — M. de Zimmermann, conseiller à Chemnitz, a légué à cette ville un demi million de marcs (soit 625,000 fr.) pour le cas où la municipalité consentirait à autoriser la fondation d'une clinique magnétique et d'une école de guérison naturelle.

(Le journal *Le Spiritisme.*)

* * *

Le journal allemand : *Psychische Studien*, de Leipzig, dit que, d'après un avis officiel de l'autorité ecclésiastique supérieure de Saxe, on conseille — en informant les organes de la police — de s'opposer au progrès du spiritisme, lequel a une tendance opposée à celle de l'Eglise. L'article se termine par cette remarque de la Rédaction : « Ces procédés valent-ils mieux que ceux de l'Inquisition contre les hérétiques et les procès de sorcellerie? Sommes-nous au dix-neuvième siècle encore plongés dans les ténèbres du moyen-âge? »

* * *

Le *Gaulois* raconte sérieusement qu'une voix grave s'est mêlé aux adulations qui ont fêté le quatre-vingt-troisième anniversaire de Victor Hugo, qu'un poète breton, « indépendant et chrétien, le comte du Clésieux, s'autorisant de son âge avancé, vieillard parlant à un autre vieillard, a envoyé au Maître, un éloquent rappel aux croyances chrétiennes »

Mais Victor Hugo vient de faire adresser à son correspondant la lettre suivante, qui ne laisse espérer aucune modification dans ses sentiments derniers :

Monsieur,

M. Victor Hugo, qui scrute, avant tout, les intentions, me charge de vous remercier de vos beaux vers.

L'idée de la mort est une de celles avec qui il s'est le plus familiarisé. Il mourra déiste, comme il a vécu, et nous répète souvent : *Dei voluntas*, avec une sérénité parfaite.

Mais, dans sa conviction absolue, le prêtre et le dogme sont mauvais, dans toutes les religions possibles, et leur influence a toujours été fatale à l'humanité.

Je vous engage à lire ou à relire : *Religions et religion*. Il n'est jamais trop tard pour ouvrir les yeux à la vérité et pour élever sa croyance.

Très respectueusement.

RICHARD LESCLIDE.

* * *

The Christian Register, un organe unitarien des Etats-Unis, dit ce qui suit, en parlant du Spiritisme :

« Lorsque des tables se meuvent sans aucun contact humain, lorsque la musique vient d'un piano fermé, lorsque des écrits se produisent sans l'intervention de l'homme, nous avons là des faits qui méritent l'investigation. On ne les a laissés que trop longtemps aux explications de personnes souvent incompétentes. Beaucoup admettent les faits sans accepter l'explication donnée par les Spiritualistes. Pour ces motifs, nous approuvons la proposition d'établir une société d'études psychologiques basée sur des principes purement scientifiques. »

* * *

On vient de créer en Amérique une société analogue à la *Society for Psychological Research*,

laquelle fonctionne activement en Angleterre depuis deux ans.

* * *

Le spiritisme en Grèce. — M. E. Rossi de Giustiniani écrit de Braïla à la *Revue spirite*, que M. Lefakis, un spirite dévoué, fait, par ses écrits, une propagande très active parmi les familles d'Athènes, riches et influentes, lesquelles font parler les tables; la première phase du spiritisme commence sérieusement en Grèce.

* * *

Une histoire d'Esprit racontée par le correspondant londonien du *Mercury* de Liverpool.

Il a été formé récemment une Société de recherches psychologiques : *Society for Psychological Research*, dont font partie beaucoup de personnes bien connues. Un de ses comités s'occupe de la visite des maisons hantées; c'est le professeur W.-F. Barrett, M. Henry Sidgwick du Trinity Collège de Cambridge, et M. Hensleigh Wedgwood. Ce trio de chercheurs d'esprits a vu différentes fois des fantômes ayant la forme humaine. Il y avait une maison entr'autres où l'Esprit passait régulièrement par un certain corridor. Ils firent tout ce qu'ils purent pour l'attraper, mais sans y réussir. Décidés à lui dresser un piège, ils placèrent des fils de soie invisibles à travers la ligne de son passage; ces fils étaient tels qu'on ne pouvait les sentir en passant. L'Esprit vint. Il passa le long du corridor et disparut. Le comité des études psychologiques alla immédiatement vérifier ces fils. Chaque fil fut trouvé intact, tel qu'il était avant le passage de l'Esprit.

(Tiré du *Banner of Light*.)

* * *

La Crémation aux Etats-Unis. — On écrit de New-York, 21 décembre :

Tandis que la vieille Europe se fait si lentement à l'idée de la crémation des corps, ce genre de destruction des cadavres est devenu chez nous une mode véritable. On installe partout des appareils crématoires, et dans certaines localités, les cadavres attendent... avec impatience... leur tour d'incinération.

Cet engouement pour la crémation est commun à toutes les classes de la société. C'est ainsi que les restes d'une jeune actrice en renom, Miss Laura Clancy, viennent d'être mis au four, sur la demande expresse de la défunte. Elle était Spiritualiste et a exprimé en mourant le désir d'être incinérée, afin que ses cendres pussent être réparties entre deux urnes, destinées à orner la tombe de sa sœur à Baltimore et celle de sa mère à Burlington (Vermont).

En conséquence, une foule considérable se pressait le mardi, 2 décembre, à Lancaster (Pens.) pour voir consumer la dépouille de la jolie actrice dans un four crématoire chauffé à blanc.

Le corps, enveloppé d'un drap qu'on avait saturé d'eau d'alun, a été livré aux flammes à six heures.

A huit heures l'opération était terminée et le corps de Miss Laura Clancy retourné en poussière.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messageur*, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messageur**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE,
y compris la France. » 5-»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

AVIS.

Le journal est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Ile, 21 ; chez Bay frères, libraires-bouquinistes aux Halles centrales, et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE.

A propos de magnétisme. — Dieu et la Création. — Ecriture directe. — La colonne de l'infailibilité. — Correspondance. — Le spiritisme et la presse. — Le double anniversaire. — Nouvelles.

A PROPOS DE MAGNÉTISME.

Aujourd'hui qu'on s'occupe beaucoup de magnétisme, ce que je vais raconter présentera, je le pense, un véritable intérêt.

Les particularités qui suivent, m'ont été racontées par un de mes amis, de la véracité duquel je puis me porter garant ; elles viennent à l'appui de la croyance, à l'action que peuvent exercer les uns sur les autres les Esprits, soit incarnés, soit désincarnés, et elles prouvent l'intime connexion existant entre le magnétisme et le spiritisme.

Je crois devoir dire d'abord, que l'ami dont je parle, est un homme intelligent, instruit et bon, et qu'il ne connaît guère que de nom, la doctrine spirite, qui, au surplus, était à peine connue en France en 1850, époque à laquelle eut lieu ce que je vais raconter.

M. P. avait épousé une femme en rapport avec son âge, tous deux étaient jeunes encore, et M^{me} P. était douée d'une vive sensibilité et d'une grande délicatesse de sentiment. C'était une artiste distinguée.

Au bout de quelques années de mariage, M. P. eut occasion de se convaincre que sa femme avait une grande propension au somnambulisme provoqué ; qu'elle était très accessible à l'action magnétique qu'il exerçait sur elle, et qu'étant magnétisée elle était parfaitement lucide.

Voici à ce sujet, quelques détails qui m'ont été

donnés il y a quelques années par M. P., peu de temps après la mort de sa femme.

Il mettait sa femme en état de sommeil magnétique par la seule puissance de sa volonté et sans avoir recours à aucune espèce de *passes*. Sa femme passait de l'état ordinaire à l'état magnétique en quelque endroit qu'elle se trouvât, même dans la rue, au bras de son mari. Elle sortait de l'état magnétique et rentrait dans la vie ordinaire, également sans que personne d'étranger put s'en apercevoir. Il lui est souvent arrivé non-seulement d'être magnétisée dans la rue, se promenant avec son mari, mais encore lorsqu'elle marchait donnant le bras à une personne étrangère, son mari marchait à côté d'elle. Dans ces cas-là, le mari *voulait* que les yeux restent ouverts, et ils restaient ouverts ; il y avait seulement un peu de strabisme.

Lorsque M. P. désirait connaître quelque chose ayant rapport à la santé de sa femme, il la magnétisait, et elle lui disait tout ce qu'il désirait savoir.

M^{me} P. elle-même, engageait son mari à l'endormir pour l'interroger. Une chose bizarre sans doute pour les magnétiseurs non-spirites, mais dont la doctrine spirite donne une facile explication, c'est que dans les moments de somnambulisme provoqué, M^{me} P. parlait toujours d'elle-même *comme d'une tierce personne*. Ainsi, elle disait : « il faudra éviter telle chose, *elle* en serait mécontente ; *elle* en serait triste. »

Et lorsque M. P. demandait : qui lui parlait ainsi ? La magnétisée répondait : « Je ne suis pas ta femme ; je suis une âme pure et qui est votre amie à tous deux. »

Si M. P. lui demandait comment *elle* pouvait voir à travers les murs ou à travers n'importe quoi, l'âme lui répondait : « je ne *vois* pas, je *sais*. »

Entre eux, M. et M^{me} P. désignaient par la dénomination : *l'âme*, l'être qui, lorsque M^{me} P. était magnétisée, parlait par sa bouche, et qui parlait d'elle à la troisième personne. Ne connaissant la doctrine spirite ni l'un, ni l'autre, M. et M^{me} P. pensaient que c'était l'âme de M. P. qui parlait ainsi. Et cependant une circonstance très positive

aurait pu les éclairer. Il arriva que M^{me} P. devint jalouse, *étant éveillée*, de ce qu'elle croyait être elle-même étant en somnambulisme provoqué. Ou plutôt, sans doute, elle avait l'intuition : qu'un troisième être, mais *désincarné*, peut-être leur *Esprit protecteur*, venait s'interposer entre elle et son mari, et elle craignait que son mari ne conçût plus d'affection pour cet être, que pour elle.

M. P. dans le but de rassurer sa femme, l'endormit et exposa la situation à *l'âme*. Il fut répondu (toujours par la bouche de M^{me} P. magnétisée) : que sa femme avait tort d'être jalouse, « que *l'âme* qui parlait était leur amie à tous deux ; qu'elle éprouvait le plus grand bonheur à leur être utile, mais qu'elle n'aimait pas plus l'un que l'autre. »

Un jour, étant disposée à la gaieté, M^{me} P. prit une feuille de papier et la couvrit de caractères alphabétiques et de signes baroques de toute espèce, puis elle dit à son mari : « Nous verrons si *l'âme* me fait une copie exacte de ces griffonnages. »

Immédiatement, M. P. plia la feuille de papier en forme de lettre, la cacheta et la mit dans un tiroir. Puis, il endormit sa femme et lui présenta une feuille de papier blanc et une plume. M^{me} P. prit la plume, et sans désemparer, sans s'arrêter, sans hésiter, elle remplit les deux pages d'hieroglyphes. Lorsqu'elle eut fini, son mari la réveilla ; ils comparèrent les deux feuilles de papier, l'une semblait être la reproduction typographique de l'autre, tant il y avait de similitude.

M^{me} P. devint enceinte, et dès qu'elle le fut, elle dit à son mari pendant le sommeil magnétique : « *Elle est enceinte d'une fille.* »

Ce fut effectivement d'une fille qu'elle accoucha, et lorsque pendant sa grossesse, à plusieurs reprises, son mari lui demanda après magnétisation : « quel serait le sexe de l'enfant ? » toujours la réponse fut la même. A la question : « Comment *l'âme* pouvait savoir cela ? » Il était répondu : « *Elle voit l'enfant.* »

Quand arriva l'époque de l'accouchement, M^{me} P. magnétisée, dit à son mari : « Dès que les premières douleurs commenceront, il faudra l'endormir et la laisser en cet état jusqu'à ce que tout soit fini, afin qu'elle ne souffre pas. »

Une sage-femme était présente lors de l'accouchement, mais elle ne se douta pas le moins du monde que M^{me} P. fut magnétisée ; d'autant plus que celle-ci poussa quelques cris pendant les contractions.

Lorsque tout fut fini, et qu'ils furent seuls, M. P. demanda à sa femme magnétisée, si elle avait souffert ? Elle répondit : « Elle n'a rien senti. » Mais pourquoi alors a-t-elle crié, dit M. P. ? Réponse : « C'était pour ne pas éveiller l'attention de la sage-femme. »

Quelques années après, M. P. eut la douleur de perdre sa femme, qui mourut presque subitement, à la suite d'une chute qui provoqua une luxation de la colonne vertébrale.

Que diront de tout ceci, les adversaires du spiritisme, et surtout les matérialistes ?

Bien des gens disent qu'ils ne croient pas au magnétisme. Oui certes, peut-on leur répondre,

vous avez mille fois raison de ne pas croire à ce prétendu magnétisme exercé par des drôlesses flanquées d'escrocs de plus ou moins bon ton. Ce qui se fait dans ces sortes de boutiques n'est pas plus du magnétisme que le *strass* n'est du diamant. Il en est de même des soi-disants spirites qui font métier et marchandise de leur médiumnité, vraie ou simulée. Et ceux qui ajoutent foi, aux dires de ces exploiters, ne doivent inspirer que de la compassion, parce que leur intelligence est juste à la hauteur de toutes les déceptions, de toutes les mystifications humaines.

Le véritable magnétisme étant *l'action d'un Esprit incarné, sur un autre Esprit incarné*, est chose religieuse presque à un degré aussi élevé que le Spiritisme lui-même, qui est *l'action d'un Esprit désincarné sur un Esprit incarné*.

Ce qui s'est passé entre M. et M^{me} P. est la résultante de la combinaison des effets magnétiques avec les effets spirites.

D^r WAHU.

DIEU ET LA CRÉATION.

LA FEMME ET L'AMOUR.

VII.

L'AMOUR DANS L'HUMANITÉ. — Mais l'amour est quelque chose de bien plus grand que tout ce que nous venons de dire ; il est la grande *Chimie divine*. C'est la grande loi universelle que Dieu emploie pour transformer la matière et créer les Esprits dans l'espace. Louis de Tourreil va nous montrer l'amour dans son expression la plus noble et la plus élevée.

« Si le célibat était réellement une perfection, un bien pour ceux qui s'y dévouent, ainsi que le catholicisme le professe, il devrait être de l'intérêt de l'Humanité entière de l'observer. Mais tout le monde sait ce qu'il adviendrait de l'Humanité dans le cas où pareille chose aurait lieu. C'est que le célibat est en réalité l'isolement et le mal. Toutefois, les conséquences seraient peu différentes, si l'on mettait l'incontinence à la place de la continence. L'abus universel de l'acte le plus saint, le plus élevé de la vie ne tarderait pas à faire dégénérer l'espèce humaine et à la détruire, en tarissant dans chaque individu les sources de la procréation. La raison en est qu'avec l'incontinence, l'homme s'absorbe dans ses sens qui le limitent et l'isolent, d'où résulte le mal.

« Pour réaliser la perfection dans la société, il faut le mariage, non le mariage tel qu'il existe aujourd'hui, mais le mariage vrai, chaste et harmonique. Alors, par son moyen, universalisé dans l'Humanité, l'homme obtiendra le perfectionnement de l'homme et la réalisation de *l'Être collectif* à laquelle tend le progrès sur la Planète.

« Jusqu'ici, la société ne s'est fait aucune idée de l'élevation et de la sainteté du but de l'hymen. Elle a obéi instinctivement à la loi du rapprochement des sexes par le besoin secret de la procréation de l'espèce, ou par un simple attrait de concupiscence, voilà tout. Quant à la raison pourquoi les deux sexes existent, elle a été et est encore à cet égard dans une complète ignorance. Or, ne sachant pas pourquoi Dieu a créé

les deux sexes, elle ne peut pas savoir le BUT pour lequel ils se conjoignent. De là son impuissance à régler les rapports de l'homme et de la femme, conformément à la loi de Dieu; de là aussi tant de conséquences funestes pour l'Humanité. Le COUPLE HUMAIN est la source d'où procède le perfectionnement ou la dégradation de l'espèce, selon que la sagesse du législateur a plus ou moins bien compris la loi qui doit régir le mariage. Il est la cause de tout le bien ou de tout le mal individuel et social, en procréant des êtres bien ou mal conformés, des êtres bons ou mauvais, des anges ou des démons.

« L'on se tromperait fort si l'on croyait que les êtres chétifs, mal conformés, laids, vicieux, inintelligents, les êtres en un mot difformes au moral et au physique, sont le produit du hasard. Il n'y a pas de hasard. Tout arrive en vertu d'une logique inflexible. Certes, deux êtres malades ou antipathiques l'un à l'autre n'engendreront point le même fruit que deux êtres sains de corps et d'esprit et attirés par l'amour l'un vers l'autre. Un homme âgé et une jeune fille n'obtiendront pas les mêmes résultats que deux jeunes gens en conformité d'âge. Il est une multitude de rapports dans le mariage dont les conséquences sont des plus désastreuses, et qui n'existeraient pas si l'on connaissait le BUT pour lequel Dieu a fait l'homme et la femme.

« Quel est donc ce but?

« Dieu a fait l'homme et la femme, dit Louis de Tourreil dans sa doctrine fusionnienne, pour réaliser l'être universel dans la consommation des temps, et pour réaliser ici-bas l'être collectif en perfectionnant l'espèce. Le couple humain a pour objet de constituer d'abord l'*Androgyne individuel* (1); puis, l'*androgyne humanitaire*; enfin l'*androgyne universel*. Il se compose de deux moitiés destinées à se compléter l'une l'autre, en s'unifiant par le mariage et en s'universalisant l'une par l'autre. Le mariage est le grand moyen de fusionnement des âmes et des corps. C'est la sainte chimie divine qui doit faire de chaque âme individuelle une grande âme collective, et de toutes les âmes collectives ensemble, une seule âme universelle, avec une même volonté dans une infinité de corps divers.

« Voilà le BUT du mariage, et la raison de l'existence des deux sexes. C'est par les deux sexes dans toute la nature, et par le mariage universel que Dieu se manifeste et que la création a lieu. Sans les deux sexes et sans le mariage rien ne serait manifesté, tout serait mort.

« Mais si le mariage est le grand agent de la création, il est urgent de l'accomplir dans l'harmonie et la pureté; différemment il produit dans ses créations la désharmonie et l'impureté. Donc, pour que le mariage soit d'accord avec son but, pour qu'il produise des œuvres saintes, harmoniques, les deux conjoints ont besoin d'être en conformité d'âge, sains de corps et d'esprit, et unis d'amour. Quand ils communient ensemble, il faut qu'ils soient attirés l'un vers l'autre par une attraction réciproque. L'absence d'élan naturel de la part des deux cœurs à la fois, dans la communion hyménéenne, serait un sacrilège. Toute complaisance de l'un des deux conjoints dans ce cas,

ou toute exigence égoïste serait également un péché grave.

« Dans le moment de la donation de l'un à l'autre, les deux conjoints doivent être exempts de tout mauvais sentiment envers le prochain, et se sentir pleins de l'amour universel, afin de ne point se transmettre leurs imperfections réciproques; autrement le mariage, au lieu d'être une cause de progrès, serait une cause de dépravation. Ils doivent aussi se considérer mutuellement comme l'être collectif, éviter de s'absorber dans les limites étroites d'une forme personnelle, et invoquer Dieu en s'immergeant en lui. Alors les âmes s'unissant de plus en plus par une communion divine, produisent graduellement une union harmonique, grande et saine. Elles se développent et se perfectionnent l'une par l'autre, créent la faculté de se sentir vivre l'une dans l'autre, et réalisent tôt ou tard l'ANDROGYNE INDIVIDUEL, sans lequel l'accomplissement de la destinée humaine serait impossible. Si dans cet état il y a procréation, comme la progéniture participe de ses générateurs, elle naît de plus en plus perfectionnée, de plus en plus propre à constituer l'UNITÉ ANDROGYNALE.

« Une fois l'androgyne individuel réalisé, l'union des âmes est éternelle. Jusque là le mariage a pour but d'unifier les deux conjoints. Son principal objet est d'amener le couple à n'être plus qu'UN à deux. Tant que cette union n'est pas créée, les âmes ne sont pas entièrement fusionnées l'une avec l'autre, et toute conjonction étrangère de la part des époux serait criminelle, parce qu'elle diviserait le couple et l'empêcherait de se constituer dans l'UNITÉ.

« Tous ceux qui meurent et tous ceux qui sont morts sans avoir consommé cette unité, ne peuvent la réaliser qu'incomplètement dans le ciel, tant que la Terre n'est pas elle-même dans l'unité. Nous sommes donc tous intéressés à réaliser l'unité de la Terre le plus promptement possible. Pour cela, après avoir constitué l'androgyne individuel, le couple doit voler successivement à de nouveaux mariages, afin de donner naissance à l'ANDROGYNE HUMANITAIRE, en fusionnant toutes les âmes ensemble pour en faire une seule âme. LA GRANDE ÂME COLLECTIVE. » (1)

Voilà l'amour tel qu'il sera un jour sur notre Terre, quand sur celle-ci régnera le gouvernement théocratique, c'est-à-dire le gouvernement de Dieu régissant la société humaine par la simple application des lois naturelles. La Théocratie n'est autre chose que le gouvernement de l'Univers par la soumission de tous aux lois divines. Alors ce sera bien véritablement le Règne de Dieu, annoncé par son Christ, car on aimera Dieu par-dessus toute chose et son prochain comme soi-même.

Cette belle Révélation est de source spirite, car elle fut dictée à Louis de Tourreil par un Messager descendu des sphères célestes, par un *Etre blanc* qui tout-à-coup se présenta devant lui, lui transforma l'âme en l'approchant et lui dit: « *Change de vie, et c'est toi qui annonceras la nouvelle parole.* »

(L'Epilogue au prochain article.)

René CAILLIÉ.

(1) On appelle *androgynie* la réunion des deux sexes en un seul. Un être androgyne est un être qui est en même temps masculin et féminin.

(1) LA DOCTRINE FUSIONNENNE, par Louis de Tourreil. 3^e volume. *Livre de la Connaissance.*

ÉCRITURE DIRECTE

My dear friends, I have just
 received your letter and I am
 glad to hear that you are
 well. I am also well and
 hope these few lines will
 find you all the same. I
 have not much news to write
 at present. I am still
 busy with my work, but
 I will try to find some
 time to write to you more
 often. I am sure you will
 understand. I am, my dear
 friends, ever your affectionate
 friend,
 John

ÉCRITURE DIRECTE.

Le 21 octobre 1884, M. W. P. Adshead, accompagné de M. et de Mme Everitt, se rendit chez M. William Eglinton, à Londres, pour une séance de spiritisme. Il y fut témoin d'une série de manifestations fort remarquables dont il envoya un compte détaillé au *Light*, du 8 novembre. Ce journal (1) publia le *fac-simile* ci-contre d'une ardoise avec de l'écriture directe, ainsi qu'un défi de 500 livres sterling porté par M. Adshead à toute personne qui croirait pouvoir reproduire l'écriture par un truc quelconque et dans les mêmes conditions.

Voici comment M. Adshead raconte cette expérience dans sa lettre au *Light* :

« J'ai déjà dit que j'étais très désireux de recevoir une communication de ma première femme. M. Eglinton nettoya très bien une ardoise, y déposa en notre présence un fragment de crayon et voulut la couvrir avec une autre lorsqu'il se ravisa et dit :

« Je vais placer encore un petit morceau de craie rouge sur l'ardoise ». Ainsi fut fait. M. Eglinton prit alors les deux ardoises faisant boîte, par le cadre de la main droite, en me demandant de tenir l'autre bout, de la main gauche. Les mains furent jointes. La main gauche de M. Eglinton se posa sur ma main droite, les ardoises, entretemps, étaient en *pleine vue* et en plein jour. Au bout d'une minute, l'écriture commença ; nous entendions distinctement les deux crayons à l'œuvre. L'opération dura environ trente-cinq secondes et lorsqu'elle fut terminée trois coups furent donnés, et M. Eglinton ôta l'ardoise supérieure.

(1) Le journal anglais *Light*, édité par M. Farmer (4, ave maria lane, E. C, Londres) est une des meilleures publications spiritiques de l'Angleterre. Il paraît tous les huit jours et coûte 10 s. 40 d. par an. M. Farmer nous prie d'annoncer que son journal donnera aussi des comptes rendus de séances en langues française et allemande.

Light vient de publier une première série de phénomènes dits spiritiques, illustrés par des chromo-lithographies ; soit un assortiment de quatre dessins coloriés exécutés par M. Keulemans, pendant les séances ou immédiatement après.

La première gravure représente neuf vues de lumières spiritiques ; la seconde une main d'esprit enveloppée de draperies ; la troisième montre deux mains d'esprits : l'une, grande, et tenant une ardoise, l'autre, très petite et reposant sur un bout de l'ardoise. Ces mains apparaissent comme émergeant d'un rideau. La quatrième gravure représente la tête et les épaules d'une forme matérialisée : le buste de John King.

Ces dessins sont décrits en détail dans *Light* du 7 mars et les numéros suivants. On peut recevoir le tout, bien conditionné, par la poste, contre envoi de 3 s. 9 d.

« Jugeant d'après le temps employé, je m'attendais à trouver sur l'ardoise de dessous cinq ou six lignes d'écriture ; ma stupéfaction fut grande d'y voir la remarquable production ci-dessus : trente-trois lignes de deux écritures de style différent avec cette particularité que les deux messages (numéros 1 et 2 dont nous donnons la traduction plus loin) furent écrits dans le même moment, dans des directions différentes ; les messages apparaissant sur l'ardoise dans des lignes alternatives. Le premier message signé *Sarah* est de ma femme dont le nom était inconnu de M. Eglinton, et occupe dix-sept lignes ; l'autre, un message d'un Esprit qui, au dire de M. Eglinton, se communique fréquemment à ses séances, en prend seize ».

Message n° 1.

How glad should I not feel that I am to-night so near to you again, although I am asking the good guide of the medium to send you this letter, my power not enabling me to write. The glorious certainty that your friends are near you must compensate for a great deal suffered and endured. This is brief, because my power is so limited, but I shall come to you when you get home. Good bye, God bless you.

Yours affectionately
SARAH.

Traduction.

Que je suis heureuse de me trouver ce soir de nouveau si près de vous, tout en demandant au bon guide du médium de vous envoyer cette lettre ; la force que je possède ne me permet pas d'écrire. La certitude glorieuse que vos amis sont auprès de vous doit compenser en grande partie les souffrances que vous endurez. Ce message est court, parce que ma force est ainsi limitée, mais je viendrai à vous lorsque vous serez à la maison. Au revoir et que Dieu vous bénisse !

Votre affectionnée,
SARAH.

Message n° 2.

Nothing that can be said can gainsay these important phenomena ; important because they readily batter down the scepticism of the materialist and the scientist as perhaps nothing else can do. We are desirous then of personally thanking you and those good workers M^r and M^{rs} Everitt for the aid they have given the cause in which we are mutually interested : their reward may not be in your sphere, it certainly will be in ours. Never fear for the future.

J. S.

Traduction.

Tout ce que l'on peut dire contre ces importants phénomènes n'aboutit à rien. Importants ils le sont, parce qu'ils renversent aisément le scepticisme du matérialiste et du scientifique, comme peut-être aucune autre chose ne pourrait le faire. Nous désirons donc personnellement vous remercier ainsi que ces bons travailleurs M. et M^{me} Everitt pour l'aide qu'ils ont donnée à la cause dans laquelle nous sommes mutuellement intéressés : leur récompense pourra ne pas être dans votre monde, elle aura lieu sûrement dans le nôtre. N'ayez aucune crainte pour l'avenir.

J. S.

LA COLONNE DE L'INFAILLIBILITÉ.

Nous trouvons ce qui suit, dans le n° du 10 janvier de cette année, du journal anti-clérical espagnol *Un periodico mas*.

« Pie IX dans le but de perpétuer le souvenir de la proclamation du dogme de l'Infaillibilité, avait résolu d'élever un monument sur l'une des collines de Rome qui porte le nom de *Mont Janicule*, vis-à-vis l'église St-Pierre. »

« La partie principale de ce monument devait être une colonne posée sur une large base ornée de bas-reliefs. La colonne ayant été choisie — sans doute une ancienne colonne romaine — et transportée au Janicule, on avait commencé les travaux lorsque survinrent les événements de 1870. Naturellement tout resta en suspens et la colonne fut abandonnée dans un coin du Janicule, en attendant un moment plus favorable. »

« Après la mort de Pie IX, Léon XIII à son tour pensa à élever cette colonne, mais pour éviter d'entrer en relations avec le gouvernement italien, il s'adressa au gouvernement espagnol qui possède sur le Janicule un vaste terrain sur lequel Léon XIII espérait construire le monument. »

« L'Espagne fit bon accueil à la demande du Pontife, et déjà l'on allait commencer les travaux, lorsqu'il plut au gouvernement Italien, d'élever sur la même colline le monument à la mémoire de Garibaldi. »

« Léon XIII ne voulant pas que sa précieuse colonne se dressât non loin du monument de l'homme qui représentait l'affranchissement de l'Italie, donna immédiatement l'ordre de l'enlever, ce qui fut fait peu de temps après. Et on l'a transportée au Vatican où elle a été dressée dans la partie du jardin connue sous le nom de la *Pigna*, où elle est définitivement installée. »

CORRESPONDANCE.

M. C.-G. Helleberg, de Cincinnati (Etats-Unis), éditeur d'un ouvrage fort remarquable dont nous avons parlé dans le temps et qui a pour titre : *A book written by the spirits of the so-called dead*, nous écrit en date du 18 mars :

« Dans votre excellent journal du 1^{er} Mars, vous demandez de l'écriture directe sur ardoise. Comme j'ai fait avec quelques-uns de mes amis des expériences de ce genre, je vous envoie avec ce courrier quatre photographies, des copies d'écritures obtenues directement des Esprits par 4 différents médiums. Celle dont l'écriture est si fine est de la sœur de M. William Hamilton et contient des instructions très appréciées tant des médiums que des

» Spiritualistes ; je crois donc que vous feriez bien d'en donner la traduction. Je connais personnellement M. Hamilton, négociant en gros, et beaucoup d'autres témoins tous des messieurs et des dames respectables. La communication de Swedenborg fut écrite dans l'ardoise, sur mes genoux ; ainsi j'entendis et je sentis l'écriture. Celle-ci eut lieu vers 3 heures de l'après-midi alors que le soleil éclairait brillamment la chambre... »

Nous remercions M. Helleberg pour son aimable envoi dont nous faisons profiter nos lecteurs dans la mesure du possible.

Nous avons d'abord essayé de déchiffrer le message dont il nous recommande la traduction : 74 lignes de 12 mots en moyenne d'une écriture fine et serrée, mais nous avons dû renoncer à le faire convenablement même avec une loupe assez forte. Nous nous bornons donc à traduire la notice qui accompagne ce *fac-simile* :

Photographie de l'écriture directe sur ardoise obtenue en pleine lumière à la résidence de William Hamilton, de Cincinnati (Ohio), par la médiumnité du docteur R.-W. Sour de Hopkins Street n° 288, en présence des personnes soussignées. L'écriture vint sur la surface intérieure d'une double ardoise, la propriété de M. Hamilton, laquelle, après avoir été examinée par tous ceux qui étaient présents, fut liée fermement, de manière à rendre l'écriture par des mains humaines une impossibilité.

William Hamilton,	Cincinnati, O.
M ^{me} Lou Hamilton,	»
D ^r H.-H. Jackson,	»
M ^{me} Jennie C. Jackson,	»
Christian G. Kline,	»
M ^{me} Kate C. Kline,	»
M ^{me} Rachael M. Sour,	»
J.-F. Currier,	»
M ^{me} Annie R. Currier,	»
L.-N. Crigler,	Covington, Ky.
M ^{me} Mary Crigler,	»
M ^{me} Mary M. Sage,	Larned, Kans.

Voici maintenant la communication signée Swedenborg. Cette communication, donnée à M. Helleberg, fut écrite en plein jour le 24 novembre 1882 entre deux ardoises superposées. M. Helleberg tenait les ardoises sur ses genoux par un coin d'une main, pendant que le médium, D^r D.-J. Stransbury les tenait par l'autre coin également d'une main :

My friend, Allow me the privilege of communicating a thought while your other friends are gathering their forces. The sublime truths of the Spiritual Philosophy as accepted by you to day are endorsed by all the leading Transcendentalists of former times who from their exalted position in the spheres of light and wisdom are now engaged in supplementing their earthly labors with a combined efforts in Spirits life that will redeem the world from superstition — Your friend

SWEDENBORG.

Traduction.

Mon ami, permettez-moi de vous transmettre une pensée pendant que vos autres amis réunissent leurs forces.

Les sublimes vérités de la philosophie spirite telles

qu'elles sont adoptées par vous aujourd'hui sont approuvées par les principaux génies des temps passés. De leur position élevée dans les sphères de lumière et de sagesse, ils combinent leurs efforts de la vie spirituelle, afin de

compléter leurs travaux terrestres. C'est ce qui délivrera le monde de la superstition.

Votre ami
SWEDENBORG.

Troisième copie, avec la traduction intercalée.

My dear daughter,
Ma chère fille,

Language cannot convey to your mind the joy of experience at being able to communicate with you at this time in this way. I feel that you will appreciate it as the offering and evidence of a fond father's love to his dear child in de l'amour passionné d'un père pour son cher enfant mortal. Oh what a privilege and blessing, dans la vie terrestre. Oh quel privilège et quelle bénédiction! Cette splendide vérité est pour tous, mais combien peu en profitent.

mais combien peu en profitent.

You are blessed above many, and I pray you to appreciate and hold fast to it.

Vous êtes béni plus que beaucoup d'autres et je vous prie de l'apprécier et de la garder fermement.

I am under obligations to your good company. J'ai des obligations, à votre brave compa-

nion for working so hard to bring you to a knowledge of the truth, and us into communion. This is indeed the bread of life and points to life eternal. Be true to the light that has dawned upon you. My love to all the dear ones in your life. By and by we shall meet again in an unending reunion. nion de travailler si fort pour vous amener à la connaissance de cette vérité, et nous pour nous communiquer. Ceci est en effet le pain de vie et montre la vie éternelle. Soyez fidèle à la lumière qui a commencé à vous illuminer. Mon amour à tous les chers vôtres dans la vie terrestre. Bientôt nous nous retrouverons pour ne plus nous séparer.

You, dear Annie, will yet see me with clear vision and when you come to this life you will be met and received by your loving father affectionné

FRÉDÉRIC FRANKS.

Photographie de l'écriture directe sur ardoise, obtenue le 23 mars 1882, en pleine lumière, à la résidence du médium M^{me} Lizzie S. Green, 309 Longworth Street, Cincinnati (Ohio). L'écriture, comme il est montré, vint sur la surface intérieure d'une double ardoise, appartenant à M. C.-G. Helleberg, laquelle, après examen, fut tenue fermement par M. Helleberg et le médium, de manière à exclure la possibilité de l'écriture par des mains humaines. La communication est du beau-père de M. Helleberg, décédé en 1865, à l'âge de septante-un ans et dix mois, à sa fille, Anna-E. Helleberg.

Quatrième copie, avec la traduction intercalée.

Good morning my friend,
Bonjour, mon ami,

Swedenborg has been called away but he has brought me to say a word and to assist you in promulgating the truth. Many high and elevated spirits are banding together to spread the truth. se sont ligüés ensemble pour répandre la vérité.

POLHEIM.

My dear papa,
Mon cher papa,

There is great joy among your spirit band because dear mama recovering from her blindness and is able to see the light. Keep on happiness and truth is coming. mière. Soyez heureux, la vérité se fait jour.

EMIL.

Photographie de l'écriture directe sur ardoise, obtenue le 27 octobre 1881, en pleine lumière, à la résidence du médium M^{me} Jennie Mekee, 47 1/2 Sherman Avenue, Cincinnati (Ohio). L'écriture, comme on peut le voir, vint sur les deux côtés de l'ardoise, tenue par le médium sous une petite table non couverte, et fut obtenue avec un crayon grand comme la dixième partie d'un grain de blé ordinaire. Polheim était un grand mathématicien et un architecte de premier ordre dans le royaume de Suède, mort il y a une centaine d'années. Emile, mon fils, est mort en 1874, à l'âge de neuf ans. Cincinnati (Ohio), États-Unis, le 5 mai 1882.

C.-G. HELLEBERG.

LE SPIRITISME ET LA PRESSE.

Le journal *Le Wallon*, organe hebdomadaire de la démocratie et du libre examen, s'est occupé récemment de spiritisme. La rédaction de cette feuille se compose de matérialistes et de spiritualistes et les articles n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Celui signé Vert Michel, dans le n° du 15 mars, était une mauvaise plaisanterie contre laquelle nous avons cru devoir protester. En même temps nous avons fait parvenir à M. Célestin Demblon, rédacteur en chef, le dernier ouvrage qui vient de paraître de notre estimé collaborateur le Docteur Wahu : *Le Spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes*, avec prière de vouloir bien en rendre compte : « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son ». L'auteur de *Mes Croyances* et des *Contes mélancoliques* a promis de faire droit à notre demande, il étudiera sérieusement et sans parti pris cette question toujours renaissante et si pleine d'intérêt du Spiritisme. *Le Wallon* a prouvé aussi qu'il est vraiment un organe de libre discussion en insérant dans ses colonnes, n° du 26 avril, une réponse à l'article de M. Vert Michel, qui lui a été envoyée par un de nos frères en croyance. Nous citons ici la fin de cette réponse que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier faute de place :

Lorsqu'on veut détruire la croyance en Dieu, on s'attaque généralement à la fiction du prêtre qui en rabaisse l'idée, fiction remplie d'absurdités d'un bout à l'autre et bonne tout au plus pour les peuples enfants. On ne tient pas compte de l'Eternel tel que les intelligences d'élite le conçoivent et le pressentent.

Les spirites croient en Dieu, et l'idée qu'ils s'en font est noble, raisonnable et logique; elle peut sans crainte affronter le grand jour de la critique. Au reste, chacun d'eux se fabrique sa croyance et ils sont libres penseurs dans la plus large acception du mot. Ils sont déistes comme Victor Hugo, aucune église ne lie leur pensée, ils n'ont ni dogmes ni pontifes. Ils sont prêts à changer de croyance si on leur en offre une meilleure.

Mais le matérialisme n'est pas la vérité, c'est un optimisme étroit et une affirmation non prouvée du néant de la personnalité après la mort. La raison et les faits nous démontrent que c'est une erreur et la plus triste de toutes, parce qu'elle tend à ôter de notre nature tout idéal et toute élévation. *Le Wallon* a répété autre part cette phrase d'une femme : « Le plus réel de la vie, c'est ce qu'elle a d'idéal. » C'est aussi mon sentiment.

Quant aux phénomènes spirites, ils sont réels. On ne peut encore les produire à volonté et d'une manière toujours évidente pour les incrédules. Mais laissez le progrès se faire en cela comme en toute chose, et vous aurez pleine satisfaction.

Je n'ai pas mission de fournir les preuves de ma croyance, n'étant pas rétribué pour cet office. Je ne tiens nullement à faire des prosélytes. La vérité profitant toujours à qui la connaît, c'est à l'ignorant à rechercher l'instruction pour en avoir les bienfaits.

Toutefois, j'affirme que dans le spiritisme se trouve la vérité, vérité encore obscure peut-être, comme toutes les découvertes nouvelles, mais malgré cela vérité certaine.

Il y a quelques années, on se moquait si je parlais de faits magnétiques; aujourd'hui que quelques-uns de ces faits sont exploités par les Hansen, les Donato et autres, tout le monde y croit.

Tout vient à point à qui sait attendre, et j'attends que l'heure du spiritisme sonne à son tour et qu'aux croyances erronées et trompeuses succède une croyance saine et vraie, sans mystères et surtout sans prêtres...

C. M.

LE DOUBLE ANNIVERSAIRE.

Le dimanche 29 et le mardi 31 mars, plusieurs centaines de spirites parisiens se sont rendus au Père-Lachaise pour le 16^e anniversaire de la mort d'Allan Kardec. Ils ont déposé sur la tombe du grand philosophe une quantité de fleurs et de couronnes et prononcé bon nombre de discours. Ceux-ci occupent presque exclusivement les colonnes de la *Revue Spirite* et du journal *Le Spiritisme*, numéros du 15 avril. Après les cérémonies au cimetière, deux banquets commémoratifs suivis d'une partie littéraire et musicale ont terminé ces journées. Beaucoup de groupes spirites de France et d'autres pays s'étaient fait représenter à ces réunions.

Les Spiritualistes d'outre-mer ont fêté de leur côté et à la même époque la commémoration du 37^e anniversaire de l'avènement du *Modern Spiritualism*. Les comptes-rendus de ces festivités, où les preuves publiques données par les médiums jouent un assez grand rôle, commencent à nous arriver avec nos échanges de langue anglaise.

NOUVELLES.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le célèbre médium Henry Slade est suffisamment rétabli pour donner de nouveau des séances. M. Slade souffrait surtout d'une grande prostration nerveuse compliquée d'accès spasmodiques fréquents.

Il a été traité pendant sa maladie par le Docteur Elliott, de New-York, assisté des guides familiers du médium. Ces derniers, lorsqu'ils étaient incapables de se communiquer par les lèvres de leur médium, donnaient des indications pour certains remèdes par des coups frappés.

* * *

Le domicile de M. Eglinton est transféré n° 6, Nottingham-place W. à Londres.

* * *

M. Alphonse Cahagnet, auteur des *Arcanes de la Vie future dévoilés*, etc., est décédé à Argenteuil le 10 avril, à l'âge de 76 ans.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messageur*, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messageur**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE,
y compris la France. » 5-»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

AVIS.

Le journal est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Ile, 21 ; chez Bay frères, libraires-bouquinistes aux Halles centrales, et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE.

La joie des Esprits. — Dieu et la Création. — Charles Cassal. — Ecriture directe instantanée — Encore une preuve à l'appui de la doctrine des réincarnations. — Nécrologie. — Pensées ; réflexions diverses. — Nouvelles.

LA JOIE DES ESPRITS.

Si les hommes savaient ce qui fait la joie des Esprits et combien il leur est facile de contribuer à la leur faire ressentir, ils ne passeraient ni un jour ni une heure sans leur adresser cet affectueux souvenir qui leur fait tant de bien et qu'ils paient avec tant de générosité. C'est une chose vraiment admirable que ces amicales relations qui se forment entre vivants et morts et qui font le bonheur de tous, des vivants aussi, même lorsque pour eux *ces relations sont inconscientes*. Il leur vient comme des bouffées de bonheur, si l'on peut s'exprimer ainsi, des tressaillements de joie intérieure dont ils ne connaissent pas l'origine. C'est la joie des morts qui se répercute en eux et leur donne de mystérieuses et douces sensations. Grâce au spiritisme, l'origine de ces sensations intimes, de ces sensations de l'âme, inexplicables avant lui, ne sont plus un mystère, et en faisant usage des lumières qu'il met à la portée de tous, nul ne peut ignorer ces choses si ce n'est de sa propre volonté.

Peu à peu les hommes comprendront et,

l'exemple aidant, les retardataires se mettront au niveau des autres et marcheront d'un pas égal. Se dire qu'on peut faire la joie des morts et se le prouver ; se dire qu'on peut faire pour ses parents et tous ceux qu'on a aimés ce qu'on n'a pas pu faire pour eux sur la terre, et cela à toute heure, à toute minute, sans intermédiaire et par une action de sa propre volonté, n'est-ce pas admirable et consolant au suprême degré ? Que si quelques-uns après une étude consciencieuse préalablement faite de ces choses ne croient pas encore à leur possibilité, qu'ils ne se laissent pas décourager et qu'ils se reportent aux difficultés que d'autres ont eu à surmonter pour le même objet. Il se faut instruire les uns les autres, il faut que l'expérience des premiers observateurs en ces matières serve à tracer la voie à de nouveaux venus ; c'est en s'appuyant les uns sur les autres qu'on peut marcher avec quelque sécurité.

Loin de repousser avec dédain le résultat des expériences déjà faites en spiritisme, comme le font les hommes vains et orgueilleux, les hommes sages les examinent avec beaucoup de soin et en tirent tout le parti qu'il est possible d'en tirer. Ils ont le respect de toutes les opinions sincères et ne repoussent jamais sans raison une solution présentée par des hommes sérieux ; c'est être peu sérieux que de s'attribuer à soi-même le monopole de la science et de la raison. C'est une grande joie pour les Esprits de voir des hommes de science s'occuper sérieusement de l'étude des relations d'outre-tombe, mais à la condition qu'on s'en servira surtout pour le bien de tous et qu'on ne les détournera pas du but que la Providence s'est proposé lorsqu'elle a permis il y a quelque temps une véritable explosion de manifestations spiritées.

Les Esprits ont leurs fidèles, ceux en qui ils

savent pouvoir mettre leur entière confiance et c'est sur eux qu'ils s'appuient surtout, sans cependant repousser le concours d'aucun homme de bonne foi. C'est surtout cette bonne foi, lorsqu'ils la rencontrent pleine et entière, qui les comble d'une joie profonde parce qu'elle les met à même de faire de plus grandes choses pour leurs dévoués amis de la terre. Plus ils peuvent faire de bien, plus ils sont heureux et c'est surtout la bonne foi et la bonne volonté des hommes qui leur permettent de leur accorder au nom du Tout-Puissant les grâces et la force dont ils ont besoin à tous les moments de leur existence terrestre.

Se rendre utiles à tous, c'est une très grande joie pour les Esprits dévoués aux progrès de la terre. Comme ils n'ont rien à cacher, ils agissent avec la plus grande franchise, et ne laissent rien d'inconnu à ceux qui ont confiance en eux et qui se laissent guider dans les choses pour lesquelles ils ne peuvent pas se diriger eux-mêmes. En toute matière, du reste, il existe des points que l'intelligence humaine ne peut pas suffisamment concevoir, de manière que l'homme se trouve toujours plus ou moins incompetent sur une partie des choses qui le concernent. C'est alors que les Esprits dévoués de l'espace viennent au secours de ceux qui en ont besoin ; mais pour venir efficacement au secours de quelqu'un, il faut qu'il existe un moyen de communication entre l'être qui doit être secouru et celui qui apporte le secours. On ne se doute pas assez de ce que peut être ce moyen : ce moyen, c'est le désir sincère ; non pas de s'isoler du reste du monde, comme on l'a compris autrefois, comme certains le comprennent encore, mais le désir de s'allier aux Esprits pour le bien du monde.

La solitude est bonne à la condition d'être laborieuse ; être solitaire en pensant à tous, c'est remplir un des devoirs importants de l'homme sur la terre, c'est appeler à soi le secours des habitants fluidiques de l'espace, et conséquemment leur causer une joie profonde, une de ces joies qui n'ont pas leur équivalent sur la terre. Cette sympathie qui forme entre les incarnés et les désincarnés un lien impérissable est le bien par excellence, l'agent suprême du bonheur universel, du bonheur qui ne finit pas. Cette joie des Esprits, joie durable que rien ne peut troubler lorsqu'ils sont parvenus à ce degré d'élévation d'où l'on envisage les choses terrestres en les appréciant à leur juste valeur, se répercute sur les hommes et même sur les choses. Elle se répercute sur les animaux et d'une manière plus ou moins apparente, mais toujours sensible, sur tout ce qui entoure les hommes doués des qualités nécessaires et animés de pensées assez fraternelles pour entretenir un

commerce efficace avec les Esprits. La joie se trouve toujours dans la victoire remportée ; mais comme il y a des victoires de plus d'un genre, il est aussi des joies plus sincères, plus vraies, les unes que les autres.

Il est des joies courtes et de mauvaise nature ; ce ne sont pas bien certainement là des joies ; il en est d'autres qui ont du fonds et de la durée, de cette pureté aussi que rien ne trouble et qui reste victorieuse de tous les dégoûts et de toutes les amertumes de la vie. Lorsqu'on possède cette joie intérieure qui surmonte tout, devant laquelle tous les obstacles se courbent pour laisser passer les actes de la justice divine, c'est que les hommes à qui un pareil bonheur arrive ont pensé aux morts, c'est qu'ils leur ont envoyé leurs meilleures effluves, leurs prières les plus sincères, pour nous servir du terme consacré. Ils ont, consciemment ou non, apporté la joie dans l'âme de ceux qui ne sont plus corporellement sur la terre, mais toujours volontairement, et c'est ce qui fait le mérite de leur action. Sans savoir ils ont pu tenter par la pensée de se mettre en communication avec ceux qu'ils croyaient ou croient encore ne plus revoir, mais qu'ils aiment toujours et pour lesquels quelque chose leur dit qu'il faut penser.

Les Esprits en reçoivent beaucoup de joie, ils sont bien heureux de ces pensées fraternelles qui viennent les relever et les reconforter. Ils ont aussi leurs chutes et leurs moments de découragement, et les effluves bienfaisantes qui leur viennent de la terre et des autres mondes les relèvent et les encouragent. Combien parmi eux n'y a-t-il pas d'abandonnés, de délaissés de tous les leurs, de malheureux sans espoir pour l'avenir, et désespérés à cause du passé ! Combien ne sont-ils pas qui s'imaginent par punition que cet état douloureux profondément n'aura jamais de fin ! Il est des âmes dévouées qui songent à eux ; mais pourquoi les incrédules eux-mêmes n'apporteraient-ils pas un peu de joie à ces malheureux Esprits tant éprouvés et qui souvent les touchent de bien près ? « Ils n'existent pas », dites-vous ! Et bien ! faites comme s'ils existaient. Ce que vous ne voyez pas aujourd'hui vous le verrez plus tard.

Les Esprits, qui furent tous des hommes, ne demandent qu'à se mettre en relations aussi constantes que possible avec ceux qui sont des hommes maintenant ; mais par suite d'un passé déplorable, on les oublie, on les laisse dans leur solitude froide et obscure. Ils existent pourtant, et ce que leurs propres parents leur refusent beaucoup trop souvent, d'autres le leur donnent. Les spiritistes se souviennent pour ceux qui oublient, ils payent les dettes morales de ceux qui ne savent pas ce

qu'est une dette morale, et cela sans réclamer le moindre salaire. Non-seulement, ils prient pour les morts, comme d'autres font, mais ils se mettent en communication avec eux tout au moins par la pensée, à la grande joie des uns et des autres, car tous ressentent cette joie profonde en dehors de laquelle il n'y a jamais de vrai bonheur. On ne croit pas à ces choses ! Tant pis, mais tant pis surtout pour ceux qui s'obstinent à ne pas vouloir regarder ces choses de près ! Tant pis, car le jour viendra où ils seront, eux aussi, délaissés !

Que leur demande-t-on, au reste ? Que leur demandent les Esprits qui les touchent de près, qui furent leurs parents, leurs amis, leurs bienfaiteurs ? Leur demandent-ils de faire des dépenses inutiles qui pourraient porter atteinte à leur avoir pécuniaire ? Non. Leur demandent-ils un engagement public à une croyance quelconque ? Non encore. Il suffit pour eux d'un simple souvenir, d'un souvenir du cœur, sans bruit et sans paroles, d'une pensée en un mot, mais d'une pensée vraie, profonde et sans alliage. Du reste, pourquoi mentirait-on aux morts ? On ne peut pas mentir à Dieu, on ne peut pas mentir aux morts qui ont acquis une certaine clairvoyance ; on ne peut pas mentir aux Esprits. Qui donc demande aux incrédules les plus sûrs d'eux-mêmes dans leur incrédulité une adhésion ostensible à la foi en l'immortalité, qu'ils donneront plus tôt qu'on ne pense ? Personne. C'est pour eux et non pour d'autres, pour eux et les leurs, pour les désincorporés de leur famille, pour ceux qui furent leurs amis qu'on les engage à se souvenir des morts, en donnant asile, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse, à cette pensée que le souvenir s'attache toujours à quelque chose qui n'est pas tout-à-fait mort et qui, le plus souvent, est plus vivant que jamais. En faisant la joie des Esprits, ils feront leur propre joie.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

DIEU ET LA CRÉATION.

ÉPILOGUE.

Notre tâche est terminée.

Ce que nous nous étions proposé, c'était de mettre au courant nos lecteurs, en un Résumé simple et rapide, de tout ce que connaît l'homme du grand livre de Dieu.

Nous avons montré les Planètes et les astres brillants des Cieux, se mouvant dans l'espace en décrivant les courbes immuables qui assoient dans l'univers l'ordre et l'harmonie, qui indiquent le doigt mysté-

rieux du Maître, et rendent humble et soumise la créature humaine, éblouie devant tant de grandeur et de magnificence, tout en lui faisant comprendre sa propre grandeur et admirer religieusement les facultés divines déposées par son Père Céleste au fond de son âme.

Nous avons mesuré la grosseur et la distance de ces astres entre eux et démontré que, comme notre propre Planète elle-même, tous ces mondes sont habités par des Humanités plus ou moins semblables à la nôtre, plus ou moins civilisées, plus ou moins heureuses. Et, partant de nous pour aller jusqu'à ces Terres lointaines, nous avons dit que la vie était répandue partout dans l'immensité incommensurable et sans nom du vaste corps de Dieu.

Cette vie, nous l'avons vue poindre et débiter sur notre globe, et nous avons montré l'atome vivant émergeant du sein des mers et se groupant en séries diverses pour constituer tous les êtres : le minéral où il semble dormir, le végétal où il commence à se manifester en formes élégantes autant que variées, l'animal où il prend possession du globe qui lui fut donné pour chantier de travail, l'homme enfin qui domine et gouverne cet empire vivant confié par le Créateur aux soins de sa vigilance et de sa sagesse, héritage divin qu'il doit aimer et respecter tout en employant son intelligence à l'embellir et y réaliser le Règne de Dieu.

Nous avons fait voir que cet Être Terre est soumis dans tous ses règnes, dans tous ses coins et recoins, à la puissance de lois merveilleuses entretenant en lui la vie dans tous ses pores, et, de ces lois constituant la vie, nous avons conclu à l'existence évidente et certaine de l'Être Suprême, du Grand Architecte créateur invisible, et mystérieux dispensateur de ces lois.

Enfin, nous avons montré l'homme, admirable et merveilleuse statue vivante, faite de chair et d'os, de nerfs et de sensations, de cœur et d'intelligence ; œuvre éblouissante et splendide établissant dans toute la savante harmonie de toutes ses parties, la puissance sans nom de l'artiste mystérieux qui la fit. Dans cette forme sublime nous avons démontré l'existence d'une âme volontaire et libre, capable de toutes les souffrances, de toutes les joies et de toutes les grandeurs, immortelle dans ses destinées.

Au sommet de ce splendide édifice humain, comme une sainte et divine lumière éclairant la vie et constituant la divinité de l'homme, nous avons découvert l'amour, le saint et sublime amour, jetant sous les pas de la créature humaine son brillant faisceau de clartés divines, et le rendant semblable à son Créateur lui-même qui l'a fait à son image.

Notre tâche est terminée.

Et nous mettons le sceau à notre œuvre, si petite et si misérable soit-elle au milieu de tous ces grands travaux sortis du front et du cœur de l'homme, en

adressant à notre Créateur bien-aimé, l'Être des êtres, la Cause des causes, l'Âme et le Cœur de l'univers, la prière de reconnaissance et d'amour que veut lui offrir en terminant notre âme remplie de lui.

PRIÈRE

Dieu de l'Espace et du Temps ! O Père des Cieux étoilés ! Toi dont l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes ! Ecoute ma prière et bénis tous mes Frères de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous la terre, qui, privé de la lumière du jour et des gais sourires de ton soleil, expose, au milieu des ténèbres, sa vie au feu du grisou, à l'éboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son dur sillon, élève vers Toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le mystère sacré, qui fait ouvrir nos yeux à la lumière du jour en nous offrant la Vie pour sa Souffrance, et nous abreuve du Lait et de l'Amour de son sein.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes Yeux, au plus fort de l'orage et de la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son Epoux, pour les Enfants abandonnés par leur Père, pour la Fiancée soupirant après son Bien-aimé, pour tous ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur ! la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur le champ de bataille ; pour tous les Opprimés des rois de la Terre ; pour celui qui Pleure et pour celui qui Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa tête ; pour les Mères assises auprès de leurs fils mourants ; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants, pour tous nos frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Êtres inférieurs de la Création qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour ces Navigateurs Hardis et Courageux cherchant, au milieu des Ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, les Desseins impénétrables de Dieu et la Raison des choses. Eloigne des Fronts glorieux de ces Martyrs de la Pensée le doute et l'orgueil.

Bénis, ô Créateur ! la Plainte du Génie insulté, le Soupir du Savant éclairé trop tard. Répands la lumière de tes Vérités Divines et le baume de tes Consolations Célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

Répands sur Tous, ô Seigneur ! la Force, le

Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas Prière, Amour et Foi.

(Fin.)

René CAILLIÉ.

CHARLES CASSAL.

Le journal *Light*, du 28 mars, a dédié, par la plume du professeur M. A. (Oxon), un article touchant à la mémoire d'un homme de bien, bon père de famille autant que grand patriote et grand savant, lequel a été enterré à Londres le 14 mars dernier.

Charles Cassal est né à Altkirch en 1818. Il fit ses études de droit à Dijon et à Strasbourg, et jusqu'en 1845 il exerça au barreau. Il fut élu successivement conseiller général, maire d'Altkirch et enfin représentant du peuple pour le département du Haut-Rhin en 1848. C'était un caractère énergique que ce jeune tribun, ennemi de toutes les oppressions, ami passionné de toutes les réformes sociales ; aussi, en 1851, au Coup d'Etat, il fut compris dans les décrets de proscriptions en compagnie de Victor Hugo, de Jules Favre, d'Arago, d'Eugène Sue et d'autres républicains de la gauche.

Il vint en Angleterre le 28 janvier 1852, sans ressources, sans connaître la langue et se remit avec ardeur au travail pour se faire une carrière nouvelle et subvenir aux besoins de sa famille. Il donna des leçons de langues et fut introduit en 1856 à l'University College School de Londres où il fut nommé professeur de français. Dès lors son succès était assuré. Le 12 juillet 1880, il fut créé Chevalier de la Légion d'Honneur, en récompense de son dévouement éprouvé à la cause républicaine et des services rendus aux intérêts français en Angleterre.

M. Charles Cassal a séjourné 33 années en Angleterre ; ce professeur à l'University College School, du Royal Naval College, examinateur pour le Civil Service of India, le Staff College, le War Office, l'Admiralty, etc., etc., était spirite et réincarnationniste, membre du Comité de la London Spiritualist Alliance. La *Revue spirite* de Paris, qui lui consacre aussi un article nécrologique, perd en lui un correspondant très apprécié. Sa dernière lettre dans la *Revue* du 15 février est intitulée : « Une séance chez M. Eglinton. » M. Ch. Cassal se rendit chez le médium Eglinton avec deux personnes distinguées et avec des ardoises lui appartenant, il prit toutes les précautions que des hommes sensés et cherchant la vérité devaient prendre, et affirme que le phénomène de l'écriture directe est bien réel.

« Je ne donne, disait-il dans sa lettre, que des faits, qui sont irréfragables. Tout s'est passé au grand jour et toute tromperie était simplement impossible. »

Voici la traduction d'un des messages reçus entre deux ardoises placées sur la table. Les négateurs de parti-pris, tels que les Hubert Boëns, les Vert Michel (1) et autres peuvent en faire leur profit :

« Cher Monsieur, Il y a longtemps que nous désirions trouver l'occasion qui s'offre aujourd'hui.

« L'écrit que vous avez sous les yeux est produit sous des conditions telles que dans les circonstances ordinaires, toute écriture serait impossible. Il est conséquemment de nature à prouver à tous les vérités que nous tenons à propager.

« Quel est l'agent, ou la cause agissante, qui produit le phénomène ? Cela importe peu : le fait est là. Certains habiles, aux yeux de l'œil, qui prétendent expliquer ce qu'ils n'ont même pas vu, auront un jour à faire des efforts pour se dépêtrer de leur ignorance.

« Mais ceux qui comme vous, jouissent des consolations et des avantages, fruits de ces vérités, je leur dirai que le savoir qu'ils sont à même d'acquérir et de communiquer doit suffisamment les dédommager de ce qu'ils souffrent dans une cause peu populaire. Adieu. « Ernest. »

ÉCRITURE DIRECTE INSTANTANÉE.

M. J.-W. Cadwell, professeur de magnétisme, le Donato des Etats-Unis, raconte dans le *Banner of Light* du 4 avril que se trouvant, en 1883, au *Camp Meeting* de Clinton (Jowa) il y fit la connaissance du Docteur Dobson, de Maquoketa (Jowa):

« Le Docteur, dit-il, est un médium remarquable pour l'écriture directe sur ardoise, et je n'oublierai pas de sitôt les intéressantes expériences que j'ai eues avec lui. Il m'invita à venir à Maquoketa où j'ai donné une série de séances à l'Opera House. Pendant les quinze jours que j'ai resté, par invitation spéciale, dans la maison du Docteur, j'ai pu expérimenter à mon aise et avec toutes les garanties possibles sa belle faculté. Il me fut permis de nettoyer les ardoises, et de les tenir de la manière que je voulais: sur la table, ou en dessous de la table, ou les deux ardoises étroitement unies. J'ai reçu ainsi des messages

(1) L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro un article : *Le Spiritisme et la Presse*, où il est question de ces messieurs.

des habitants du monde invisible beaucoup plus rapidement que je n'aurais pu les écrire moi-même ; des noms de mes propres parents décédés, dont le docteur ne pouvait rien savoir, étaient signés sous quelques-uns d'entr'eux. La première communication était de ma sœur aînée, décédée depuis plus de trente ans, et à laquelle je ne pensais pas dans le moment.

« Un soir, après la séance à l'Opera House, le Docteur me demanda si je savais que les esprits pouvaient photographier instantanément une sentence sur l'ardoise. Ne l'ayant jamais vu, il prit une ardoise parfaitement nettoyée, et pendant qu'il se tenait debout, il la poussa environ les deux tiers de sa longueur sous la table, et la retira aussitôt. Un message de quatre ou cinq lignes, qu'on aurait dit fraîchement écrit par quelqu'un qui avait employé pour le faire une force musculaire considérable, apparut sur l'ardoise. Je lavai l'écriture de l'ardoise, et la lui tendant il poussa de nouveau les deux tiers de sa longueur sous la tablette étendue de la table, et la retira si subitement que je ne crois pas qu'aucune partie de l'ardoise fut hors de vue pendant un dixième de seconde. Malgré cela une communication plus longue que la première était écrite ou photographiée sur l'ardoise, et de la même forte écriture que précédemment. Ceci fut répété au moins une douzaine de fois, un message entièrement différent, mais évidemment écrit par la même main, fut obtenu chaque fois. »

Encore une preuve à l'appui de la doctrine des réincarnations.

Nous trouvons ce qui suit dans la *Petite République Française* du 23 avril dernier :

« Un ouvrier boulanger de Paris, nommé Gallé, connaissant à peine l'orthographe, encore moins une langue étrangère et pas un mot hébraïque, vint en avril 1884, suivre les cours d'hébreu de l'École du Louvre, et en moins d'un semestre, dépassa les dix-neuf autres élèves dont plusieurs étaient déjà fort avancés avant d'entrer dans cette école. »

« Aujourd'hui, Gallé explique mot à mot et à première vue la Bible, traduction peu facile, on le sait. »

« Tous les vendredis à cinq heures, ce « phénomène » vient déchiffrer à l'École du Louvre quelques textes d'Israel, puis, modestement retourne à son pétrin, en attendant que la fortune vienne l'y trouver. »

« Cet ouvrier boulanger rappelle à un de nos confrères l'ouvrier américain qui mérita le surnom

de *savant forgeron*, et qui se qualifiait lui-même *d'apôtre de la paix*, Elihu Burrit, fondateur de la *Ligue de la fraternité universelle*. Né à New-Britain, dans le Connecticut, d'un pauvre cordonnier dont il était le sixième fils, et mis en apprentissage chez un forgeron, Burrit aussi étudiait les langues à ses moments perdus. Voici, d'après son journal, l'emploi d'une de ses semaines, au cours de l'année 1837. »

« Lundi 18 juin 1837. Mal de tête. Quarante pages des *Révolutions du Globe*, de Cuvier. Soixante-quatre pages de français. Onze heures de forge. »

« Mardi. — Soixante-cinq lignes d'hébreu. Trente pages de français. Dix pages de Cuvier. Huit lignes de syriaque. Dix lignes de Danois. Dix lignes de bohémien. Neuf lignes de polonais. Quinze noms d'étoiles. Dix heures de forge. »

« Mercredi. — Vingt-cinq lignes d'hébreu. Cinquante pages d'astronomie. Onze heures de forge. »

« Jeudi. — Cinquante lignes d'hébreu. Huit lignes de syriaque. Onze heures de forge. »

« Vendredi. — Indisposé. Douze heures de forge. »

« Samedi. — Indisposé ! Cinquante pages de philosophie naturelle. Dix heures de forge. »

« Elihu Burrit est mort en 1879 à l'âge de soixante-huit ans, en Angleterre et dans le poste de Consul des États-Unis, (à Birmingham, croyons-nous). »

Comment, les ministres d'une religion quelle qu'elle soit, expliqueront-ils d'une manière *satisfaisante et logique*, ce qui précède ?

Comment l'expliqueront les philosophes spiritalistes, positivistes, et matérialistes ?

La doctrine spirite seule peut l'expliquer, par le fait des réincarnations.

NÉCROLOGIE.

Jumet le 6 Mai 1885.

Chers Messieurs et F. E. C.

Il vient de mourir à Jumet un fervent défenseur de la Cause Spirite : M. P.-J. Dewerpe, ancien chef de fabrication de verreries.

Né en cette commune en 1825, il alla en France (à Aniche-Nord) passer 37 années de sa vie et y exerça la profession de contre-maître dans les verreries. Sa conduite exemplaire, ses bonnes paroles pour l'ouvrier, sur lequel il ne fit jamais peser le joug de domination, lui valurent l'estime de tous ses concitoyens.

Étant rentré en Belgique depuis peu, il y mourut corporellement après une longue et pénible

maladie pendant la durée de laquelle il prouva qu'il avait la foi et les convictions d'un Spirite convaincu.

Nous conformant à ses désirs, nous avons transporté son corps pour reposer dans le cimetière d'Aniche, le lundi 27 avril ; une foule compacte l'attendait à la gare pour rendre un dernier et imposant hommage, aux restes de l'homme de bien. De nombreux spirites étaient présents : M. Jésupret père, chef de groupe à Douai, a prononcé sur sa tombe un magnifique discours, où il fait l'éloge des bonnes qualités du désincarné.

Une délégation d'ouvriers est venue déposer une couronne sur son cercueil.

M'unissant aux désirs des nombreux spirites d'Aniche et de Jumet, je viens, chers Messieurs et F. E. C. au nom d'eux tous, vous prier de bien vouloir insérer dans le prochain n° du *Messageur*, le compte-rendu de cette touchante cérémonie ainsi que les consolantes et dignes paroles de notre F. E. C. M. Jésupret père, que je joins à ma lettre.

Je crois remplir le devoir du spirite dévoué en vous instruisant de ces faits qui sont précieux à recueillir dans l'intérêt de notre consolante doctrine.

Dans l'espoir que vous voudrez bien répondre à nos désirs, recevez, chers messieurs et F. E. C., l'assurance de mes sentiments fraternels.

J. DEWERPE-LOBENT,
Professeur de musique à Jumet.

Discours de M. Jésupret, père.

Mesdames, Messieurs,

L'homme dont nous allons confier à la terre la dépouille mortelle, a voulu, par un dernier acte de sa volonté, prouver à la France, dont, pendant tant d'années, il avait été l'hôte, combien, par la douce et fraternelle hospitalité que ses enfants exercent, elle sait se faire aimer. Il a voulu, de plus, montrer aux habitants de la ville d'Aniche combien il aimait ces lieux qui furent témoins de sa vie laborieuse, de sa vie exemplaire, de sa vie si bien remplie.

La présence en ces lieux de tous ceux qui m'entourent est un témoignage, pour sa famille et pour moi, de la haute estime que l'on professait pour l'honnête homme qui fut mon ami. Quant à moi, ce sont les sentiments de ma profonde amitié pour lui, qui m'ont inspiré le devoir de venir rappeler en quelques mots ce qu'était cet homme de bien.

Pierre-Joseph Dewerpe était un Croyant Libre-Penseur. Depuis longtemps, déjà, il avait rejeté loin de sa pensée la croyance aux vieux dogmes de la religion dans laquelle il était né. Il avait compris que cette religion dominatrice était le plus grand obstacle au développement intellectuel et moral de l'humanité. Aussi s'était-il empressé de chercher ailleurs de saines et justes raisons sur lesquelles il aurait pu s'appuyer afin de raffermir sa foi chancelante.

En cherchant, il avait trouvé.

Prenant en main les ouvrages des philosophes spiritualistes, ses contemporains, au nombre desquels figurent les Allan Kardec, les Maurice Lachâtre, les Nus, les Victor

Hugo, les Flammarion, il avait, comme eux, entrevu les célestes clartés. En les lisant et en examinant la nature dans ses affirmations multiples, depuis l'insecte qui court dans l'herbe, jusqu'aux mondes gigantesques qui gravitent dans l'espace, et que nous voyons le soir scintiller dans l'Ether, il avait compris que l'Etre grand, immense, infini, créateur et auteur de tout, devait être autre chose que le Dieu mesquin, méchant, jaloux et vindicatif, que les prêtres apprennent, de bonne heure, à nos enfants, à craindre, au lieu de leur apprendre à l'aimer. Il en conclut que l'homme devait être son propre prêtre; qu'il ne devait plus avoir besoin d'intermédiaire entre sa raison et la raison consciente de l'Univers: qui est Dieu. C'est ce Dieu qu'il entrevit sans pouvoir encore le comprendre, car il n'est pas donné à l'homme de notre terre de comprendre l'Infini.

Dès lors la religion de Dewerpe fut celle de l'honnête homme qui se gouverne lui-même en marchant vers la perfection, la religion dont le Sanctuaire se trouve dans l'âme et qui a pour guides la raison et la conscience.

Enfin, c'est en s'assimilant toutes ces sublimes choses qu'il avait compris que l'Immortalité de l'âme devait en être la résultante.

S'inspirant des nobles vérités contenues dans les ouvrages du grand Astronome Flammarion il avait vu, comme lui, dans les mondes habités qui peuplent l'espace infini, les différentes demeures qui sont dans la Maison du Père, comme l'enseignait si bien, le grand philosophe du monde chrétien, le grand Crucifié de Jérusalem. C'est en entrevoyant, par la pensée, ces demeures bénies qu'il devait visiter et habiter lui-même, un jour, qu'il attendit avec calme et résignation le moment où il lui serait permis de se dépouiller de son corps, pour retourner dans le monde des Esprits, sa véritable patrie, afin d'y puiser de nouvelles forces pour le moment où il renaîtrait de nouveau, afin de travailler encore à son avancement moral et intellectuel.

Le jour du départ est enfin arrivé; la mort est venue. Il l'a reçue avec le calme que donne, en ce moment suprême, la satisfaction du devoir accompli.

Et maintenant que nous tous, qui l'avons, les uns aimé, les autres avantagement connu, venons confier à la terre ce corps usé, cette maison vide qui fut la demeure de son esprit, il est là cet esprit, nous remerciant dans sa pensée de cette marque d'affection que nous lui témoignons. Il est là tachant d'inspirer aux siens des sentiments de résignation dans la douleur que son départ leur cause.

Quant à moi, qui en cette circonstance solennelle me suis fait l'interprète des Libres-Penseurs, mes frères en Croyance, pour venir rendre hommage aux grandes qualités morales de mon ami, je viens en terminant dire à son corps charnel: « Repose en paix, dans le sein de cette terre bénie de la France, de cette terre hospitalière que tu aimais tant, et qui, je l'espère, te sera légère. »

A sa pensée qui rayonne autour de moi, à son esprit qui est près de moi qui m'écoute je dis: Au revoir...

Réflexions. — Pensées diverses.

PREMIÈRE PARTIE (SUITE).

200. — J'ai connu des farceurs qui n'osant, Dieu sait pourquoi, cueillir eux-mêmes le fruit défendu, se le faisaient, sans scrupule, apporter par autrui, pour le croquer aussitôt à belles dents.

201. — Beaucoup motivent leur incrédulité sur

ce qu'ils n'ont jamais vu, qui ne veulent pas se donner seulement la peine d'ouvrir les yeux pour voir.

202. — Je ne puis croire cela, vous disent quelques-uns, parce que je ne l'ai point vu; mais je le verrais, que je ne croirais pas encore. Voilà qui s'appelle raisonner!

203. — On voit parfois des gens qui, tout en posant pour la science, se dérobent à l'examen pour ne point être convaincus, et pouvoir jurer, sans mentir, qu'ils n'ont rien vu.

204. — Il est certaines personnes qui, pour ne pas admettre les explications qu'on leur fournit, recourent à des explications plus incompréhensibles encore.

205. — On rencontre des natures si impatientes de toute espèce de joug, qu'elles accepteraient tout, si on leur disait le contraire; sans aucunement réfléchir que les contradictions, et les absurdités dont elles cherchent à embarrasser le chemin de leurs adversaires, ne peuvent que les faire tomber elles-mêmes à chaque pas.

B. BUSSEREAU.

NOUVELLES.

M^{me} Georgina Weldon. — Nous avons raconté longuement dans le temps (voir notamment le *Messenger* du 15 janvier 1879) les infortunes de cette estimable sœur en croyance que son mari voulait faire enfermer dans une maison de santé à cause de ses opinions spirites, ainsi que ses démêlés avec M. Gounod. M^{me} Weldon avait été condamnée pour diffamation, mais, avec une persévérance et une énergie peu communes, elle a plaidé pendant des années pour se faire réhabiliter et le succès a enfin couronné ses efforts.

M. Weldon avait quitté le domicile conjugal en assurant à sa femme 25,000 fr. par an. Entre autres procédures, elle en a institué une contre son mari afin de « restitution des droits conjugaux. » M^{me} Weldon a fait valoir que son mari, ne pouvant invoquer contre elle aucune cause de divorce, n'aurait jamais dû la quitter et devait être contraint de réintégrer le domicile commun. Les juges ont adopté cette manière de voir et rendu contre M. Weldon un arrêt d'*attachment*.

Mistress Weldon a introduit aussi contre son ex-ami, le compositeur Gounod, une action en dommages et intérêts, basée sur les calomnies du défendeur et sur les articles diffamatoires inspirés par M. Gounod, publiés dans plusieurs journaux français, entre autres dans le *Gaulois*. La plaignante a prétendu que tous ses malheurs domestiques ont eu pour cause les relations amicales et

artistiques qu'elle a eues avec M. Gounod. Le shériff de Middlesex a condamné M. Gounod à 10,000 livres sterling de dommages-intérêts, plus 1640 livres sterling, comme prix de l'hospitalité à Tavistock-house, la demeure de M^{me} Georgina Weldon où M. Gounod a logé, et des travaux exécutés par M^{me} Weldon sur les ordres du compositeur français.

Ce verdict a été rendu, dit le *Times*, aux applaudissements d'une foule compacte qui se pressait au tribunal.

* * *

Un Cumberland au Skating-Ring, à Gand. — M. Maurice, le nouveau Cumberland, est fort jeune : il a dix-sept ans à peine et habite Louvain. Il s'était occupé, depuis quelque temps déjà, de magnétisme et d'hypnotisme, lorsque les récits des expériences de Cumberland l'amènèrent à porter ses essais sur la science nouvelle. Il réussit, et en fit la première expérience sur son père. A l'instar de M. Cumberland le procédé de M. Maurice consiste à découvrir un objet que l'un des spectateurs a caché en l'absence de l'opérateur, ou un objet auquel on a pensé.

La première expérience faite au Skating-Ring de Gand, s'est faite avec M. Rodolphe de Kerchove. M. de Kerchove avait caché une épingle dans le chapeau de M. le général Van Loo, lequel avait passé le chapeau à un voisin. M. Maurice, les yeux bandés et tenant le poignet du sujet, s'est dirigé en droite ligne vers le général ; il a hésité entre ce dernier et la personne qui tenait le chapeau ; puis, faisant un circuit, il a ramené M. de Kerchove devant le détenteur du chapeau, a pris cet objet et y a trouvé l'épingle, aux applaudissements de la salle.

Les mêmes expériences se sont répétées avec diverses autres personnes. M. Maurice a entre autres retrouvé un crayon caché par M. Léon Feyerick hors de la salle dans une sorte de réduit, sous un couvercle de marmite. Une expérience plus curieuse est celle de l'objet sur lequel un spectateur fixe sa pensée. Mesdames V. C. et M., ayant respectivement pensé au chapeau du général Van Loo et à la canne de M. Georges Verhulst, l'expérimentateur les a successivement conduites auprès de ces messieurs, et leur a fait toucher l'une le chapeau, l'autre la canne. L'expérience du chiffre pensé a également réussi.

Restait enfin celle d'un itinéraire secret imaginé par un spectateur et que l'opérateur devait deviner et suivre. M. Maurice n'a pas réussi une première fois, mais au second essai, il a conduit rapidement — les yeux toujours bandés — M. Félix De Smet sans s'écarter de l'itinéraire conçu par ce dernier. (*Gazette de Liège* du 15 mars).

* * *

Donato à Gand. — L'expérience publique de magnétisme que M. Donato a faite mercredi soir à la place d'Armes, à Gand, a parfaitement réussi. Mardi soir, environ cinq cents personnes s'étaient rendues au théâtre Minard pour assister aux essais préparatoires. M. Donato en a magnétisé une cinquantaine et à une dizaine des plus sensibles parmi elles, il avait fixé rendez-vous pour hier soir à la place d'Armes, à 7 heures. A l'heure dite, M. Donato était à son poste et bientôt un des sujets est arrivé, bousculant les curieux et cherchant avidement à se rapprocher du magnétiseur. Il en est arrivé encore un autre, puis un troisième, un quatrième et enfin un cinquième ; tous étaient parfaitement endormis et inconscients et se trouvaient tout ahuris, au moment où M. Donato les réveillait, de se trouver au milieu d'un cercle immense de spectateurs. Des bousculades se sont produites et il y a eu pas mal de pieds endoloris.

(*Gazette de Liège* du 8 mai).

* * *

Ecriture directe. — M. Lyle, de St-Louis (Missouri) écrit au *Religio-Philosophical Journal*, du 7 mars 1885 :

... « Nous avons en ce moment parmi nous un médium à effets physiques nommé George V. Corningly ; j'ai eu le plaisir d'assister à plusieurs de ses séances. Dans les séances en pleine lumière, qui ont eu lieu chez lui, je lui ai vu poser son ardoise (ou une ardoise quelconque) sur mon épaule et recevoir ainsi des messages assez longs, concernant des choses qui étaient inconnues de tous ceux qui étaient présents. Les mêmes manifestations se sont passées dans ma maison et avec mes propres ardoises. Plusieurs personnes peuvent témoigner des faits que j'ai l'honneur de vous rapporter. »

* * *

L'anniversaire en Australie. — La *Victorian Association* des Spiritualistes de Melbourne a célébré pendant trois jours le trente-septième anniversaire de l'avènement du Spiritualisme moderne par des concerts-promenade et des parties littéraires et chorégraphiques. Elle avait réuni dans une des plus grandes salles de la ville une collection d'Écritures directes ; de peintures et de communications obtenues par des médiums mécaniques ; de photographies spirites et de moules en cire.

Liège.— Imp. du *Message*, rue de l'Étuve, 12.

LE MESSAGER

SPIRITISME

JOURNAL BI-MENSUEL

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messenger*, disposant d'une boîte au bureau central des postes, à Liège, tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration doit être adressé comme suit :

Au journal **Le Messenger**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r L. ADAM.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE,
y compris la France. » 5-»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société anonyme du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

AVIS.

Le journal est en vente chez M. Désiré, libraire, rue Lulay, 3 ; chez M. D'Heur, libraire, rue Pont-d'Ile, 21 ; chez Bay frères, libraires-bouquinistes aux Halles centrales, et aux aubettes de la ville.

SOMMAIRE.

L'usage des fluides. — Le Paradis orthodoxe. — Le poème de l'âme. — Révélations spirites extraordinaires. — Correspondance. — Victor Hugo déiste. — Réflexions ; Pensées diverses. — Nouvelles.

L'USAGE DES FLUIDES.

Tout le monde fait un usage constant et efficace des fluides répandus dans l'atmosphère, mais peu de personnes en connaissent la valeur et les étonnantes propriétés. On ne connaît pas généralement la nature et l'efficacité des fluides atmosphériques, et l'action pour ainsi dire merveilleuse que la volonté humaine peut exercer sur eux passe inaperçue aux yeux du plus grand nombre. Cela doit être ainsi tant que les hommes pris dans leur ensemble ne sont pas assez élevés intellectuellement pour comprendre la nature de ces forces, assez élevés moralement pour en faire un usage sage et éclairé. Cependant, à mesure que le temps s'écoule, les transformations s'opèrent et l'ensemble de l'humanité se modifie dans le sens du bien. Chaque génération nouvelle qui arrive apporte avec elle de nouvelles idées qu'elle est allée puiser au sein de l'erraticité enseignante, au milieu des Esprits élevés en science et en moralité. C'est pour cela que des connaissances nouvelles sont mises constamment à la portée des hommes, c'est pour cela que les volontés s'épurent et se fortifient.

L'homme est loin de se douter de la multitude d'êtres corporels ou incorporels soumis à ses ordres et obéissant à sa volonté dans une certaine mesure toujours déterminée par sa valeur personnelle, chose qui lui est aussi inconnue. S'il savait sur quel grand nombre d'appuis solides il peut étayer son action quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle ait le bien pour objet, il bénirait sans cesse la Providence, au lieu de la nier ou de la maudire. Mais jusqu'ici l'homme a été pour ainsi dire un damné, relégué dans l'enfer terrestre jusqu'au moment où de cet enfer il saura faire un paradis. L'œuvre, dès longtemps commencée, est en bonne voie de perfectionnement et jusqu'à un certain point d'achèvement. L'homme, par son industrie et suivant les conseils ouverts ou latents venus de l'erraticité, l'homme a su tirer parti de sa propre force matérielle et des autres forces matérielles qu'il est parvenu à assujettir à son commandement. Mais à tout cela se joint un principe supérieur sans lequel rien n'eût été fait, ce principe tout fluide, c'est sa volonté, conforme en cela à la loi de Dieu qui domine et règle toutes choses.

Tout cet échafaudage de travaux matériels s'élève donc, basé sur un principe purement fluide : la volonté. Certes la volonté humaine est changeante, la volonté de Dieu étant seule immuable, mais le but a toujours été le même au fond ; c'est entraîné par une aspiration vers un état meilleur que l'homme a toujours agi, et en cela, sa volonté a toujours été en conformité avec la volonté divine. En vertu de son libre arbitre et pour se former par l'expérience des choses, l'homme a pu parfois recourir à de mauvais moyens ; mais la souffrance et la réflexion, les déceptions subies et une étude plus sérieuse des choses l'ont toujours conduit dans une voie

meilleure. L'action matérielle, pour donner les résultats qu'on en attend, doit s'appuyer sans cesse sur l'action fluidique de l'étude et de la réflexion. Sous peine de ne produire rien qui vaille, il faut toujours avoir recours au travail de l'Esprit avant de se livrer au travail corporel ; c'est la suprématie de l'esprit sur la matière qui se fait en tout et partout sentir.

Mais si l'Esprit est indispensable au corps pour que l'action de celui-ci soit efficace, si le corps lui-même est utile à l'esprit pour les travaux matériels à accomplir, l'Esprit lui-même peut agir souvent sans autre secours que celui du corps fluidique qui l'enveloppe, de son périsprit. C'est sur son périsprit que se porte toute son attention la plus soutenue, comme sur l'outil principal, l'unique outil pouvant servir à son action spirituelle, à la transmission lointaine de sa pensée, lointaine ou rapprochée, sans l'emploi d'aucune manifestation matérielle visible, sans parler, sans écrire, sans faire un geste quelconque. Il soigne son périsprit comme étant l'instrument précieux à l'aide duquel il se met en communication fluidique avec les autres Esprits incarnés ou désincarnés, à l'aide duquel il va chercher dans l'atmosphère les fluides nécessaires à l'obtention des phénomènes qu'il se propose d'accomplir. Il n'agit pas seul bien certainement ; les secours de ses frères de l'espace et de l'incarnation ne lui font pas défaut dans l'œuvre sacrée de la bienfaisance universelle. Toutes choses venant des fluides, on peut tout faire à l'aide des fluides, bien entendu dans la mesure des forces attractives dont on dispose. On peut rétablir et fortifier la santé corporelle, on peut donner l'espérance et le courage à ceux que la douleur morale et le chagrin affectent. Ces fluides par une impulsion énergique et douce de la volonté, on peut les combiner comme cela est nécessaire ou les remettre dans leur état primitif selon les besoins ; et l'homme qui n'a pas assez de force de volonté ou de connaissances pour cela, doit faire appel à son Esprit protecteur qui est toujours pour lui un maître assidu et un guide dévoué.

Les hommes qui ont la prétention de vivre seuls en dehors de leurs Esprits protecteurs, de leurs « anges gardiens », se privent bénévolement des plus grands bienfaits, qu'on puisse aspirer sur la terre. Tels sont les fruits de l'aveuglement et de l'orgueil, mais, petit à petit, la lumière se fait et les incrédules finissent par jouir à leur tour de l'immense bonheur qu'on éprouve en se trouvant au milieu d'un monde nouveau jusque là méconnu. Nous ne voulons pas dire par là la mort, mais par une appréciation plus saine des choses. L'usage des fluides augmente les forces

fluidiques de ceux qui s'en servent consciemment, et donne à leurs périsprits une énergie nouvelle, une plus grande étendue, une expansibilité plus facile et plus grande. Il résulte de là une connaissance plus profonde des hommes et des choses, un tact et un jugement plus sûrs, un acheminement plus rapide vers la réalisation de la télégraphie humaine, de la transmission à distance de la pensée sans autre acte qu'une manifestation périspiritale. De vrais trésors sont à conquérir en ce sens ; c'est pour cela que cette recherche doit exciter l'émulation de tous.

Ici comme ailleurs, l'expérience donne la clef des choses ; essayer n'est pas difficile, et réussir n'est pas difficile non plus, si l'on sait se mettre dans de bonnes conditions. Ne pas trop présumer de soi-même, mais avoir dans ses guides invisibles toute la confiance dont on est susceptible, voilà une première règle que tout le monde est capable de suivre avec un peu de bonne volonté et tant soit peu de réflexion. Il faut que l'homme comprenne cette force dont il use sans le savoir et qu'il lui peut être donné d'employer pour tout ce qui le concerne ; il ne doit pas aller toujours en aveugle, usant des bienfaits de l'existence, en abusant quelquefois, sans savoir ce qui lui arrive et comment cela lui arrive. Il est temps pour lui de sortir des ténèbres de l'incrédulité peu raisonnée et de la crédulité atrophiante. Il faut qu'il sache, et pour savoir il faut qu'il étudie. Des livres ? Oui, quand il le peut et que cela est nécessaire ; mais quand il ne le peut pas, lorsque l'étude à ce point de vue lui paraît fatigante et stérile, il faut qu'il s'étudie lui-même.

Cette étude, parfois plus fatigante que celle qu'on fait à l'aide des livres, est quelquefois aussi agréable et remplie d'attraits. Si elle est réellement stérile, du moins à ce qu'il semble à celui qui s'observe lui-même, c'est que celui-ci reste volontairement seul, c'est-à-dire qu'il ne veut ni croire ni comprendre qu'il peut y avoir d'autres choses et d'autres êtres que ce qu'il voit de ses yeux corporels. Il croirait perdre son temps à s'occuper de choses qu'il considère comme rêveries pures ; et dans cet état d'être il y a toujours un principe d'orgueil, non pas de cet orgueil censément dû au péché du premier père, mais de l'orgueil que toujours engendre l'ignorance. Tous les ignorants ne sont pas des orgueilleux, mais l'ignorant qui croit savoir ce qui échappe à la faiblesse de sa conception est toujours entaché d'orgueil. Énoncez une vérité spirite, une de ces vérités que la justice et la droite raison admettent de prime abord, et vous excitez l'hilarité parmi la foule des soi-disant savants et des ignorants de l'obscurantisme, tous ignorants quant à la

question pendante. Prenez des fluides alors, comme disent les formules des guérisseurs, et appelez à votre aide les amis désincarnés de la vérité, plongez-vous avec confiance dans ce réservoir sans bornes de la vie qui ne finit pas et jetez partout sur ceux qui ne veulent rien entendre ce fluide vivifiant et régénérateur. Combinez vos pensées fraternelles avec celles que vous envoient les Esprits de l'espace dévoués au progrès de l'humanité tout entière, de tous les hommes sans exception.

Que toutes ces pensées régénératrices se dirigent par l'effort d'une association de volontés libres sur tous ceux qui en ont le plus de besoin. Ici comme partout, les désincarnés voyent mieux les choses et connaissent mieux les hommes que les hommes eux-mêmes ne se connaissent. L'action est une et constante, et chacun use des fluides pour arriver au but : fluides guérissant les douleurs corporelles et rétablissant bien des choses, même au point de vue matériel ; fluides transmettant la pensée et changeant souvent des déterminations qui semblaient bien arrêtées ; fluides pour ainsi dire miraculeux, agissant dans l'ombre par la volonté du Tout-Puissant à laquelle obéissent les Esprits et les hommes de bonne volonté. Ces travaux régénérateurs, vrais travaux de l'Esprit, enfants de la pensée collective de tous les êtres intelligents et dévoués appelés à cet effet, qui s'opèrent d'une manière latente et dans le silence de la pensée, seront connus un jour et alors la force des fluides et leur faculté pénétrante, leur propriété maîtresse, si l'on veut, sera enfin connue. Chacun s'empressera alors de puiser dans ce réservoir sans fond, mais avec connaissance de cause et en ayant recours à l'assistance des Êtres invisibles que Dieu, invisible lui-même, envoie sans cesse au secours de tous ceux qui en ont besoin.

Et qui sont ceux qui n'en ont pas besoin ? Qui sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes et parcourent sans soutiens la voie ouverte devant eux ? Nous avons dit que Dieu est invisible et les Esprits aussi ; c'est une manière de parler. Dieu est visible aux yeux de l'âme, il est appréciable à l'âme, et les effets matériels qui n'ont pas l'homme pour cause sont bien certainement dûs à une cause supérieure lorsqu'ils dépassent les limites du pouvoir humain. Les Esprits sont aussi visibles aux yeux de l'âme et parfois leur présence est matériellement appréciable. Les circonstances y prêtent parfois et, par la suite des temps, elles y prêteront de plus en plus, suivant les besoins et la bonne volonté des hommes. Les besoins sont déjà venus, la bonne volonté viendra à son tour, car à chaque jour suffit son œuvre. C'est une

chose dont on peut bâter la venue pourtant en agissant au moyen des fluides et des associations spirites. Celles-ci n'ont rien à craindre, ni des lois humaines, ni des colères intermittentes des gouvernants. La pensée s'exerçant fluidiquement défie tous les pouvoirs inquisitoriaux et passe par-dessus la tête de tous les hommes, à quelque hauteur qu'ils aient la prétention de l'élever.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

LE PARADIS ORTHODOXE.

(SUITE.)

(Voir le *Messenger* du 1^{er} juin.)

Ils se gardent bien, je le sais, d'approfondir cette question si palpitante, car ils craignent d'éloigner les âmes sensibles. Ils parlent vaguement du ciel et de ses joies incomparables. Surtout, ils ont soin de répéter que l'Eglise n'affirme en particulier la condamnation de personne, et qu'il nous est toujours permis d'espérer le salut de ceux qui nous sont chers.

C'est de cette manière que l'on console, en les trompant un peu, les intéressantes veuves, qui comptent, comme moyen de sauvetage, sur la célébration de nombreuses messes, dites à l'intention de l'époux adoré qui vient de mourir.

Cet époux si aimé était un « enfant du siècle. » Il n'avait pas la foi qui sauve, ou du moins il avait vécu comme s'il ne l'avait pas. Ses habitudes étaient plus que légères ; sa vie, à tous les points de vue, n'était qu'une guirlande de péchés mortels. Pour comble de malheur, il est mort sans se réconcilier avec l'Eglise ; sans donner le moindre signe de repentance.

Il y a certainement là de quoi refroidir la supplique de la veuve et lui faire perdre toute espérance. Mais pourquoi user de cette franchise brutale qui pourrait éloigner du troupeau une brebis féconde ? On ne manquera donc pas de douces paroles pour cette veuve inconsolable. On lui dira : Espérez, chère sœur, car la miséricorde de Dieu est infinie. Priez et faites prier pour le cher défunt que vous pleurez. Qui peut savoir ce qui s'est passé entre cette âme et son Dieu, au moment suprême qui sépare le temps, de l'éternité ? Qui sait, si en arrivant au seuil de l'autre monde, l'âme n'a pas des visions, des lueurs qui la convertissent, la transforment et la forcent à se repentir ? Qui nous dit, que le dernier soupir du moribond idolâtré, n'a pas été un acte de contrition capable d'obliger l'éternelle bonté à lui pardonner et à lui sourire ?

Ceci prouve que le cœur du prêtre vaut quel-

quefois mieux que ses principes ; dans tous les cas il est permis de se moquer de lui quand il cherche à mettre son cœur d'accord avec ses principes. On pourrait, en effet, répliquer à ces doux consolateurs, qu'il est inutile de montrer tant de sévérité pour les passions humaines pendant la vie, si elles peuvent compter sur tant d'indulgence au moment de la mort. On pourrait leur demander ce qu'ils diraient, pour la consoler, à la veuve dont le mari coupable, vient de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante ; à la mère dont le fils vient d'être tué en duel.

Ne nous payons pas de phrases doucereuses ; envisageons la réalité en face, et disons à ces hommes qui voudraient concilier l'inconciliable : Ou ne cherchez pas à nous consoler, ou bien répudiez votre doctrine désolante

Cette doctrine, je ne crains pas de le dire, ne tend à autre chose qu'à pervertir en nous, le sens moral. D'après leurs catéchismes, quand bien même un homme se serait souillé pendant toute sa vie, de crimes atroces, pourvu qu'à son dernier jour il s'humilie aux pieds du prêtre, et qu'il reçoive son absolution, le voilà net, sauvé, et digne d'occuper une place parmi les Esprits glorieux.

Cet autre, au contraire, qui toujours a procédé d'une manière honorable, loyale et généreuse, comme René, mais qui aura rejeté certains dogmes nouveaux, par trop irritants pour sa raison éclairée, se verra condamné pour toujours. Cela n'est-il pas fait pour encourager dans leur voie mauvaise, ces âmes viles, égoïstes, pour lesquelles la religion n'est qu'un calcul et la confession une lessive, et pour décourager tant d'hommes, ornements de notre société contemporaine, par leur fidélité aux lois de la conscience et de l'honneur.

En outre, le ciel orthodoxe doit inspirer la crainte, non-seulement par la nature de ses jouissances, mais aussi par les types qui peuplent ses galeries. Vous y chercheriez en vain aucun des grands hommes de l'antiquité. La majeure partie des sages, des poètes, des artistes ou des héros, en sont exclus pour cause d'hétérodoxie ou d'impénitence finale. Vous n'y rencontreriez ni Homère, ni Socrate, ni Platon, ni Virgile, ni, non plus, Gustave Adolphe, Washington, ou Franklin. Les pionniers du progrès, les martyrs de la liberté, les inventeurs illustres, les hommes de mérite, sont presque tous enfouis dans la « cité des larmes ». Ces maudits ont dû « abandonner toute espérance. » (*Lasciate ogni speranza*). Mais, rassurez-vous ; pour vous consoler de ces absences, vous verrez Philippe III trônant sur son fauteuil de rubis, à côté de l'Inquisiteur Pierre Arbuès ; vous verrez Benoît Labre à côté

de Marie Alacoque, et une troupe d'autres personnages dont la société ici-bas vous eut semblé une pénitence insupportable.

Ah ! l'idée que je me fais du pouvoir et de la bonté divine, me fait concevoir un paradis plus splendide, plus attrayant et mieux habité. Je m'imagine un ciel vraiment digne de Dieu et de ses saints ; un ciel qui ne soit pas le séjour des morts mais bien : « le séjour des vivants. » Un ciel où l'Esprit marchera de splendeur en splendeur ; où le cœur éprouvera des ardeurs toujours fortes et toujours satisfaites ; où la volonté, servie par des organes d'une merveilleuse perfection, aura pour se développer, les champs de l'infini ; un ciel dans lequel se grouperont les âmes sympathiques, homogènes ; qui se seront connues, qui se seront réunies comme les grains mûrs du raisin qui forment grappe sur nos collines inondées des rayons du soleil ; un ciel où nous retrouverons, pour les féliciter, tous ceux qui auront embelli la terre par leurs talents ou qui l'auront embaumée de leurs vertus.

Je vois dans ce ciel : les sybilles à côté des prophètes : Orphée à côté de David ; Platon à côté de St-Augustin, Hypatie à côté de Ste-Cécile. Les fleurs ont remplacé les épines de la couronne du Christ, et sur cette couronne, le lotus du Gange, le lys bleu du Japon, et la violette de l'Ilissus, s'entrelacent avec la rose de Jéricho. Le Père embrasse d'un regard ineffable tous ses invités dont la robe nuptiale a été tissée par une longue série d'épreuves. Et à ce banquet qui doit durer toujours, sont admis tous ceux qui ont fait le bien et qui ont souffert pour la justice ; tous ceux pour qui la vie fut un combat et la terre un purgatoire.

LE POÈME DE L'ÂME.

DÉDIÉ AUX SPIRITES.

1

Toute âme est soeur d'une âme.

O petite inconnue, à peine ayant seize ans,
Si gracieuse ainsi, penchée à ta fenêtre,
Que suis-tu dans les airs de tes beaux yeux rêvants ?
On dirait que tu vois quelqu'ombre t'apparaître,
Que tu pleures avec les vents.

Pourquoi regardes-tu la taille et les grands bras
Du chêne séculaire agité par l'orage
Dans la branche et dans l'air soufflant avec fracas ?
Des arbres et des fleurs tu sais donc le langage
Puisque tu leur parles tout bas ?

De ton blanc clavecin sort un vapoureux son
Qui me va jusqu'au cœur. Où court la note ailée
Que ton doigt fait éclore, et ta triste chanson ?
Ah ! dirait-on pas que ton âme désolée
Va s'échapper de sa prison !

Voilà tes jolis doigts donnant à ton nœud bleu
La forme et le contour. Quoi ! Tu cherches à plaire ?
Qu'à ta jeune beauté la grâce coûte peu !
La nuit qui t'a créée en était toute fière
Et te fit de flamme et de feu.

Je souffre en devinant ton cœur triste, abattu.
Ah ! je voudrais bien voir ton âme consolée,
Tomber ce voile noir dont ton front s'est vêtu !
Par quel si gros chagrin es-tu donc accablée ?
Petite fée, ah ! Que veux-tu ?

Et je n'ai pu depuis effacer ce portrait
De mon cœur. J'aime, et n'ai personne à qui le dire,
Et je ne puis trouver un cœur assez discret
Pour écouter pleurer mon âme qui soupire.
Dieu seul a droit à mon secret !

R. C.

RÉVÉLATIONS SPIRITES EXTRAORDINAIRES

Sous ce titre, le *Blackburn Standard*, du 27 décembre dernier, journal anglais non spirite, a publié, sans aucune espèce de commentaires, l'histoire suivante :

Il y a six mois environ une jeune fille, de 15 à 16 ans, demeurant alors à Landsdowne-street, Witton, fille de M^{me} Rooney, une veuve, commença à assister aux réunions spirites qui se tiennent à la « Science and art School », Paradise-lane, à Blackburn. Elle avait assisté à plusieurs réunions avant que sa mère eût connaissance de la chose, mais dès qu'elle le sut, elle la réprimanda très sévèrement et lui défendit de jamais y retourner. Néanmoins, le dimanche suivant la jeune fille s'y rendit de nouveau, et en rentrant à la maison elle l'avoua à sa mère. M^{me} Rooney, voulant punir sa fille de sa désobéissance, lui ordonna d'ôter ses habits de dimanche et de garder la chambre pour le restant de la journée. Le dimanche suivant, nouvelles sollicitations de sa fille pour pouvoir aller à la réunion spirituelle de l'après-midi. L'obstination de la jeune fille étonna M^{me} Rooney, et voulant se rendre compte de ce qui se passait à ces réunions, elle finit par accéder à la proposition qu'elle lui faisait : de l'y accompagner. Après la conférence, plusieurs de ses voisins qui assistaient également à la réunion, vinrent auprès d'elle pour lui demander comment elle trouvait le sermon. Elle répondit : « Mieux que je ne le croyais en venant ici. » Ils l'invitèrent alors à venir avec eux à une réunion privée qui allait avoir lieu dans la maison d'un de leurs amis. Arrivés à la maison, on organisa une séance de spiritisme avec une table de cuisine. Les assistants placèrent leurs mains sur la table et celle-ci se mit en mouvement. Des questions furent posées et la table y répondit par des coups frappés pendant

qu'on épelait les lettres de l'alphabet. Après cela, un alphabet-carte fut déposé sur la table et deux des assistants tinrent légèrement un petit bâton entre leurs doigts. Au bout d'un certain temps la pointe du bâton se mit à indiquer successivement différentes lettres de l'alphabet et des messages furent ainsi donnés. M^{me} Rooney vit tout cela, mais lorsqu'on lui dit que ces messages étaient donnés par des Esprits, elle hocha la tête en sceptique, et en retournant chez elle, elle se disait : « Je ne croirai jamais que ces messages ont été donnés par des Esprits, à moins qu'ils ne veuillent faire la même chose pour moi lorsque je serai seule. » Le lendemain matin elle résolut de faire un essai en ce sens, et, comme elle était blanchisseuse de son état, elle alluma son fourneau et mit son chaudron avec de l'eau sur le feu. Pendant que l'eau chauffait, elle ferma la porte, descendit la jalousie pour que personne ne pût voir à travers la fenêtre, prit sa petite table et essaya sa première expérience en spiritisme.

Avant de donner le résultat de l'expérience, il convient de revenir quelque 25 ans en arrière dans l'histoire de M^{me} Rooney. En ce temps, elle était jeune fille et vivait avec ses parents. Elle avait fait la connaissance d'un jeune homme, mais les parents désapprouvèrent fortement cette liaison qui devint néanmoins plus intime. Pour ne pas être séparée de son amant, elle quitta la maison paternelle et s'engagea comme servante dans une bonne famille. Depuis le jour qu'elle avait quitté la demeure de ses parents jusqu'au jour où elle essaya l'expérience avec les Esprits, n'ayant plus entendu parler d'aucun membre de sa famille, elle ne savait pas s'ils étaient morts ou vivants, et si vivants, l'endroit où ils demeureraient.

En se mettant à sa petite table le matin du lundi mentionné ci-dessus, elle entendit le son d'une cloche ; elle crut qu'il y avait quelqu'un de mort et que la cloche était celle de l'église de Saint-Marc. Après avoir placé pendant quelques minutes ses mains sur la table, celle-ci se mit en mouvement et, par épellation et coups frappés, donna le message suivant : « La cloche sonne en signe de réjouissance. » Ensuite, on lui dit de se procurer un alphabet-carte et une baguette, que des communications lui seraient données par ces moyens. Elle se procura ces objets et procéda comme elle l'avait vu faire par ses amis, la soirée précédente. Bientôt la baguette commença à se mouvoir au-dessus des lettres de l'alphabet, et se mit à indiquer les lettres et les chiffres composant les mots qui suivent : « Votre frère Jean est vivant et demeure à Weymouth, East-street, 28. »

Lorsque sa fille revint de son ouvrage, elle lui raconta ce qui venait de se passer et lui dit d'écrire à l'adresse indiquée pour s'informer si Jean Hoskins y demeurait; l'écrivain qui demandait ce renseignement ayant grand intérêt à savoir ce qui en était. Elle signa la lettre : « Un ami de la famille ». Quelques jours après, elle reçut une lettre, disant que Jean Hoskins demeurait à cette adresse, et qu'il était désireux de connaître l'écrivain de Blackburn qui s'intéressait à sa personne. Une seconde lettre lui fut alors expédiée, disant que l'auteur des lettres était sa sœur Marie. Au reçu de celle-ci Jean fit ses préparatifs pour aller à Blackburn voir sa sœur, et le résultat de son voyage fut que, malgré une séparation de vingt-cinq ans, au premier coup d'œil, il reconnut sa sœur sans la moindre hésitation. Une explication eut lieu. Les affaires de M. Hoskins allaient bien. Il proposa à sa sœur et à sa nièce de venir demeurer avec lui, et de leur payer le voyage et tous les frais de déménagement. Cette offre fraternelle fut acceptée avec reconnaissance. M^{me} Rooney et sa fille ont quitté Blackburn pour Weymouth le 5 décembre 1884.

Les messages donnés à M^{me} Rooney provenaient censément de l'esprit de sa mère, décédée il y a une douzaine d'années.

Quand M. Hoskins vint voir sa sœur à Blackburn, il lui demanda naturellement comment elle avait eu son adresse, et lorsqu'elle lui montra par quelle méthode elle l'avait obtenue, il fut grandement étonné, n'ayant jamais vu ni entendu jusque là quoi que ce soit sur le Spiritisme.

(Traduit de *Light*, du 3 janvier 1885.)

CORRESPONDANCE.

Orléans, le 18 mai 1885.

Messieurs,

Je vous prie de bien vouloir m'expédier le livre du Dr Wahu qui a pour titre : *Le Spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes*.

C'est un sujet qu'on peut dire d'actualité au plus haut degré à cette heure où le spiritisme semble reprendre vie après un petit temps d'arrêt. Jusqu'ici, les représentants de la science officielle avaient manifesté le dédain transcendant le plus profond pour tous les pauvres niais qui s'occupent d'étudier des faits qu'ils déclaraient radicalement impossibles, mensongers ou illusionnaires : mais maintenant ils vont se trouver entraînés, malgré eux, à donner leur attention à ces faits impossibles et seront bien obligés de les reconnaître possibles puisqu'ils sont. Quand ils

ont commencé à étudier les phénomènes de l'hypnotisme, ils étaient loin de soupçonner toutes les conséquences qui devaient en résulter. Il est vrai que les partisans de l'hypnotisme ont la prétention d'établir qu'il y a tout un abîme entre ces deux mots, ces deux choses : hypnotisme, magnétisme ; et qu'à bien plus forte raison, ils répudient le Spiritisme et tous les faits qui tendraient à établir comme démontrée l'existence d'une loi en vertu de laquelle des âmes, des esprits, des êtres ayant vécu de notre vie corporelle auraient la puissance de se mettre en communication avec nous par le signe sensible de l'écriture, de connaître dans certains cas toutes nos pensées les plus secrètes et d'exercer une influence quelconque, soit occulte, soit patente, sur les déterminations de notre volonté.

Il y a là quelque chose qui révolte leur orgueil, et dans lequel il leur semble bien voir la négation absolue du libre arbitre. Mais par l'étude ils arriveront à reconnaître pourtant, premièrement, que les faits sont indéniables ; et secondement qu'ils ne sont nullement la négation de notre libre arbitre, puisque au fond, c'est toujours par un effet de notre liberté que nous nous soumettons à ces influences extérieures ; et que par un effet de notre liberté également, nous pouvons appeler sur nous des influences bonnes ou mauvaises, selon que nous sommes nous-mêmes animés de l'amour du bien ou du mal.

Nous avons aussi pour adversaires tous les sybarites, tous les trop nombreux épicuriens de la terre qui font consister tout le bonheur dans la satisfaction donnée à leurs goûts plus ou moins dépravés, plus ou moins contraires à la loi de l'harmonie universelle, au code du bien absolu et qui par lâcheté, laissent voir toute la terreur que leur inspire la pratique rigoureuse de l'amour pur, avec tout le naïf abandon de l'égoïsme qui s'ignore. Ils n'aiment pas la vertu et sont bien aises de ne pas l'aimer parce que s'ils l'aimaient, ils se regarderaient comme obligés de renoncer à leurs vices, sans lesquels ils seraient les plus malheureux du monde.

Hypnotisme, magnétisme et spiritisme ne sont qu'une seule et même chose. Par l'étude de l'hypnotisme, nos savants seront entraînés irrésistiblement à connaître l'existence de cette loi qui régit les rapports entre le monde invisible et nous et qui établit la solidarité entre tous les êtres créés de l'univers. Une fois la loi connue et scientifiquement démontrée, les conséquences sortiront d'elles-mêmes. Il y aura, sans doute, toujours un groupe de sybarites et épicuriens réfractaires, mais il deviendra de jour en jour moins nombreux. C'est pour moi, au moins,

l'objet d'un espoir très ferme et très doux. Parmi nos épicuriens, il y en a plus qu'on ne pense qui sont égarés sans être ce qu'on appelle corrompus; qui par illusion plutôt que par perversité bien profonde, croient devoir chercher le bonheur sans mélange partout où il n'est pas, où il ne peut pas être. Mais on peut être assuré que ceux-là ne pêchent que par défaut d'expérience et que dès l'instant où la vérité leur apparaîtra, ils n'hésiteront pas à chercher enfin le bonheur dans la pratique de la loi de l'amour pur et dans l'union entière de la volonté de la Créature à la volonté du Créateur, loi absolue du bien. Ils demanderont à Dieu de leur accorder le don de la médiumnité, ce don sans prix pour qui veut se donner à Dieu corps et âme et servir les desseins de son amour pour tous. Ils lui demanderont de leur faire connaître, en toutes choses, ce qui est sa volonté; et ensuite de leur donner toujours, quand ils la connaîtront bien clairement, la force que nulle créature ne possède en soi naturellement pour aimer cette volonté comme on aime sa volonté propre. Alors, ils seront délivrés du mal: ils se verront en pleine possession de ce bonheur sans mélange qu'ils avaient toujours rêvé et leur avait toujours échappé quand ils avaient cru le saisir. C'est là pour moi, maintenant, un fait d'expérience bien acquis et que je crie sur tous les toits, moi qui ai si longtemps cherché aussi le bonheur partout, excepté là où j'aurais été si assuré de le trouver. Je suis bien vieux: je n'ai plus que peu de jours à passer sur la terre et ce peu de jours je veux le consacrer à Dieu et au bien de tous, dans toute la mesure de ma pauvre intelligence. Puissent ceux qui jusqu'à ce jour ont fermé volontairement leurs yeux et leurs oreilles pour ne pas entendre, recevoir bientôt de Dieu la lumière qui leur manque encore!

J'ai lu avec d'autant plus de plaisir dans le n° du 15 mai du *Messenger* l'article intitulé: *la Joie des Esprits*, que je crois très fermement au bonheur que nous pouvons donner à tous nos aimés de l'espace rien qu'en pensant à eux, mais aussi surtout à la bonne influence que nous pouvons exercer sur eux dans un certain nombre de cas quand ces Esprits nous sont inférieurs sous le rapport du niveau moral.

Agréez, messieurs, l'assurance de mes sentiments de fraternité bien dévoués.

A. BOUTET DE MONVEL.

Nota. — L'estimable correspondant et abonné qui a bien voulu nous donner l'autorisation de publier la lettre ci-dessus avec sa pleine signature, nous dit qu'il est médium écrivain semi-

mécanique, et que c'est particulièrement dans sa correspondance que cette médiumnité se manifeste. Nous pourrions prochainement, si l'espace le permet, communiquer à nos lecteurs quelques détails intéressants qu'il nous donne à ce sujet.

VICTOR HUGO DÉISTE.

Les cléricaux ont fait grand bruit à propos du Décret qui a rendu le Panthéon à sa destination vraie, et de celui qui y donne une place à Victor Hugo.

A la Chambre, ils ont interpellé le ministre des Cultes et ils ont déclaré: que reprendre au culte catholique l'Église Sainte Geneviève, c'était « en chasser le Dieu des chrétiens. »

M. Goblet, ministre des Cultes, a répondu le plus heureusement du monde à cette sotte attaque, en disant: « on ne peut chasser Dieu, il est partout. »

Quelqu'un à la Chambre ayant demandé: « Si l'on eut laissé le Panthéon au culte catholique, y aurait-on reçu le corps de Victor Hugo? » Un cléricol a répondu: « Non, c'eût été un sacrilège. »

Naturellement. Un homme qui, au moment de mourir, a refusé l'assistance des prêtres, est damné à l'avance, et le clergé catholique ne peut laisser souiller ses temples en y admettant le corps d'un damné, quand bien même cet homme serait Victor Hugo, c'est-à-dire: la plus belle et la plus complète intelligence de ce siècle; la plus magnifique personnification de tout ce qu'il peut y avoir de beau, de bon et de vrai dans un être humain.

Mais Victor Hugo a remis, le 25 mai 1883, à M. Vacquerie les lignes testamentaires suivantes, qui constituent ses volontés pour le lendemain de sa mort:

« Je donne 50.000 francs aux pauvres.

» Je désire être porté en terre dans leur corbillard.

» Je refuse toutes les oraisons de toutes les Églises.

» Je demande une prière à toutes les âmes.

» Je crois en Dieu.

» Signé: VICTOR HUGO. »

Que penseront de cela les matérialistes?

A l'époque où nous sommes; alors que tant d'hommes s'efforcent, soit par le journalisme, soit par le livre, d'établir le matérialisme en doctrine souveraine; alors que par le nom de libre penseur on cherche à ne désigner que ceux qui ne croient point à l'existence de Dieu, que diront du Grand Victor Hugo, tous ces matéria-

listes? Ils ne peuvent cependant nier qu'il ne fût un libre penseur et un Génie.

Quant aux libres penseurs spiritualistes; quant aux spirites surtout, ils béniront la mémoire de l'homme de bien, du Génie de ce siècle, qui, en présence du cancer matérialiste qui ronge la société, n'a pas hésité à déclarer sa croyance en Dieu. Car cette déclaration sans phrases aura un grand retentissement dans le peuple, qui ne pourra s'empêcher de penser qu'on peut donc rejeter toutes les religions actuelles et cependant croire encore en Dieu, puisqu'un homme comme Victor Hugo l'a fait.

D^r WAHU.

Réflexions. — Pensées diverses.

(SUITE).

213. — Que les bas fonds de la société donnent le spectacle désolant du vice et de l'abjection, c'est une chose naturelle et pourtant presque excusable. La misère et l'ignorance les y poussent trop souvent. Mais quelle raison invoquer qui puisse atténuer la responsabilité des scandales étalés par le monde auquel ne manquent ni la fortune ni l'instruction?

214. — Combien l'on voit, quand on étudie les petits côtés de l'histoire, que sont parfois mesquins, sinon méprisables, les intérêts personnels des grands, et pour lesquels ils jouent avec le sort des nations! Et que sont insensés ceux qui, pour des questions purement politiques, compromettent souvent le repos de leurs familles et la dignité de leur conscience!

215. — Combien est nécessaire une Providence pour sauvegarder les destinées des peuples, au milieu de toutes les petites intrigues de la plupart de leurs gouvernants!

216. — La condition matérielle n'ajoute ni ne retranche rien à la valeur réelle. Parce qu'un homme est riche et dans les grandeurs ce n'est pas une raison pour le mépriser.

217. — Il arrive maintes fois qu'on trouve moins à plaindre que soi, des gens avec lesquels on serait bien fâché d'être forcé de changer.

218. — Vous vous trouvez, bien sûr, plus méritant que tel ou tel de votre connaissance. Pourquoi donc, si souvent, enviez-vous leur place?

219. — Les sectes et partis, religieux ou politiques, tombent presque toujours plutôt sous le poids de leurs propres fautes que sous les attaques de leurs adversaires.

220. — Rien ne tue plus vite ni plus sûrement que l'excès. Si donc vous voyez une doctrine résister aux excès de ceux qui la professent, c'est

alors que vous pourrez dire qu'elle doit avoir, en vertu de son principe même, une force bien puissante.

B. BUSSEREAU.

NOUVELLES.

Le spiritisme et la presse aux États-Unis. — Dans une lettre adressée au *Banner of Light* de Boston, insérée dans le numéro du 4 avril, M. Thomas R. Hazard, de South-Portsmouth (Rhode Island) dit que pendant le dernier quart de siècle il a envoyé au *Journal* et à l'*Evening Bulletin*, grandes feuilles quotidiennes de Providence (Rhode Island), pas moins de quarante colonnes de matières sur le Spiritisme moderne et ses phénomènes. Tous ces articles ont été insérés gratuitement et les éditeurs des dits journaux lui fournissaient en outre autant d'exemplaires qu'il en désirait pour la propagande. Les propriétaires du *Journal* ont permis également à M. Hazard de placer à la devanture de leur bureau, et bien en évidence, une vitrine contenant environ trente spécimens de divers tissus coupés dans les habillements d'Esprits matérialisés, avec des inscriptions annonçant leur provenance.

* * *

Madame Lucie Grange, directrice du journal la *Lumière*, donnera une conférence dimanche 21 juin, à 3 heures, dans les salons de M. Jean-Baptiste Mery, place de Gohyssard, à Jumet.

* * *

Le 1^{er} juillet paraîtra à Marseille une revue mensuelle intitulée : *La Vie posthume*, qui aura pour objet l'étude des Rapports solidaires reliant l'Humanité terrestre à l'Humanité supra-terrestre. Directeur M. George, rue Thiers, 27. Prix de l'abonnement pour un an : France, 7 fr. ; Etranger, 8 fr. Le premier numéro sera envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

* * *

Seculo XX, (Le 20^e Siècle) : Tel est le titre de l'organe de la Concordia, société spirite fondée à Campos-Rio-de-Janeiro, Brésil. Nous y lisons avec plaisir que notre consolante doctrine se trouve là-bas défendue par de vaillants adeptes. Les nouvelles idées humanitaires, pour lesquelles combattent nos frères en croyance de ce pays lointain, subissent l'épreuve de la discussion dans la presse et dans des conférences publiques.

Nos vœux fraternels à ces nouveaux champions de la vérité spirite!